

MEMOIRES

DE MAXIMILIEN

DE BETHUNE,

D U C

DE SULLY,

PRINCIPAL MINISTRE

DE HENRI LE GRAND;

Mis en ordre, avec des Remarques.

PAR M. L. D. L. D. L.

Nouvelle Édition, revue & corrigée.

TOME IV.



A LONDRES.

M. DCC. LXVII.

S O M M A I R E S D E S L I V R E S

C O N T E N U S

DANS LE QUATRIEME VOLUME.

S O M M A I R E DU DOUZIEME LIVRE.

MEMOIRES de l'année 1601. Affaires de finance, de monnoie, de commerce, &c. Défense de transporter les espèces d'or & d'argent hors du royaume. Chambre de justice établie avec peu de fruit. Réflexions de l'auteur sur le luxe & la corruption des mœurs. Suppression d'officiers de robe & de finance. Voyage de Henri IV. à Orléans. Affaires des Provinces-Unies. Henri va à Calais. Insulte faite à Madrid à l'ambassadeur de France. Ambassades du Grand Seigneur & des Vénitiens. Elisabeth vient à Douvres. Lettres réciproques de Henri & d'Elisabeth. Rosny va à Douvres.
Tome IV, A

Entretien entre Elisabeth & lui, où ils jettent les fondemens du grand dessein contre la maison d'Autriche. Sageſſe de cette reine. Mort du jeune Châillon-Coligny. Naissance de Louis XIII. Henri fait tirer son horoscope par la Riviere. Affaires des Isles avec le grand duc de Toscane terminées. Rosny fait donner l'ambassade de Rome au Comte de Béthune, malgré Villeroi & Siliery. Opposition de ces ministres aux sentimens & à la politique de Rosny. Particularités sur la conspiration du maréchal de Biron. Rosny cherche à le faire rentrer dans son devoir. Henri envoie Biron en ambassade à Londres, en Suisse. Il reprend ses brigues à son retour. Dépôtion de La Fin. Question du faux D. Sébastien, & autres faits étrangers.

S O M M A I R E

DU TREIZIEME LIVRE.

MEMOIRES de 1602. Princes étrangers à Paris. Henri IV. va à Blois. Sujet de ce voyage. Suite de la conspiration du maréchal de Biron. Con-

*seil tenu à Blois à cette occasion. Dessen
d'arrêter les ducs d'Epemon & de Bouil-
lon. Le premier se justifie. Manège adroit
du second. Brouillerie entre le roi & la
reine. Conversation de Henri avec Rosny
à ce sujet. Fruit du voyage de Henri dans
les Provinces. Il se détermine à faire ar-
rêter Biron. Particularités sur la déten-
tion & celle du comte d'Auvergne; sur son
procès. Son exécution. Quelle part eut
Rosny dans toute cette affaire. Henri par-
donne au baron de Lux; au comte d'Au-
vergne, qui le trahit de nouveau. Raisons
qu'il eut d'en user ainsi avec le comte
d'Auvergne. Le Prince de Joinville est
arrêté. Le roi lui pardonne aussi; & le re-
tient en prison. Le duc de Bouillon se
défend adroitement de venir à la cour.
Soupçons que les courtisans jettent dans
l'esprit de Henri contre Rosny. Conver-
sation curieuse entr'eux à cette occasion.
Affaire des Avocats. Discours de Sigo-
gne. Edits & réglemens sur la monnoie,
le commerce, la finance, &c. Mines
découvertes en France. Edit contre le
duel. Renouvellement de l'alliance
avec les Suisses. Voyage de Henri à
Calais. Suite des expéditions militaires
entre les Espagnols & les Flamands. Au-
tres affaires étrangères.*

SOMMAIRES

SOMMAIRE

DU QUATORZIEME LIVRE

MEMOIRES de l'année 1600. Troubles à Metz. Henri y va, en chasse les Sobolles. Autres affaires traitées pendant ce voyage. Mémoires contre le cardinal d'Osset. Examen des sentimens & de la conduite de ce cardinal. Suite des affaires des Pays Bas. Brigue du duc de Bouillon, & nouvelle munerie des Calvinistes. Mort d'Elisabeth. Jacques I, roi de la Grande Bretagne. Retour de Henri, ses conversations à Rosny sur la mort d'Elisabeth : il se termine à l'envoyer ambassadeur à Londres. Délibération dans le conseil, & intrigues à la Cour sur cette ambassade. Maladie du roi. Instructions publiques particulières données à Rosny. Il part avec une suite nombreuse. Caractère de jeune Servin. Rosny s'embarque à Calais. Insulte qui lui est faite par le vice-ami Anglois : manière dont il est reçu à Dover, à Cantorbery, &c. Il est reçu dans Londres avec les plus grands ho-

DES LIVRES.

neurs. Sa sévérité dans l'affaire de Com-
baut. Etat des affaires politiques de la
Grande-Bretagne : caractère des An-
glois , du roi Jacques , de la reine , &c.
Factions différentes en cette cour. Confé-
rences de Rosny avec les conseillers An-
glois , avec les députés des Etats Géné-
raux , avec le résident de Venise , &c. Il
obtient sa première audience : sa peine de
ne pouvoir y paroître en habit de deuil.

S O M M A I R E

DU QUINZIEME LIVRE.

SUITE des Mémoires de 1603.
Continuation de l'ambassade de Ros-
ny à Londres. Détail de ce qui se passa à
sa première audience : entretien public
du roi d'Angleterre avec lui sur diffé-
rens sujets. Evénemens à la cour de Lon-
dres ; favorables & contraires à sa né-
gociation : dispositions des différentes
cours de l'Europe. Première conférence
de Rosny avec les Ministres Anglois. In-
trigues de l'Espagne. Seconde audience ,
& entretien particulier du roi Jacques
avec Rosny , qui lui persuade de soute-

vj SOMMAIRES DES LIV.

sur les Provinces Unies : autres matieres traitées entr'eux. Seconde conférence de Rosny avec les ministres de sa majesté Britannique, qui cherchent à faire échouer sa négociation. Procédé imprudent du comte d'Artemberg. Troisième audience : Rosny est admis à la table du roi d'Angleterre : entretien public

Et mauvaise foi de Cécil. Quatrième audience : entretien secret de Rosny avec le roi Jacques, où il lui communique les desseins politiques de Henri IV. Et de la reine Elisabeth, Et les lui fait goûter : explication sommaire de ces desseins. Jacques se déclare publiquement en faveur de Rosny.



MEMOIRES

DE

SULLY.

LIVRE DOUZIÈME.

JE viens d'achever le dernier détail militaire qu'on verra dans ces mémoires, du moins qui regarde la France. La vie de Henri le Grand, passée toute entière jusqu'ici dans le tumulte des armes, n'offrira plus dans la suite que des actions d'un roi pacifique & d'un pere de famille. La maniere dont avoit été conduite & terminée la campagne de Savoye, ne laissant aucun lieu de douter que la paix ne dût plus être troublée cette fois par aucun des anciens ennemis de cette monarchie, &

qu'elle ne subsistât autant qu'il plairoit à sa majesté, je repris de nouveau, par ses ordres & sous ses yeux, les projets de finance que la guerre avoit encore suspendus, & pour ne plus les interrompre. Après l'idée que j'ai ci-devant donnée de l'état des affaires qui concernent l'intérieur du royaume, on auroit tort assurément de regarder comme un genre de vie oisive, celui qu'elles nous firent embrasser à ce prince & à moi ; s'il est moins tumultueux & moins bruyant, il n'est peut être que plus occupé.

Me voilà donc encore renfermé dans mon cabinet, où j'épluche avec la dernière attention tous les abus qui restoient à extirper dans la chambre des comptes (1), les bureaux des finances, le domaine, les aides, les gabelles, les tailles, les équivalens, les cinq grosses fermes, les décimes & tout le reste. Je travaille en même-tems pour le présent & pour l'avenir, en m'attachant à faire en sorte que l'ordre que j'établis dans la direction de toutes ces parties, ne puisse être renversé dans la

(1) Consultez aussi Mathieu, *tom. 1. liv.*
sur ces opérations P. 3. p. 444.

suite. Je m'occupe des moyens d'enrichir le roi, sans appauvrir ses sujets, d'éteindre ses dettes, de réparer ses maisons, de perfectionner l'art de fortifier les villes encore d'avantage que celui de les attaquer & de les défendre, de faire provision d'armes & de munitions. Je médite sur la manière de rétablir & de recommencer les ouvrages publics, comme chemins, ponts, levées & autres bâtimens, qui ne soient pas moins d'honneur au souverain, que la magnificence de ses propres maisons, & qui soient d'une utilité générale. Je commence pour cela à rechercher quel emploi on avoit fait des deniers octroyés à ce sujet aux villes & communautés, ou plutôt de quelles friponneries on avoit usé dans le maniment de ces fonds.

L'idée de dresser pour chaque partie des finances, des états généraux qui en prescrivent nettement & uniformément la forme, m'a toujours paru si heureuse & si propre à conduire à la plus grande exactitude, que j'étendis cette méthode sur tout ce qui en étoit capable. Dès le premier jour de cette année, en présentant au roi les jettons

d'or & d'argent, suivant la coutume, je lui présentai en même tems cinq de ces états généraux, dont chacun avoit rapport à quelqu'un de mes emplois, compris dans un volume que j'avois fait relier fort proprement. Dans le premier, qui étoit le plus important, parce que j'y entrois dans le détail de tout ce qui me regardoit comme surintendant, étoit renfermé d'une part tout ce qui se lève d'argent en France par le roi, de quelque nature qu'il puisse être; d'une autre, tout ce qui doit en être déduit en frais de perception, & conséquemment ce qui revient de net dans les coffres de sa majesté. Je ne sçaurois croire que l'idée de ces sortes de formulés ne soit pas venue à quelqu'un, depuis que les finances ont été assujéties à quelques réglemens; l'intérêt seul doit en avoir empêché l'exécution. Quoiqu'il en soit, je soutiendrai toujours que sans ce guide on ne peut travailler qu'en aveugle ou en fripon.

Le second de ces états étoit fait uniquement pour l'instruction du garde du trésor royal. Il y apprenoit de quelle part & à quel titre lui étoit remis tout ce qui passoit de deniers royaux par

ses mains pendant l'année de son administration ; ensuite , de combien il pouvoit disposer sur cette somme totale, & à quoi l'employer. Le troisième avoit été fait pour la grande maîtrise de l'artillerie. Un mémoire exact de recette & de dépense , un inventaire fidèle de tout ce qui fait partie de l'artillerie , comme le nombre & la quantité des canons & autres armes, la quantité des instrumens de guerre , & celle des provisions de bouche répandues dans les différentes places ou magasins ; l'état des arsenaux & des places de guerre , & autres observations à ce sujet : voilà ce qui le composoit. Le quatrième appartenoit à ma charge de grand voyer , & exposoit les frais faits & à faire pour la réparation de tout ce qui est de la dépendance de cet emploi , tant à la charge du roi , qu'à celle des provinces. Enfin , le cinquième comprenoit le dénombrement de toutes les villes & châteaux , particulièrement sur les frontières , qui demandoient actuellement quelques dépenses , avec une espèce de devis des travaux qu'il falloit y faire , tiré de leur situation & de leur état présent.

Le roi corrigea , sur mes représentations , quantité d'abus dans la monnoie , principales causes du dépérissement du commerce qui roule sur elle. Le premier est celui par lequel il étoit permis de constituer de l'argent au denier douze , & même au denier dix (2), loi aussi dommageable pour la noblesse , que pour le peuple . pour la noblesse , parce que toute sorte de trafic lui étant interdit en France , si seule richesse est dans les fonds de terre , qui en demeuroient avilis , pour le peuple , parce que content d'une indolence qui lui rapportoit au tant qu'auroit pû faire son industrie , il lussôit inutile à l'état une quantité immense d'argent, qu'il auroit cherché sans cela à faire fructifier d'une manière lucrative pour tout l'état. Le denier douze fut défendu, & le denier seize lui fut substitué.

(2) C'est ainsi qu'à l'état, dans une opération qui mettoit les particuliers pécuniaires dans la nécessité de recourir au commerce & à la culture des terres, infiniment préférables au stérile produit des rentes.

La monnoie frappée au coin des différens princes de l'Europe, avoit eu cours en France jusques-là, & s'employoit indifféremment avec la monnoie marquée de l'empreinte du souverain, à l'exception de la monnoie d'Espagne, dont la privation subite auroit produit un trop grand vuide dans le négoce ; il fut défendu d'exposer aucune autre monnoie que celle de France (3). Il étoit encore plus nécessaire de se passer des marchandises de nos

(3) Il est vrai que les espèces d'or & d'argent étrangères ne doivent pas avoir cours, & être confondues avec celles du prince dans le commerce intérieur, & dans les payemens de particuliers à particuliers ; mais n'est-il pas évident que plus elles abonderont dans nos monnoies, plus notre commerce sera florissant ? Aussi l'historien Mathieu remarque, *tom. 2. liv. 3. p. 446.* que cette dé-

fense fit tomber presque entièrement le commerce en France ; & le duc de Sully convient lui-même plus bas, qu'il fut obligé de recourir à un autre moyen. Nous examinerons cette question avec lui, lorsqu'il y reviendra, dans le livre suivant. Quant à la défense d'employer l'or & l'argent dans les habillemens & les meubles, nous aurons aussi occasion dans la suite de dire

^{correc}voisins, que de leur monnoie. Le
 1. royaume étoit entièrement rempli du
 travail de leurs manufactures; & il est
 incroyable quelle plaie lui caussent
 ces étoffes, sur-tout celles d'or & d'ar-
 gent. L'entrée de telles-ci & de tou-
 tes les autres y fut défendue sous de
 très-grandes peines; & comme la Fran-
 ce ne pouvoit pas trouver chez elle de
 quoi remplir cette quantité d'étoffes
 * précieuses qui s'y consommoient, on
 eut recours au véritable remède, qui
 est de s'en passer. L'usage de toute
 étoffe, où il entretoit de cette matière
 précieuse, fut aboli par le prince (4).

Toutes ces déclarations tendoient
 à une dernière, par laquelle on défen-
 dit de transporter hors du royaume au-

noire sentiment sur
 les principes qu'il éta-
 blit par rapport au
 luxe.

(4) » Il montrait, » de taffetas sans dé-
 » par son exemple, à » coupe, passément,
 » retrancher la super- » ni broderie. Il mon-
 » fluité des habits, car » trait ceux qui se vê-
 » il alloit ordinaire- » oient
 » ment vêtu de drap » de la sorte, & se
 » gris, avec un pour- » moquoit des au-
 » point de Satin, ou » tres, qui portoit it,
 » disoit il, leurs mo-
 » lins & leurs bois de
 » haute futaie sur
 » leur dos ». *Peris.*
 3. part.

cune espèce d'or ou d'argent. A la peine de confiscation des espèces qui seroient interceptées dans le transport, on joignoit celle de tous les biens des contrevenans, tant ceux qui feroient par eux-mêmes, que ceux qui favoriseroient ce transport. Le roi témoigna publiquement combien il avoit cette affaire à cœur, par le serment qu'il fit de n'accorder aucune grace pour cette sorte de malversation, & même de regarder de mauvais œil tous ceux qui oseroient le solliciter de l'accorder. Tout cela n'étoit capable que d'obliger les contrevenans à se cacher plus soigneusement. Je crus qu'un exemple auroit plus de force que toutes les menaces contre un mal aussi invétéré. Je n'ignorois pas que plusieurs personnes très-considérables, & de la cour même, se faisoient un fonds de ce mauvais trafic, en faisant passer ces espèces sous leur nom, ou en vendant bien chèrement l'autorité que leur donnoit leur correspondance chez l'étranger & dans les endroits de passage. Je jugea à propos de me tourner du côté de ceux qu'on employoit pour ces correspondances, & je leur promis, pour récompense de leur avis, le quart des sommes

qui seroient saisies par leur moyen. Je pouvois en disposer, le roi m'avoit attribué ces confiscations en entier, moyennant cela je fus bien servi.

Un mois s'étoit à peine écoulé, que je reçus avis par un homme de néant, les auteurs n'ayant pas voulu se nommer, qu'il se préparoit un transport de deux cens mille écus en or, qui devoit se faire en deux voitures, dont la première seroit moindre de beaucoup que la seconde. Après avoir pris toutes mes précautions, comme je trouvai cette somme un peu forte, je crus être obligé d'en parler au roi, qui apporça cette modification au droit qu'il m'avoit donné, que si la somme ne passoit pas dix mille écus, je pouvois me l'approprier toute entière, mais que l'excédent seroit pour lui. „ ce qui lui vien-
 „ droit, disoit il, bien à propos, ayant
 „ fait quelques pertes au jeu, qu'il n'a-
 „ voit ose me faire connoître, ni pren-
 „ dre sur ses propres deniers “. Je n'avois pas des vues assez mercenaires pour attendre à profiter de la seconde voiture. Je fis épier la première, & avec tant de vigilance, qu'elle fut arrêtée à demi lieue hors des terres de France. Elle n'auroit pû l'être

dans le royaume, ne fut-ce qu'à un quart de lieue de la frontière, sans fournir aux contrevenans un prétexte pour se la faire relâcher. Il s'y trouva en écus au soleil, pistoles, pistolets & quadruples, 48 mille écus qu'on avoit enfermés dans le fond de quelques ballots de marchandise commune. Les conducteurs ne la réclamèrent de personne : la volonté du roi étoit trop connue sur cet article : ainsi quelque bruit que fit cette prise à la cour, elle fut désavouée de tout le monde, & le partage en fut fait par sa majesté de cette manière ; elle s'en réserva soixante-douze mille livres, en fit donner vingt-cinq mille livres aux donneurs d'avis, & m'abandonna les quarante-sept mille livres restantes, en me promettant que, quelque considérable que pussent être les autres captures qui seroient faites dans la suite, elle ne m'en retrancheroit plus rien. Mais il ne sortit plus d'argent, l'exemple avoit dégoûté d'un trafic aussi ruineux.

Ceux que préparoit la chambre de justice (5), qu'on établit contre les trai-

(5) Autrement appelée chambre royale : Elle étoit composée d'un président du par-

— pides & si brillantes des traitans & autres gens d'affaires, par l'opinion trop bien fondée qu'elles ont répandue, qu'il n'y a presque plus en France que cette seule voie pour parvenir aux honneurs & aux premières places, & qu'alors tout est oublié, tout devient permis.

A remonter à la source, les vertus militaires sont presque les seuls endroits par lesquels s'acquiert, se conserve & s'illustre en France la véritable noblesse; & on ne trouvera dans cet usage ni opinion, ni préjugé, si l'on fait attention que rien n'est si naturel que d'accorder la prééminence à celui des états par lequel tous les autres subsistent & s'entretiennent dans la sûreté, sans laquelle il n'est point de biens; mais cet état ne conduit point à faire une grande fortune; & cela par un effet de la simplicité, qui prouve encore & l'ancienneté & la pureté de sa première institution; il n'est rien qu'honorable, parce qu'alors on ne connoissoit guère que l'honneur qui pût être le prix des belles actions. Aujourd'hui que les idées sont changées, & que l'or met le prix à tout, on compare le corps de cette généreuse noblesse avec celui des gens de finance, de jus-

rice & d'affaires ; mais ce n'est que pour déferer à ceux ci tous les respects qu'on ne peut se dispenser de rendre à ceux qui sont les seuls puissans & nos véritables supérieurs ; qualité dont les premiers se sont trouvés dépouillés (7). Et comment cela n'arriveroit-il pas , puisqu'on voit la noblesse elle-même pen-

(7) Le même cardinal de Richelieu se plaint de cet abus , & propose d'y remédier , suivant les idées du duc de Sully. » Les gentilshommes, dit-il , ne peuvent s'élever aux charges & dignités , qu'au prix de leur ruine.... Au lieu que maintenant toutes sortes de gens y sont reçus par le sale trafic de leur bourse ; l'entrée en doit être fermée à l'avenir à ceux qui n'auront pas le bonheur d'être d'une naissance noble, &c. Ce ministre conclut en un autre endroit, après M. de Sully, que » le

» moyen de faire subsister la noblesse dans la pureté de cœur qu'elle tire de la naissance (ce sont les paroles) est de retrancher le luxe & les insupportables dépenses qui se sont introduites peu à peu «. 1. part. ch. 3. sect. 1. Cependant l'impartialité, dont je fais profession, m'oblige de convenir que les sentimens qu'expose le duc de Sully, ont quelque chose d'outré ; & qu'il y a dans tout cet endroit un peu de ce qu'on appelle invective & vaine déclamation. Je prévien d'avance sur

Cet abus en produit nécessairement deux autres ; la confusion des états & l'abâtardissement des races : celui-ci se prouve encore mieux par l'expérience que par la raison. Il ne faut que jeter les yeux sur tant de gentilshommes métifs, dont la

<p>tique, la police, le commerce, &c. ne doivent pas être aujourd'hui absolument les mêmes qu'il y a mille ans. On pourroit s'imaginer d'abord que sur les changemens nécessaires à tous égards, on ne sauroit mieux faire que de se reposer sur le tems & sur les dispositions naturelles qui rendent tous les hommes si éclairés sur leurs propres intérêts & leur bien-être ; cependant une malheureuse expérience n'a que trop appris com-</p>	<p>changemens il y en a qui doivent ou s'accompagner ou se suivre, & être subordonnés les uns aux autres ; c'est ce qu'elle ne sait ni discerner, ni goûter. Il y a en tout, excès ou abus, & c'est ce qu'elle ne sait ni prévoir, ni prévenir. Voilà le grand point de la science de gouverner, science qui demande une étude & une attention continuelles. La main du pilote n'est pas nécessaire pour soutenir le vaisseau sur les flots ; mais</p>
--	--

cour & la ville sont pleines, vous n'y voyez plus rien de cette vertu simple, mâle & nerveuse de leurs ancêtres, nuls sentimens, nulle solidité dans l'esprit, air étourdi & évaporé, passion pour le jeu & la débauche, soin de leur parure, raffinement sur les parfums & sur toutes les autres parties de la mollesse : vous diriez qu'ils cherchent à l'emporter sur les femmes. Ils prennent encore le parti des armes, mais de quoi sont-ils capables avec de pareilles dispositions, auxquelles se joint fort souvent un mépris secret pour une profession qu'ils n'embrassent que par contrainte ? Ce renversement est déplorable, mais il est inévitable tant que le métier qui n'a pour objet que la gloire, ne sera pas en possession & du plus haut rang & des premiers honneurs. Pour cela il faut les enlever aux gens de fortune, & puisque la honte même dont on trouveroit couvertes ces créatures du hasard, si on vouloit bien les examiner, ne suffit pas pour nous les faire mépriser, il est besoin de leur marquer par de véritables flétrissures, quel est le rang qu'ils doivent occuper.

Ces raisons sont sensibles, le roi les

gouta fort, & cependant il n'arriva de cette chambre de justice que ce qui en arrivera toujours; il n'y eut que quelques larronneaux qui payerent pour tout le reste, les principaux coupables trouverent une ressource assurée dans ce même métal, pour lequel on les poursuivoit. Ils en employerent une petite partie en présens & sauverent l'autre. Ce tempérament n'auroit pas absolument réussi auprès du roi, en l'employant directement, mais on trouva accès auprès des dames de la cour & de la reine même; on gagna le connétable, Bouillon, Bellegarde, Roquelaure, Souvré, Frontenac & quelques autres, qui pour n'être pas de cette volée, ne sçavoient pas moins tourner l'esprit du roi : tels étoient Zamet, La Varenne, Gondy, Boneuil, Conchini & autres de cette espèce. La complaisance de ce prince pour tous ceux auxquels il laissoit prendre quelque familiarité avec lui, & sur-tout pour les femmes, détruisit toutes ses belles résolutions, de maniere que l'orage ne tomba que sur ceux qui pouvoient se reprocher de n'avoir pas encore assez volé pour mettre leurs

vols à couvert. On pourroit presque ^{en} regarder comme une opération de chambre de justice , le retranchement qui fut fait dans le même tems , d'une partie de ces officiers de toute espèce, dont le barreau & les finances abondent, & dont la licence, aussi bien que l'excessive quantité , sont des certificats sans réplique des malheurs arrivés à un état , & les avant-coureurs de sa ruine.

Au mois de Mai , le roi & la reine eurent la dévotion d'aller gagner le Jubilé à Orléans. J'accompagnai leurs majestés jusques à une demi-lieue par de-là Fontainebleau , d'où elles vinrent coucher à Puiseaux. Je profitai de cette petite vacance , pour aller visiter la terre de Baugy , qui venoit de m'être adjudgée par décret , pour de grandes sommes qui m'étoient dues sur cette terre , & sur laquelle j'avois aussi-tôt commencé à faire bâtir , de l'argent de la confiscation des espèces interceptées , dont je viens de parler. Je fus arrêté à deux lieues de ma couchée par un courier de sa majesté , qui se faisoit entendre de fort loin derriere moi. Il m'apportoit une lettre du roi,

~~qui~~ qui contenoit ce peu de mors. « Je
 1. » vous avois donné dix jours pour vo-
 » tre voyage de Baugy ; mais j'ai reçu
 » des lettres importantes de Buzenval,
 » que je veux vous faire voir. Vous
 » me ferez plaisir de venir ce soir cou-
 » cher ici à Puiseaux, où vous n'avez
 » que faire de rien apporter. J'ai fait
 » donner ordre pour votre logis, j'y
 » ai envoyé mon lit de chasse, & fait
 » commander à Coquet de vous tenir
 » un souper prêt & votre déjeuner du
 » matin, car je ne vous tiendrai pas
 » plus long tems. Adieu, mon ami,
 » que j'aime bien ».

Je donnai le bon soir à mon épouse,
 qui m'accompagnoit. Je ne pris avec

roi, qui se divertissoit à faire jouer la
 jeunesse de sa suite au saut & à la lutte
 dans la cour du prieuré. Si tôt qu'il me
 vit, il appella Pasquier, qui étoit venu
 de la part de Villeroi lui apporter les
 lettres de Buzenval. Buzenval mandoit
 au roi que le prince Maurice s'étoit
 mis en campagne avec son armée gros-
 sie des garnisons qu'il avoit tirées de

ses quartiers & escortées de près de deux mille chariots. Qu'avec cette armée il comptoit (comme lui Buzenval l'avoit scû des officiers du prince d'Orange & du prince lui-même) traverser le Brabant, le pays de Liège, le Hainaut & l'Artois, gagner le dessus des rivières le long des frontières de France, dont il s'attendoit d'être assisté, & venir faire la guerre aux environs de Gravelines, Bergue-Saint-Vinox, Dunkerque & Nieuport; que l'archiduc, fort inférieur au prince d'Orange, parce qu'il n'avoit pas encore reçu les troupes, qu'il attendoit d'Italie & d'Allemagne, regardoit avec surprise ces préparatifs, & n'osoit s'opposer à sa marche, mais qu'il se contentoit de le cotoyer, afin de l'obliger à se tenir serré, le retarder & se trouver proche de l'endroit où il verroit fondre l'orage : qu'il avoit trouvé cette démarche qu'on lui avoit communiquée, si importante, qu'il avoit jugé en devoir faire part au roi.

La connoissance que j'avois des Pays-Bas me fit trouver ce dessein du prince d'Orange si hazardeux, que je jugeai qu'il pouvoit lui attirer une dé-

~~1601.~~ s'approcher de Calais, comme s'il n
1601. voit eu d'autre intention que de v
ter ce pays. Quoiqu'il se défiât c
jours des Espagnols, il ne craign
point, dans l'état où étoient les affai
de cette couronne, de la voir se p
ter à rompre la paix; mais il ne fut
fâché de leur donner un peu d'inqu
tude, pour se venger de tous les
jets de mécontentemens qu'il en re
voit journellement. Ils en faisoient
sez pour obliger sa majesté à quelc
chose de plus, si la politique ne l'
emporté sur le ressentiment. Ap
les ressorts qu'ils avoient fait jouer in
tilement pour rompre l'alliance
cantons Suisses avec la France,
pour empêcher le pape de juger co
me arbitre dans le différend du n
quisat de Saluces, parce que sa sain
té n'auroit pu se dispenser de cond
ner le duc de Savoye, ils avoient
voyé à ce duc dans la dernière ex
pagne, des troupes par le comte
Fuentes. Leurs sollicitations co
nuelles auprès du maréchal de Bir
de Bouillon, d'Auvergne, du pri
de Joinville & de plusieurs autr
n'étoient plus ignorées de persor

Biron en avoit fait de sa propre bouche l'aveu à sa majesté. En dernier lieu le roi avoit reçu à son retour d'Orléans, des avis certains de leurs pratiques dans les villes de Metz, de Marseille & de Bayonne.

Sa majesté avoit dissimulé tout cela, mais rien ne l'aigrit si fort contre cette couronne, que la maniere outrageante dont (9) La - Rochepot, notre ambassadeur à Madrid, son neveu & toute sa suite, venoient d'être traités en cette cour. La Rochepot en fit le détail dans ses lettres. « Pardieu ! j'en » jure, s'écria Henri dans un violent

<p>(9) Antoine de Silly, comte de La-Rochepot. Son neveu étant à se baigner avec quelques seigneurs françois, fut insulté par des Espagnols, qui jetterent leurs habits dans la riviere. Les François se vengerent de cette injure, en tuant & blessant quelques-uns de ces Espagnols, qui revinrent ensuite forcer la maison de</p>	<p>l'ambassadeur, & traînerent son neveu en prison, avec quelques autres François. Ce différend fut apaisé par le pape, qui se fit envoyer à Rome les prisonniers, & les remit au comte de Béthune, frere de M. de Sully, ambassadeur de France en cette cour. Voyez les historiens ci-dessus, année 1601.</p>
--	--

» mouvement de colere, si je puis une
 » fois voir mes affaires en bon ordre
 » & assembler de l'argent, & le reste
 » de tout ce qui m'est nécessaire, je
 » leur ferai une si furieuse guerre,
 » qu'ils se repentiront de m'avoir mis
 » les armes à la main ». Il ferma pour-
 tant encote les yeux sur un violement
 si marqué du droit des gens, mais ce
 ne fut pas sans se faire une grande vio-
 lence. « Je vois bien, me disoit quel-
 » quefois ce prince, que par jalousie
 » de gloire & intérêt d'état, il est bien
 » difficile que la France & l'Espagne
 » sympathisent jamais ensemble, &
 » qu'il faut prendre avec cette cou-
 » ronne, d'autres fondemens que de
 » simples paroles données, si l'on veut
 » s'établir dans une parfaite sûreté ». Il étoit assez détrompé du sentiment
 politique de Villeroy & de Sillery,
 qui soutenoient quelquefois contre
 moi en sa présence, qu'une étroite liai-
 son avec l'Espagne, non-seulement
 n'étoit ni impossible, ni dangereuse
 pour la France, mais encore que c'é-
 toit le vrai système auquel on devoit
 s'attacher. Je leur opposois la rivalité
 naturelle entre ces deux couronnes,

L'opposition d'intérêt, & la mémoire de tant d'injures si récentes, & je conclus qu'avec un voisin aussi rusé & aussi fourbe, il ne restoit d'autre parti à prendre que de se défier & se défendre. Les dernières nouvelles venues de Madrid me donnerent cette fois gain de cause sur mes adversaires, du moins dans l'esprit du roi, qui ne balançoit pas à se mettre en chemin du côté d'Ostende, après qu'il eut satisfait à deux ambassades célèbres qu'il reçut en ce tems-là.

L'une de ces ambassades fut de la part du grand seigneur, qui ayant su que le sophi de Perse, son ennemi, avoit fait une députation solennelle vers le pape, l'empereur, & le roi d'Espagne, sans faire mention du roi de France, contre lequel il sembloit leur offrir son amitié en demandant la leur, usoit du réciproque. Sa hauteesse se servit en cette occasion de son (10)

(10) Barthelemi les prophéties que les
Cœur, Maisellois re- Turcs croient, il y en a
négar, il demanda au une, dit-on, qui porte
roi, de rappeler le duc que les François chas-
de Mercœur d'Hon- seront les Turcs de
grie, parce qu'entre l'Europe.

= médecin, qui étoit chrétien, & qu'elle
 revêtit du titre d'ambassadeur. Les
 termes avec lesquels ce superbe po-
 tentat s'exprimoit en parlant des Fran-
 çois (11), marquent une distinction
 dont on voit peu d'exemples. Il faisoit
 plus de cas, disoit il, de l'amitié &
 des armes des seuls François, que de
 tous les autres peuples chrétiens ensem-
 ble, & quand même ceux-ci s'uni-
 roient tous avec la Perse contre lui,
 il croyoit pouvoit mépriser leurs ef-
 forts, d'abord qu'il pourroit s'assurer
 de l'alliance & du secours d'un roi,
 dont il patoissoit bien ne pas ignorer
 la supériorité sur tous ses voisins, quant
 aux qualités personnelles. L'ambassa-
 deur Turc présenta à sa majesté de la
 part de son maître quantité de riches
 présens, & me donna deux cimeteres

(11) « Au plus glo-	» majesté & richesse,
» rieux, magnanime	» & glorieux guide
» & plus grand sei-	» des plus grands,
» gneur de la créance	» Henri IV. Empereur
» de JESUS.... tenu	» de France, &c. »
» nateur des diffé-	Tels étoient les titres
» rends qui survien-	que la hauteſſe y don-
» nent entre les prin-	noit au roi. <i>Ms. de la</i>
» ces chrétiens, sei-	<i>bibl. du roi, Vol.</i>
» gneur de grandeur,	2592.

d'une façon exquise ; que je garde soigneusement.

L'autre ambassadeur fut de la part de la république de Venise. Cet état étoit uni depuis long - tems avec la France par des alliances particulières souvent renouvelées, & par l'intérêt commun contre la puissance Espagnole. Il avoit été des premiers à complimenter sa majesté très - chrétienne sur son mariage & sur la paix, par les sieurs Gradenigo & Delfin, celui-ci étoit encore de cette dernière ambassade. Henri voulut qu'on reçût ces ambassadeurs à Paris, avec la plus haute distinction. Il les fit servir avec sa propre vaisselle d'argent, & les combla de riches présens. Il en avoit fait de même valeur aux premiers. Toutes les lettres qu'il m'écrivit alors, ne rouloient presque que sur ce détail, car il étoit à Fontainebleau avec la reine qui étoit fort avancée dans sa grossesse ; ce qui fit que le roi ne pouvant venir sitôt à Paris, encore moins la reine, qui avoit tant de part à cette ambassade, sa majesté eût cet égard pour les ambassadeurs Vénitiens, de ne pas leur faire attendre son retour à Paris ; il manda qu'il les recevrait à

— deux souverains en cette occasion, il ne m'est resté entre les mains que celle où Elisabeth instruit le roi des obstacles qui l'empêchent de s'aboucher avec lui, en plaignant le malheur des têtes couronnées, de se voir, malgré elles, esclaves des formalités & de la circonspection, parce que c'est cette lettre (12), qui fut la cause du voyage

(12) Cette lettre, choit un piège dans & tout ce détail du lequel Elisabeth avoit duc de Sully sur les envie de faire tomber voyages d'Henri IV. Henri, qui étoit de & d'Elisabeth à Calais s'assurer de sa personne & a Douvres, suffisent sans autres réflexions, pour faire voir, combien sont faux qu'il lui eût cédé Catous les jugemens ; que Henri IV. qu'on porta en ce tems-la, & qui sont rapportés dans différens historiens sur ces deux têtes couronnées. On a dit qu'Elisabeth fit proposer a Henri, ou de passer a Douvres, ou du moins de s'aboucher avec elle a moitié chemin de ces deux villes, & que cette proposition ca-

ne dans cette entrevue, & de le retenir prisonnier, jusqu'à ce qu'il lui eût cédé Calais ; que Henri IV. ne s'en dispensa, que parce qu'il se douta du tour qu'on vouloit lui jouer ; d'autres disent, parce qu'il craignoit si fort la mer, qu'il ne put se résoudre à s'embarquer. Personne ne se douta du vrai motif qui fit proposer cette entrevue, qui occasionna toutes ces lettres de part & d'autre, & qui

que je fis vers cette princesse. Elle y marquoit à son très-cher & bien-aimé frere, c'est ainsi qu'elle appelloit le roi de France, qu'elle en étoit d'autant plus fâchée, qu'elle avoit quelque chose à lui faire sçavoir, qu'elle n'osoit ni confier à personne, ni mettre sur le papier, & que cependant elle étoit sur le point de reprendre la route de Londres.

Ces dernieres paroles piquerent la curiosité du roi, qui se donna inutilement la torture pour deviner à quoi elles pouvoient avoir rapport. Il envoya le secrétaire Féret me chercher,

fit faire à M. de Sully le voyage secret à Douvres, dont il rend compte. Siri ne manque pas une occasion d'appuyer sur le ressentiment qu'il suppose qu'Elisabeth conserva toujours, soit de la paix de Vervins, soit du refus de Calais; ainsi que sur la crainte qu'avoit cette princesse, que Henri ne s'agrandît trop; & sur la jalousie de la nation Angloise contre la France. (*Mem. Recond. Vol. 1. p. 130, 150. &c.*) Mais cet écrivain suffisamment versé dans les négociations étrangères, surtout dans celles de l'Italie & de l'Espagne, n'est sûr ni pour les faits, ni dans les jugemens qu'il porte de l'intérieur de notre cour & de notre conseil sous le regne de Henri IV. Il n'a connu ni ce prince, ni le duc de Sully.

~~Je~~ der le secret sur l'endroit où j'étois
 2. logé, & d'où je les assurais en les quittant
 brusquement, que je partirois aussitôt
 que j'aurois mangé un morceau. Je
 ne faisois qu'entrer dans ma chambre
 où je parlois à mes gens, lorsque
 je me sentis embrasser par derrière,
 par quelqu'un qui me dit qu'il m'ar-
 rêtoit prisonnier de la part de la reine,
 c'étoit le capitaine de ses gardes. Je lui
 rendis son embrassade, & lui répondis
 en soutenant que je tenois cette prison
 à grand honneur.

Il avoit ordre de m'emmener à
 l'heure même vers la reine, je le
 suivis. « Eh quoi M. de Rosny, me
 » dit cette princesse, est-ce ainsi que
 » vous rompez nos hayes, & passez
 » sans me venir voir? J'en suis bien
 » étonnée: car j'ai vu que vous m'af-
 » fectionnez plus qu'aucun de mes
 » serviteurs, & je ne crois pas vous
 » avoir donné sujet de changer cette
 » bonne volonté ». Je répondis en
 peu de mots ce qu'un accueil aussi
 gracieux exigeoit que je répondisse,
 après quoi je passai sans affectation à
 entretenir Elisabeth des sentimens
 que le roi avoit pour elle: « Pour

„ vous témoigner , reprit-elle , que je
 „ crois tout ce que vous me dites de
 „ la bienveillance du roi mon frere
 „ & de la vôtre , je veux vous par-
 „ ler de la dernière lettre que je lui ai
 „ écrite. Je ne sçais si vous ne l'aurez
 „ point vue ; car Staffort (c'est le nom
 „ de milord Sidney) & Edmont m'ont
 „ dit qu'il ne vous cachoit guère de ses
 „ secrets ». Elle me tira à quartier en
 me disant ces paroles , afin de pou-
 voir m'entretenir en liberté sur l'état
 présent des affaires de l'Europe : ce
 qu'elle fit avec tant de netteté & de
 solidité en reprenant les choses de-
 puis le traité de Vervins , que je con-
 vins que cette grande reine étoit digne
 de toute la réputation qu'elle s'étoit
 acquise dans l'Europe. Elle n'entroit
 dans ce détail que pour montrer la
 nécessité où étoit le roi de France ,
 de commencer de concert avec elle
 les grands desseins que l'un & l'autre
 méditoient contre la maison d'Autri-
 che ; nécessité qu'elle établissoit sur
 les accroissemens qu'on voyoit pren-
 dre chaque jour à cette maison. Elle
 me rappella ce qui s'étoit passé à ce
 sujet en 1598 , entre le roi & les am-

fit aisément comprendre à la reine d'Angleterre, que c'étoit moins mon sentiment que celui de Henri, que je lui exposois. Elle me le donna à entendre, en avouant qu'elle le trouvoit si raisonnable, qu'elle ne pouvoit pas n'y point conformer le sien. Elle ajouta seulement, qu'il y avoit une chose sur laquelle on ne pouvoit se prévenir mutuellement de trop bonne heure : c'est que le but de l'union projetée étant de réduire la maison d'Autriche dans de justes bornes, il étoit nécessaire que chacun des alliés proportionnât si bien de lui-même tous ses desirs en cette occurrence, qu'il n'en formât point qui fût capable de choquer les autres; qu'en supposant par exemple, l'Espagne dépouillée des Pays-Bas, cet état ne devoit être convoité en tout ou en partie, ni par le roi de France, ni par celui d'Ecosse, qui devoit l'être un jour de toute la Grande-Bretagne, ni même par les rois de Suède & de Dannemark, assez puissans par terre & par mer pour donner de l'ombrage aux autres alliés; qu'il en devoit être de même des autres dépouilles qu'on enleveroit à cette couronne par

rapport

rapport aux princes les plus voisins des terres conquises. » Car si le roi de France, mon frere, disoit-elle, vouloit se rendre propriétaire, ou seulement seigneur féodal des Provinces-Unies, je ne le cèle point, j'en prendrois un violent sujet de jalousie : de mon côté je ne trouverois point mauvais qu'il eût cette même crainte pour mon égard.

Ce ne furent pas là les seules réflexions que fit la reine d'Angleterre ; elle y joignit plusieurs autres considérations si sages & si sensées, qu'elle me rendit plein d'étonnement & d'admiration. Il n'est pas rare de trouver des princes qui enfantent de grands desseins, l'esprit s'y porte si naturellement dans le rang qu'ils occupent, qu'il n'est besoin que de leur faire envisager l'autre excès, qui est d'en former de si peu proportionnés à leurs forces, qu'on trouvera presque toujours qu'ils peuvent à peine la moitié de ce qu'ils entreprennent ; mais sçavoir s'appliquer à n'en former que de raisonnables, en régler sagement l'économie, en prévoir & en prévenir tous les inconvéniens, en sorte qu'il ne s'agisse plus

— quand ils arrivent , que d'y appliquer
 11. le remède préparé de long-tems , c'est
 de quoi peu de princes sont capables.
 L'ignorance , la prospérité , la volupté ,
 la vanité , la paresse même & la peur ,
 font entreprendre tous les jours des
 choses qui manquent même de pos-
 sibilité. Une autre cause de ma sur-
 prise , c'est qu'Elisabeth & Henri , qui
 n'avoient jamais conféré ensemble sur
 leur projet politique , se rencontraient
 si juste dans toutes leurs idées , que ce
 rapport s'étendoit jusqu'aux plus peti-
 tes choses.

La reine voyant que je la regardois
 fixement sans lui rien dire , crut s'être
 expliquée trop obscurément pour que
 j'eusse pu comprendre toute l'étendue
 de ses paroles. Lorsque je lui eus avoué
 sincèrement la véritable cause de ma
 surprise & de mon silence , elle crai-
 gnit encore moins d'entrer jusques
 dans les plus petites particularités de
 son dessein. Mais comme j'aurai une
 ample occasion de traiter cette matie-
 re , lorsque je déduirai les grands des-
 seins que la mort prématurée de Henri
 le Grand a fait échouer , je n'expose-
 rai point le lecteur à des redites inu-

tiles. J'indiquerai seulement ici en peu de mots les cinq points auxquels sa majesté Britannique réduisit un projet aussi étendu que celui qu'on verra dans ces mémoires. Le premier, de remettre l'Allemagne dans le même état de liberté, par rapport à l'élection de ses empereurs & à la nomination du roi des Romains, où elle étoit anciennement. Le second, de rendre les Provinces Unies absolument indépendantes de l'Espagne, & d'en composer une république puissante, en y joignant, s'il étoit besoin, quelques provinces démembrées de l'Allemagne. Le troisième, d'en faire autant de la Suisse, en y incorporant quelques pays limitrophes, & sur-tout l'Alsace & la Franche-Comté. Le quatrième, de partager toute la chrétienté en un certain nombre de puissances à peu près égales. Le cinquième, d'y réduire toutes les religions aux trois qui paroissent avoir le plus de cours en Europe.

Notre entretien fut fort long. Je ne puis louer la reine d'Angleterre autant qu'elle mérite de l'être, par les qualités du cœur & de l'esprit, que je lui

601. remarquai dans ce peu de momens que je passai avec elle. Je fis mon rapport au roi, qui goûta extrêmement tout ce qui m'avoit été dit. Pendant le reste du tems que leurs majestés passèrent à Calais & à Douvres, elles s'en entretenrent par lettres. On convint de tous les preliminaires, il fut même pris des arrangemens sur l'objet principal, mais avec tant de secret, que toute cette affaire est demeurée jusqu'à la mort du roi, & même long-tems après, au nombre de celles sur lesquelles on n'a proposé que des conjectures aussi hasardées, qu'opposées entr'elles.

Le roi ne revint pas à Paris, sans avoir exactement visité toutes les places de sa frontiere, & pourvu à leur sûreté. Du reste il se montra spectateur indifférent de la querelle des Espagnols & des Flamands, & ne fit rien en faveur d'Ostende, dont le siège continuoit, sinon qu'il ne s'opposa pas que plusieurs françois prissent parti dans les troupes du prince d'Orange. Il en coûta la vie à quelques uns d'eux, parmi lesquels on dut compter pour une perte considérable, la mort du jeune

(13) Châtillon-Coligny , qui eut la tête emportée d'un boulet de canon devant Ostende. Le roi dit hautement en l'apprenant , que la France venoit de perdre un homme d'un grand mérite. J'y fus en mon particulier extrêmement sensible. Dans un âge si peu avancé , Coligny avoit déjà su réunir presque toutes les qualités qui font le grand homme de guerre : la valeur , le sang-froid , la prudence , l'étendue de l'esprit, & l'art de se faire aimer également du soldat & de l'officier.

Mais la jalousie des courtisans fit bientôt à Coligny un crime de toutes ces vertus dans l'esprit du roi. Il étoit Protestant. On rapporta à sa majesté , qu'il ambitionnoit déjà la qualité de chef des Réformés dedans ou hors le royaume , à quoi il étoit sollicité par le duc de Bouillon. Qu'en toutes oc-

(13) Henri de Coligny, seigneur de Châtillon, fils de François, & petit-fils de l'amiral de Coligny ; il avoit amené au secours d'Ostende un régiment de huit cens François. Selon Brantôme, la mai-

son de Châtillon-Coligny étoit originaire de Savoye , » d'un » très-haut & ancien » lignage « (c'est ainsi qu'il en parle) » & » autrefois souverain, » & très-grand, » rom.

3. pag. 173.

601. rances (16). Je crois pouvoir dire qu'aucune satisfaction n'égalait la mienne. J'étois attaché à la personne du roi par les liens les plus étroits, j'avois cette qualité de plus que les bons François & les plus fidèles de ses sujets, pour m'intéresser à cet événement. Il en étoit si bien persuadé, qu'il me fit l'honneur de m'en donner avis par un billet, qu'il fit partir de Fontainebleau à dix heures du soir pour Paris où j'étois alors. » La reine, me disoit-il en » deux mots, vient d'accoucher tout » présentement d'un fils. Je vous en

(16) Peréfixe dit au contraire. » L'enfantement fut difficile, » & l'enfant si travaillé, qu'il en étoit tout violet; ce qui peut-être lui ruina au dedans les principes de la santé & de la bonne constitution. Le roi invoquant sur lui la bénédiction du ciel, lui donna la sienne, & lui mit son épée à la main, priant Dieu qu'il lui fit » seulement la grace » d'en user pour sa » gloire, & pour la » défense de son peuple. P. Mathieu en parle dans les mêmes termes. » Marie, dit-il à la reine, esjouissez-vous, Dieu nous a donné ce que nous désirions. Cet écrivain ajoute, qu'on sentit un tremblement de terre à deux heures après minuit, 1677, 2. liv. 3, f. 441.

» donne avis , afin que vous vous en
 » réjouissiez avec moi «. Outre ce
 billet , dans lequel il ne consulta que
 son cœur , il m'en écrivit un second
 le même jour , comme grand-maître
 d'Artillerie , & me le fit rendre par la
 Varenne. Il y parloit de la naissance
 du nouveau Dauphin , comme d'un
 sujet de joie pour lui , qu'il ne pouvoit
 assez exprimer. » Non pas encore tant
 » pour ce qui me touche (ce sont ses
 » termes) que pour le bien général de
 » mes sujets «. Il m'ordonnoit de faire
 tirer le canon de l'Arsenal , ce qui fut
 exécuté de manière que le bruit s'en
 fit entendre jusqu'à Fontainebleau.
 Les ordres étoient inutiles en cette
 occasion. Depuis le premier jusqu'au
 dernier des sujets de sa majesté , les
 témoignages d'allégresse ne tinrent
 rien de la crainte ni de la politique.

Celle du roi ne fut altérée que par
 un léger chagrin qu'il se procura vo-
 lontairement. Il avoit pour premier
 médecin la Rivière (17) , qui s'a-

(17) La Rivière suc- | médecin , il avoit été
 cédé à d'Alibouft dans | au duc de Bouillon ,
 la place de premier | qui le donna au roi.

ranées (16). Je crois pouvoir dire qu'aucune satisfaction n'égalait la mienne. J'étois attaché à la personne du roi par les liens les plus étroits, j'avois cette qualité de plus que les bons François & les plus fidèles de ses sujets, pour m'intéresser à cet événement. Il en étoit si bien persuadé, qu'il me fit l'honneur de m'en donner avis par un billet, qu'il fit partir de Fontainebleau à dix heures du soir pour Paris où j'étois alors. » La reine, me disoit-il en » deux mots, vient d'accoucher tout » présentement d'un fils. Je vous en

(16) *Peréfixe* dit au contraire » L'enfantement fut difficile, » & l'enfant si travaillé, qu'il en étoit tout violet; ce qui peut-être lui ruina au dedans les principes de la santé & de la bonne constitution. Le roi invoquant sur lui la bénédiction du ciel, lui donna la sienne, & lui mit son épée à la main, priant Dieu qu'il lui fit » seulement la grace » d'en user pour la » gloire, & pour la » défense de son peuple ». P. Mathieu en parle dans les mêmes termes. » Madame, dit-il à la reine, esjouissez-vous, Dieu nous a donné ce que nous désirions. Cet écrivain ajoute, qu'on sentit un tremblement de terre à deux heures après minuit, 1677. 2. liv. 3, p. 441.

» donne avis , afin que vous vous en
 » réjouissiez avec moi « . Outre ce
 billet , dans lequel il ne consulta que
 son cœur , il m'en écrivit un second
 le même jour , comme grand-maître
 d'Artillerie , & me le fit rendre par la
 Varenne. Il y parloit de la naissance
 du nouveau Dauphin , comme d'un
 sujet de joie pour lui , qu'il ne pouvoit
 assez exprimer. » Non pas encore tant
 » pour ce qui me touche (ce sont ses
 » termes) que pour le bien général de
 » mes sujets « . Il m'ordonnoit de faire
 tirer le canon de l'Arsenal , ce qui fut
 exécuté de maniere que le bruit s'en
 fit entendre jusqu'à Fontainebleau.
 Les ordres étoient inutiles en cette
 occasion. Depuis le premier jusqu'au
 dernier des sujets de sa majesté , les
 témoignages d'allégresse ne tinrent
 rien de la crainte ni de la politique.

Celle du roi ne fut altérée que par
 un léger chagrin qu'il se procura vo-
 lontairement. Il avoit pour premier
 médecin la Riviere (17) , qui n'a-

(17) La Rivière suc- | médecin , il avoit été
 cédé à d'Alibouft dans | au duc de Bouillon ,
 la place de premier | qui le donna au roi.

voit guère plus de religion que n'en ont ordinairement ceux qui se mêlent de professer publiquement l'Astrologie judiciaire, quoiqu'on lui fit l'honneur dans le monde de dire qu'il cachoit un cœur Protestant sous les dehors d'un Catholique. Henri qui sentoit déjà pour son fils une passion qui lui donnoit la plus vive impatience sur ses destinées, & qui entendoit dire d'ailleurs que la Rivière avoit souvent très-bien réussi, lui recommanda de tirer l'horoscope du Dauphin avec toutes les attentions & les formalités de son art; afin de sçavoir le moment précis de sa naissance, il avoit cherché la plus excellente montre qu'on eût pu trouver. Il parut que cette idée lui étoit ensuite sortie de l'esprit, jusqu'à ce que nous étant retrouvés seuls, sa majesté & moi, environ quinze jours après, & notre entretien ayant tombé sur ces prédictions, dont j'ai déjà ci-devant parlé, que la Brosse avoit faites au sujet de sa majesté & de moi, & qui s'étoient trouvées si parfaitement accomplies, l'envie reprit à Henri plus fortement qu'auparavant, d'en faire l'essai sur la personne de son fils.

Il fit appeller la Rivière, qui sans en rien dire, n'avoit pas laissé que de travailler, & lui dit en ma présence, mais sans aucun autre témoin : » A » propos M. de la Riviere, vous ne » me dites rien sur la naissance de M. le » dauphin : qu'en avez vous trouvé ? » J'en avois commencé quelque chose, » répondit la Riviere ; mais j'ai tout » laissé-là, ne me voulant plus amu- » ser à cette science que j'ai en par- » tie oubliée, parce que je l'ai tou- » jours reconnue extrêmement fautive. Le roi vit tout d'abord qu'il ne par- loit pas sincèrement, soit que ce fût par crainte de déplaire à sa majesté, soit mauvaise humeur & fantaisie, soit manège d'astrologue qui se défie de ses secrets. » Je vois bien, lui dit » Henri, que ce n'est pas-là où il vous » tient ; car vous n'êtes pas de ces gens » si scrupuleux : mais c'est qu'en effet » vous ne voulez me rien dire, de » peur de mentir, ou de me fâcher : » mais quelque chose qu'il y ait, je le » veux sçavoir, & je vous commande » même, sur peine de m'offenser, de » m'en parler librement. » La Rivière se le fit encore dire trois ou quatre fois

~~—~~ si sa majesté n'avoit pas pu répondre seule d'une somme aussi médiocre. Le roi ratifia ce traité sans beaucoup d'attention, & le duc de Florence fit particulièrement peu de tems après le chevalier Vintacye. pour finir avec Gondy l'affaire des Isles sur ce plan.

Les deux agens ne sortirent point du conseil pour chercher leurs cautions, & la chose me fut proposée comme aux autres. Je trouvai quelque chose de si singulier dans cette façon de procéder avec un roi, dont la puissance n'est ignorée en aucun en-

<p>& le grand duc de Toscane, par l'entremise du cardinal d'Ossat, qu'on peut voir tout au long à la fin du recueil des lettres de ce cardinal. Au reste, le duc de Sully ne fait point ici de reproches à M. d'Ossat, qu'il ne paroisse qu'il n'ait prévenu lui même, dans la lettre qu'il écrit au roi le 5 Mai 1598, immédiatement après la conclusion de ce traité,</p>	<p>& dans celle à M. de Villeroi, du 4 Août suivant. Il s'en justifia dans la suite encore plus ample-ment par un assez long mémoire, qui est aussi inséré à la fin de ce recueil. Cependant on ne sauroit trouver mauvaises les raisons que M. de Sully apporte contre cette disposition, mais que le duc de Florence eût rompu le traité, sans cette condition.</p>
---	---

droit de l'Europe , que je ne fis que rire =
 au nez de ceux qui vinrent m'en parler.
 Villeroi eut beau me représenter la né-
 cessité de dégager la parole de d'Ossat,
 je lui répondis qu'il n'y avoit jamais eu
 de Banquiers dans ma famille ; en es-
 set , c'étoit plutôt là une affaire de ban-
 quiers que de gentilshommes. » Tous
 » les autres , repliqua-t'il , n'en ont fait
 » aucune difficulté. Je le crois , lui ré-
 » pondis-je avec quelque indignation ,
 » aussi n'y en a-t'il pas un qui ne soit
 » sorti , ou du trafic , ou de la robe. »
 Il y eut là dessus une petite contesta-
 tion dans le conseil , qui fut rapportée
 au roi. Ce prince n'en fit que sourire ,
 & dit qu'en avoit mal fait de m'en
 parler , sans le prévenir , parce qu'il
 ne m'en avoit pas parlé lui-même.
 » Je m'étonne , ajouta-t'il , qu'il ne
 » vous ait pas répondu encore plus ru-
 » diment ; ne connoissez-vous pas
 » bien quel homme c'est , & combien
 » il fait d'état de sa noblesse ? Ache-
 » vez cette affaire sans qu'il s'y oblige,
 » si non autre aussi , aussi bien n'avoir-
 » je donné aucune charge à l'évêque
 » de Rennes de s'obliger à tout cela ».
 Le grand duc ne se fit pas plus pour

ne pouvoit nier qu'il n'eut du moins les bonnes qualités qui, à mon sens, ne sont pas les moins essentielles pour cette fonction : la probité, la circonspection & la sagesse. Ainsi ce discours étoit tout ensemble faux & méprisant. Je le fis bien sentir dans ma réponse à ces messieurs, en leur montrant de quel prix étoient ses services rendus à l'état dans l'art militaire, qu'ils sembloient ravalier si fort au dessous des autres.

Villeroi piqué à son tour de ce que je ne mettois pas les siens au premier rang, soutint sa cause d'un air & d'un ton où il entroit beaucoup de chaleur. Il fallût que sa majesté nous imposât silence, en nous disant qu'elle se sentoit offensée de ce qu'on tenoit de pareils discours en sa présence ; & que sans entrer dans la discussion de nos services, il nous devoit suffire qu'elle nous tint tous trois pour bons serviteurs. Je demandai pardon au roi, de ce qu'après sa défense j'osois encore ajouter un mot pour fermer la bouche à des personnes que je voyois donner hautement la préférence à l'oisiveté de la robe, & au repos du cabinet, sur les travaux, les dangers &

les dépenses de la profession militaire ;
 & je dis là-dessus tout ce que je pen-
 suis. « Bien, bien, je vous pardonne aux
 » uns & aux autres, & je prends vos
 » paroles comme il faut, reprit Henri
 » en m'interrompant ; mais à condition
 » que vous éviterez dans la suite ces
 » picoteries, & que quand l'un de
 » vous desirera que je favorise quel-
 » qu'un de ses amis, les autres ne
 » s'y opposeront point ; mais s'en re-
 » mettent à mon choix. Je décide
 » pour le présent en faveur du sieur
 » de Béthune, dont j'estime la mai-
 » son, l'esprit, la sagesse & même la
 » capacité, l'ayant employé dans plu-
 » sieurs affaires de paix & de guerre,
 » dont il s'est dignement acquitté. »
 Il promit à Villeroy qu'après le retour
 de mon frere il disposeroit de l'am-
 bassade de Rome à sa recommanda-
 tion. Il nous exhorta encore à demeu-
 rer unis ; après quoi il quitta la prome-
 nade, où ce dîner l'avoit retenu plus
 de deux heures, & s'en alla dîner.

Je fis plusieurs voyages avec an-
 née à Fontainebleau, pour prendre
 les ordres de sa majesté sur les affai-
 res qui ne pouvoient lui être commu-

careur d'Avent & de Carême. Le reste que je supprime ne renferme que des détails peu considérables, quoiqu'ils fassent foi de la vigilance & de l'attention de ce prince.

Je vais comprendre dans un seul article, par lequel je finirai les mémoires de cette année, tout ce qui se passa au sujet de la révolte du maréchal de Biron, dont on eut enfin les preuves les plus positives. Dès le

autre Meun, sur l'Indre, aussi en Berry

En 1604 le duc de Bellegarde, grand écuyer, fit transférer le haras du roi à Saint Leger, forêt appartenante au roi, par Marc Antoine de Bazzy, capitaine du haras. Là il reçut en 1618 quelques accroissemens assez considérables, & de beaucoup plus considérables encore, environ l'année 1665, que feu M. Colbert, ministre d'état, en augmenta le terrain, y fit former des Pâtes, & rassembler

grand nombre de âlons & de jumens, par Alain de Garfaut, qui en étoit capitaine. Il y a demeuré jusqu'en 1715, qu'il a commencé à s'établir en Normandie, sous la conduite de François-Gédéon de Garfaut, Louis de Lotraine, comte d'Armagnac, étant pour lors grand écuyer de France. Depuis ce dernier établissement, il prend de jour en jour une forme plus digne du haras du plus puissant monarque de l'Europe.

tems



lui en demanda pardon, & lui protesta avec la plus apparente sincérité, que de sa vie il ne retomberoit dans un pareil délire.

Henri crut pouvoir compter sur une promesse qui fut pourtant oubliée presque dans l'instant même qu'elle fut faite. Biron reprit ses premières brisées; fit à son ordinaire différens voyages dans les provinces, caressant ce qu'il trouva dans la noblesse de mécontents ou de mutins, ne les entretint d'un côté que des injustices qu'il recevoit du roi; de l'autre, que de son crédit & de ses intelligences hors du royaume. Il renoua plus fortement que jamais avec les Rouillon, d'Entragues, d'Auvergne & autres (26). Il força son naturel, jusqu'à paroître aux soldats l'homme le plus humain & le plus affable, lui qui étoit

(26) L'auteur ne rapporte de lui ces paroles extravagantes :
 'dit rien dans tout ce récit sur la conspiration, la détention & le procès du Maréchal de Biron, qui ne soit confirmé par les auteurs Mathieu, *tom. 2. liv. 2. p. 333.*
 de ce tems-là. Ils rap-

ette est datée du 3 Janvier . elle ne roule que sur l'injustice qu'on lui fait auprès du roi, & que sa majesté lui fait elle même de le croire capable de desseins dont il n'a pas la moindre pensée. Il me demande mon secours pour lui aider à faire connoître son innocence Il justifie son voyage en Bourgogne, par les affaires domestiques qui le lui rendoient indispensable, & assure qu'il sera de retour dans deux jours. Enfin il me prie d'ajouter foi à tout ce que me dira de sa part Prevôt, l'un de ses Agens ordinaires, & qu'il avoit jugé à propos de me deputer. Les conviCTIONS de l'infidélité du Maréchal de Biron ont suivi cette lettre de trop près, pour qu'on puisse la juger sincère . aussi, loin de le croire, je ne fis que m'en défier encore davantage.

Pendant le séjour que fit le roi à Calais, il reçut de nouveaux avis contre Biron, encore plus clairs & mieux circonstanciés ; parce qu'apparemment Biron qui se crut moins éclairé, se licencia aussi davantage. Sur quoi Henri, au lieu de prendre le parti qu'il ne devoit pas tarder plus long tems

à prendre , ne pouvant encore regarder cet homme comme incurable , résolut au contraire de n'omettre rien de tout ce qu'il crut capable de le guérir par la douceur , les bons traitemens & les distinctions si sensibles au cœur d'un honnête homme. Biron avoit demandé à sa majesté une gratification de trente mille écus : le roi y trouva de la justice , & ne balança point à lui accorder : & parce qu'il survint quelques difficultés qui devoient en retarder le paiement , ce prince ordonna qu'on les levât de façon qu'on pût sans délai satisfaire Biron , auquel je fis toucher à l'heure même une moitié de la somme en argent comptant , & lui assignai l'autre dans

~~avec~~ avec une espèce de reproche au maréchal, qu'il accusoit Henri d'autant plus injustement, que ce prince, auquel seul il avoit l'obligation de sa gratification, n'avoit pas dédaigné de se rendre encore sollicitateur de son paiement. Je pris occasion de-là de parler encore plus librement à Biron. Je lui remontrai, que quand même il auroit des preuves du contraire, il devoit toujours se souvenir qu'il parloit de son maître, & d'un maître qui avoit de quoi s'attirer le respect de ses sujets, par ses qualités personnelles, bien plus encore que par son rang; qu'il devoit être instruit qu'il n'y a rien à quoi les têtes couronnées se montrent plus sensibles, qu'à ce manque de respect pour leurs personnes, à la jalouse affectation de rabaisser la gloire de leurs armes, & à l'ingratitude pour leurs bienfaits. Ces termes étoient, ce me semble, assez expressifs. J'allai encore plus loin, & si je ne dis pas positivement à Biron que je le regardois comme un ingrat & un traître, il ne tint qu'à lui de le conclure de tout mon discours. Je l'exhortai à prendre une autre émulation qui pût lui mériter de véritables

les yeux. J'appuyai sur la différence
 qu'il y a entre le tendre cher à son pun-
 te et à sa patrie, et chercher à s'en
 faire un indigne : personnage odieux, et
 presque toujours funeste à celui qui le
 joue. Je lui dis que s'il voulait s'unir
 avec moi pour se veiller de concert à
 la gloire de l'état et au bien public,
 nous pourrions lui et moi les faire en
 quelque sorte dépendre de nous deux ;
 lui par ses talens pour la poésie, moi,
 par la place que j'occupois dans la po-
 litiqne : en sorte que nous pourrions
 le perdre qu'il ne se fit aucun bien,
 et que nous ne puissions être, ou les au-
 teurs, ou les inférieurs. Je finis ma

= proprement dite folie au reste d'autant
 . moins excusable, que l'empêchant de
 raisonner, elle ne l'empêchoit ni de
 ni' l parler, ni de mal agir. Ce qui m'en
 parut la preuve complete, c'est que de-
 vant me regarder, après tout ce que je
 venois de lui dire, du moins comme
 un homme, en presence duquel il ne
 pouvoit trop s'observer, il eut l'impru-
 dence de lâcher quelques mots sur les
 desseins qui lui rouloient dans la tête ;
 les mêmes sans doute qu'il osoit tenir
 publiquement. Je ne les relevai point.
 mais il s'apperçut lui même de sa bé-
 vue, & pour la réparer, il feignit d'ac-
 quiescer à mes raisons, & de goûter
 mes sentimens. Dès ce moment je dé-
 fespérai si bien qu'on pût jamais rame-
 ner cet homme à son devoir, que je
 crus que le mien m'obligeoit à ne rien
 déguiser au roi de ce que je le croyois
 capable de faire.

Le caractère de Henri a toujours été
 de ne pouvoir que difficilement se c'e-
 tier de personne. Il me répondit, qu'il
 connoissoit parfaitement Biron, qu'il
 étoit bien capable d'avoir dit tout ce
 qu'on lui avoit rapporté ; mais que
 . cet homme, qui par un effet de sa fou-
 gue naturelle, causée par une bile roite,

== fut assez imprudent, non-seulement
 1. pour lui rappeler l'affaire du comte
 d'Essex, auquel cette princesse venoit
 de faire couper la tête, mais encore
 pour plaindre le comte, de ce que
 tant de bons services ne lui avoient ar-
 tiré qu'une fin si tragique ; & Elisa-
 beth eut la complaisance de répondre
 à un discours si impertinent, en ex-
 posant les raisons qui justifioient l'ac-
 tion à laquelle elle s'étoit portée. Elle
 lui rapporta comment Essex s'étoit pré-
 cipité follement dans des projets beau-
 coup au-dessus de ses forces, & com-
 ment après les preuves & même une
 pleine conviction de sa révolte, pou-
 vant encore par sa soumission obtenir
 son pardon, ni ses amis, ni ses patens
 n'avoient pu le résoudre à demander sa
 grâce. Je ne sçais si la reine d'Angle-
 terre voyoit dans l'ambassadeur Fran-
 çois plusieurs traits de ressemblance
 avec le favori Anglois ; les réflexions
 sentées sur le caractère des têtes roya-
 les & sur le devoir des sujets, par les-
 quelles elle finit son récit, semblent
 le donner à entendre ; mais Biron n'en
 tira aucun fruit.

De retour de Londres, le roi le

nouveau envoyé ambassadeur extraor- 22
 dinaire en Suède , pour le renouvel-
 lement d'alliance des Cantons avec la
 France ; toujours prévint cet em-
 plot qui compromettoit l'esprit de l'union
 loin des armes & le mettoit en con-
 tact avec un corps aussi sage & aussi
 politique que le sent Helvétique , en
 arrachant à la fin toute semence de
 rancune ; mais malheureusement il
 n'y eut point de paix qui ne viedissent ja-
 mais se faire l'union , l'union se

— dont ils gardèrent chacun un original.

1. Cette pièce singulière a été produite au procès du maréchal de Biron. Ils s'y engagent réciproquement, foi & parole de gentilhomme & d'homme de bien, de demeurer unis pour leur commune conservation, *envers & contre tous, sans nul excepter* (tous ces termes méritent d'être remarqués), de se garder le secret inviolablement sur ce qui pourra être révélé à l'un d'eux, & de brûler cet écrit en cas d'accident à quelqu'un des associés. Leurs desseins ne pouvoient réussir que par l'opération de l'Espagne & de la Savoye. Ils renouèrent plus fortement qu'auparavant leurs intelligences avec ces deux puissances; & pour les seconder de leur côté, ils alloient ramassant tout ce qu'ils pouvoient trouver de mutins dans la noblesse & parmi les gens de guerre. Pour entraîner dans la rébellion plusieurs des villes les plus éloignées de Paris, principalement dans la Guyenne & le Poitou, ils se servirent de la mutinerie qu'y avoit excitée l'établissement du sol pour livre, contre lequel je n'étois si fort élevé dans l'assemblée des notables,

& qu'il n'avoit pas été en mon pouvoir ~~de~~
de faire supprimer depuis : il avoit été 16
seulement converti, parce qu'il étoit
impossible de l'établir selon la première
idée, en un subside évalué à huit cent
mille francs, dont une moitié avoit été
fondue dans la taille, & l'autre dans
les entrées des marchandises.

Biron & ses associés joignoient à
ce motif celui de la gabelle, qu'ils
persuadoient à ces peuples qu'on étoit
sur le point d'imposer chez eux, pour
achever de les accabler. Des gens
apostés qu'ils tenoient en grand nom-
bre à leurs gages dans toutes ces pro-
vinces, les entretenoient dans des
allarmes continuelles. Quel gouverne-
ment pourra jamais se croire exempt
de ces fléaux de la tranquillité publi-
que, puisque celui de Henri le Grand,
si doux, si sage & si populaire, ne l'a
pas été ! Ne nous en prenons pourtant
qu'à la malheureuse influence, que ré-
pandent les guerres civiles sur les
mœurs des hommes. C'est leur poison
qui engendre ces esprits turbulens,
que le repos fatigue, & pour qui la
condition la plus heureuse n'est qu'une
espèce de langueur. De-là cette ma-

nie qui les fait vivre sans cesse hors d'eux mêmes, se prendre à Dieu & aux hommes des tourmens qu'ils se donnent à eux-mêmes, & répandre leur fiel contre les princes, dont toute la puissance, qui est pour eux un supplice, ne suffiroit pas à sansfaire leur folle cupidité.

Henri ouvrit enfin les yeux sur le caractère du maréchal de Biron, qu'il s'étoit flatté de bien connoître, & commença à croire qu'il seroit obligé d'en venir au plus violent remède pour arrêter la contagion. Les avis se multiplioient. Ils venoient de personnes non suspectes. Ils se rapportoient tous. Quelques-uns parloient de l'acte d'association & en articuloient les termes, pour l'avoir vu. Le plus circonstancié & le plus suivi de tous ceux qui furent envoyés au roi, fut celui que lui donna Calvaire (28). Il contenoit outre les rumeurs publiques, que Biron & ses adjoints avoient touché plusieurs milliers de pistoles, par les mains de personnes venues d'Espagne. Qu'ils attendoient de plus grandes sommes encore & des secours

(28) Jeza de Sudric, Baron de Calvaire.

d'hommes. Que le conseil de Madrid y avoit mis pour condition, que les rebelles commenceroient par s'emparer de quelques bonnes places maritimes, ou frontières d'Espagne ; que conformément à cette clause, il y avoit déjà des entreprises formées sur Blaye, Bayonne, Narbonne, Marseille, & Toulon, & que le comte d'Auvergne ne faisoit qu'attendre qu'elles s'exécutassent, pour faire éclater celle qu'il avoit faite personnellement sur Saint-Flour.

Tous ces avis méritoient bien qu'on mît tout en usage pour en approfondir le sujet. Le roi vint exprès à l'arsenal, où il me trouva occupé à presser les travaux commencés, pour me communiquer ce qu'il venoit d'apprendre, & il m'en fit le détail, appuyé sur le balcon de la grande allée. Je le suivis à Fontainebleau, dont il prit ensuite le chemin : c'est-là que nous devions prendre les dernières mesures au sujet du maréchal de Biron. Il s'étoit long-tems servi pour les négociations étrangères de (29) La-Fin, homme vif

(29) Jacques de La-Fin, homme vif, de la maison de Beauvais

tion dont j'ai rendu compte un peu plus haut, j'y marquois sans aucune affectation, qu'il ne tenoit qu'à lui de se rendre utile & très recommandable dans le royaume par les moyens que je lui avois dit. J'y disois encore à Biron : que moi qui étois toujours auprès du roi, je ne lui avois point entendu tenir les discours qu'il vouloit que sa majesté eût tenus contre lui : que je ne lui conseillois pas d'en parler ainsi dans le monde, parce qu'on ne manqueroit pas de croire & de dire qu'il ne feignoit du mécontentement contre sa majesté, que parce que sa conscience lui reprochoit beaucoup à lui même. voilà comment on peut avoir mal interprété ce que je ne disois que dans la vûe de rendre Biron plus sage.

Le sentiment de Henri fut, comme il me le dit quelque tems après, que cette accusation n'avoit été faite contre moi, ni par Biron, ni par aucun de ses affidés, mais par La-Fin seul, à l'instigation de ceux qui croyoient par-là me faire perdre ma place. Quoiqu'il en soit, cette frousseté fit si peu d'impression sur l'esprit du roi, que ce

prince , qui venoit de me donner le gouvernement de la bastille , ayant cru que les provisions n'en devoient point paroître sous mon nom , mais seulement sous celui de la Chevalerie , changea d'avis à l'occasion de l'affaire de Biron , & les fit expédier sous le mien ; » ne voyant , disoit il , que moi qui le » pûs bien servir , s'il lui arrivoit d'avoir des oiseaux en cage. « L'ordre en fut donné à Villeroi , qui m'apporta ces provisions peu de jours après , mais au commencement de l'année suivante.

J'entretins La-Fin assez long-tems seul dans la forêt , ensuite je visitai exactement avec Bellièvre & Villeroi , tous les papiers qui renfermoient quelques preuves contre le duc de Bouillon , le maréchal de Biron & le comte d'Auvergne , comme lettres , mémoires & autres pièces de cette nature. J'y vis quantité de noms mêlés avec ceux de ces trois messieurs ; mais comme ce peut être avec la même injustice que le mien , qui y étoit aussi , je me garderai bien de leur donner , sur un fondement aussi léger , une place dans ces mémoires , qui pourroit les rendre plus justement suspects aux esprits défians , que les dépositions

de La Fin. Nous rejoignîmes tous trois sa majesté après cet examen : & le résultat du conseil tenu entre nous fut qu'on ne feroit rien éclater, pour ne pas prévenir Biron contre les moyens qu'on alloit commencer à mettre en usage pour le faire venir à la cour, afin de l'arrêter plus sûrement, & que sa majesté entreprendroit cependant incessamment le voyage dont il vient d'être parlé. Nous verrons l'année suivante ce qui arriva de ces dispositions.

Il y a dans celle ci quelques remarques à faire sur ce qui arriva en différentes cours de l'Europe. Celle de Londres fut troublée par la révolte qu'exciterent les Espagnols en Irlande. Elisabeth envoya assiéger Quinzal, la plus forte place qu'occupoient les rebelles. Le comte de Tiron, leur chef, & don Alonce del-Campo, celui des Espagnols en Irlande, accoururent avec les forces qu'ils purent ramasser, & furent taillés en pièces par mylord Persy : Alonce y resta prisonnier, & Quinzal se rendit.

On a parlé fort diversement de la destination de la flotte qu'équipoit pendant ce temps là le roi d'Espagne, sans en dire rien en dire de bien positif : par-

ce qu'après avoir rôdé quelque-tems ^{voulut} dans la Méditerranée, elle fut assaillie de la tempête, & ne put faire mieux que d'entrer dans le port de Barcelone presque ruinée. Elle étoit fort considérable, & le commandement en avoit été donné au prince Doria : peut-être regardoit elle le Portugal, où le vrai ou faux dom Sébastien (32) continuoît à avoir

(32) C'est quelque chose d'assurément très-singulier, que cette ressemblance si parfaite dans toutes les parties, les signes naturels & même les défauts du corps, que la nature avoit mis, au rapport de tous les historiens, entre le vrai D. Sébastien, & cet homme, qu'on dit avoir été un particulier Calabrois. On n'est pas moins embarrassé à deviner comment il avoit pu parvenir à connoître des circonstances de la vie de ce roi de Portugal, si particulières & si se-

crettes, qu'elles jetoient tout le monde dans l'admiration. Les Portugais plus trompés encore par leur affection pour le sang de leurs rois & par leur haine pour l'Espagne (ce dernier motif pourroit aussi être appliqué à M. de Sully) que par les preuves qu'ils ont cru avoir, ont persisté à soutenir les droits de cet imposteur. Le Septénaire lui est très-favorable, *année 1601. p. 247.* Voyez ce que nous en avons déjà dit plus haut. Les Espagnols se persuaderent avoir

— grand nombre de Partisans. Ses discours, des secrets qui sembloient ne pouvoit avoir été connus que du vrai roi de Portugal qu'il révéla, certaines empreintes naturelles sur le corps, qu'il fit voir, & quelques autres rapports de cette espèce avec dom Sébastien, dépo-
soient à la vérité pour lui : mais pour l'avouer, aucun de ces témoignages ne paroît être sans repliche; & le roi d'Es-
pagne prit toujours le parti de se défaire
secrètement du prétendu prince; sans
que la vérité ait été jamais connue, du
moins que d'un très petit nombre de
personnes intéressées à ne pas la publier.

Il fut convoqué une Diette à Ra-
tisbonne, dont l'objet étoit un accom-
modement proposé entre les deux re-
ligions catholique & réformée. On
s'en flattoit inutilement; elle fut
rompue dès la première question qui
y fut agitée sur l'autorité de la Sainte

si bien découvert la point de l'exposer à
fourberie, lorsque la risée publique,
Ferdinand, grand duc monté sur un âne :
de Toscane, leur re après quoi ils le
mis entre les mains voyerent aux Gaë-
du viceroi de Naples, res Keyer P. Mark.
qu'ils ne craignent t. 2. l. 3 p. 251.

Ecriture (33) : & les esprits s'y agrirent si fort, qu'il fut impossible de les rapprocher. Les Catholiques romains soutenant que cette autorité tire toute sa force de celle que lui donne le jugement de l'église, afin d'augmenter encore, de la prérogative d'infailibilité sur ce point, tant d'autres droits dont ils font déjà jouir si gratuitement le pape ; & les Protestans traitant cette doctrine de ridicule (34).

(33) Cette question fut débattue publiquement pendant plusieurs séances, entre les théologiens catholiques de Maximilien, duc de Bavière, & les Protestans de Ludovic, comte Palatin de Neubourg, des électeurs de Saxe, de Brandebourg, &c. Les deux premiers de ces princes y assistoient en personne, & furent obligés de mettre fin à ce Colloque, dont chacune des parties, comme il arrive toujours, s'attribua en suite l'avantage. *De Thou, Chronol. Sep-*

ten. ann. 1601.

(34) Ce sera pourtant toujours aux yeux des personnes non-prévenues, l'un des faux dogmes de Calvin les plus insoutenables, que cette attribution qu'on donne au sens des saintes écritures, de suffire à se faire connoître de soi-même, ou ce qui est encore pis, de pouvoir être déterminé par l'esprit particulier. C'est la principale source de cette monstrueuse confusion de sectes dont la prétendue réformée fut tout d'abord inondée.

602. reurs, soit pour les spectateurs Comme je me trouvois hors d'état de donner les ordres nécessaires chez moi pour l'exécution de celui ci, parce que dans le tems qu'il devoit se faire, la playe que j'avois reçue a la bouche pendant le siège de Chartres, vint a se r'ouvrir, on avoit déjà jette les yeux sur un autre endroit que l'Arsenal, mais le roi estima mieux qu'on attendît que je fusse guéri, ce qui retarda le ballet d'une huitaine.

Vers la mi carême, le comte de Schombourg, grand marechal de l'Empire, envoyé de la cour de Vienne, arriva à Paris, ou il fit son entrée avec une suite de quarante ou cinquante chevaux. Sa majesté lui fit rendre tous les mêmes honneurs que le marechal de (1) Bois Dauphin avoit reçus a Vienne. Le prince, fils du marquis de Brandebourg, fit aussi quelque séjour à Paris. Quoique ce ne soit pas la coutume de defrayer les personnes de ce rang, principalement, comme le remarquoit sa majesté, lorsqu'elles ne suivent pas la cour, elle voulut qu'on

eût tous les égards possibles pour ce prince, dont la maison, d'ailleurs des premières de l'Allemagne, faisoit profession d'un attachement particulier à la France. Je reçus ordre du roi de lui faire chaque jour, de la part de sa majesté, des présens de vins & de viandes des plus rares.

Lorsque tout fut prêt pour le départ du roi, & que sa majesté eut donné, dans les différens voyages qu'elle fit à Paris, les ordres nécessaires, tant pour assurer la paix & la tranquillité dans cette ville & dans les provinces dont elle alloit s'éloigner, que pour ce qui concernoit celles où elle alloit passer, elle partit de Paris vers le vingt Mai, & vint à Fontainebleau, d'où elle s'achemina vers Blois. La reine fut de ce voyage, avec toute sa maison. Je le fis aussi, mais je ne partis que quelques jours après sa majesté, qui me fit savoir son arrivée à Blois, & le dessein qu'elle avoit d'y séjourner huit ou dix jours. Ce tems étoit nécessaire au roi pour une diette qui lui avoit été ordonnée par les médecins, afin de guérir une fluxion qui lui étoit tombée sur la jambe, & qui avec le tems eût pu,

2. comme il me le mandoit, mériter le nom de goutte Blois étoit d'ailleurs la ville la plus propre à découvrir les secrets du maréchal de Biron Henri avoit dans toute cette province des personnes de confiance, qui s'y employoient uniquement, & qui détachent presque à chaque moment des courtiers chargés des nouvelles qu'ils venoient d'apprendre On sçut par eux que la cabale de Biron embrassoit l'Anjou, le haut Poitou, la Saintonge, le Mirebalais, le Châtelleraudois, l'Angoumois, le Périgord, le Limosin, la Marche & l'Auvergne, qu'elle s'étendoit même par toute la haute Guyenne & le haut Languedoc, qu'elle étoit appuyée par quatre ou cinq seigneurs de la cour, dont cependant on ne spécifioit pas les noms, pour ne rien avancer de douteux Les liaisons avec l'Espagne, les desseins pour la surprise des villes frontières, & les raisons dont on se servoit pour animer le peuple contre le gouvernement présent (les mêmes que j'ai déjà rapportés plus haut) fussoient encore partie de ces avis, & voici ce qu'on y ajoutoit de nouveau

Les factieux , pour faire prendre l'ombrage au peuple , du voyage de sa majesté à Blois , qui sans doute ne les inquiétoit pas médiocrement , disoient par-tout , que Henri ne l'avoit entrepris que pour faire faire une justice sévère de ceux qui s'étoient révoltés contre Jambeville , d'Amours & les autres commissaires envoyés pour exiger le sol pour livre sur les rivières & dans les passages , pour l'y établir lui-même , & de manière que par une nouvelle réappréciation cet impôt se trouvât triplé ; pour faire recevoir par-tout la Gabelle , en s'emparant des Marais salans , dont les propriétaires ne recevroient en dédommagement que de mauvaises rentes sur l'Hôtel-de-ville de Paris ; enfin pour arrêter les murmures que devoient causer une double décime , qu'ils faisoient croire que Henri avoit obtenu du pape la permission de lever , & la rétractation des remises faites sur les tailles de 1594 , 1595 & 1596 ; j'en ai parlé , lors de mon voyage dans les généralités.

Voilà comment on peignoit presque par-tout le royaume , un prince si bon , avec les couleurs d'un tyran furieux

& implacable. On avoit toujours des raisons prêtes pour lui enlever la noblesse catholique. On en avoit de différentes pour mutiner les gentilshommes & les officiers protestans. On faisoit entendre aux premiers, que ce trésor & cette artillerie formidable, dont le roi faisoit provision, n'avoient pour objet que d'ancantir leurs privilèges, & de les mettre en servitude. On persuadoit aux seconds, que la persécution étoit déjà ouverte contre eux; que le paiement de leurs garnisons, les fonds pour l'entretien de leurs villes, les pensions de leurs chefs, de leurs officiers & de leurs ministres, alloient être dès cette année diminués d'un tiers, & la suivante de deux, après quoi il seroit d'autant moins difficile de leur ôter leurs places de sûreté, que c'étoit déjà un point arrêté dans le conseil, de fermer aux Réformés tout accès aux charges & aux emplois publics, en refusant de leur en expédier les provisions.

Si les preuves contre la personne des conjurés avoient été aussi claires que l'étoient celles de leurs complots, le roi auroit pu dès ce moment laisser un libre cours à sa justice, mais par


rapport aux ducs de Bouillon & de la Trémouille, par exemple, la chose n'en étoit pas encore aux mêmes termes qu'à l'égard du maréchal de Biron & du comte d'Auvergne; tout se réduisoit à des soupçons contre eux, à la vérité très-violens; & pour ce qui regarde les autres seigneurs de la cour, dont les noms se trouvoient aussi mêlés dans la liste, au nombre de huit, on en pouvoit faire une troisième classe, sous le nom de gens dont la conduite équivoque demandoit à être éclaircie. Les ducs de Bouillon & d'Epéron étoient du voyage de Blois; le roi imagina qu'il pourroit tirer d'eux-mêmes la conviction de leurs sentimens, en observant attentivement pendant le récit qu'il leur feroit des nouvelles qu'il recevoit, leur maintien & l'air de leur visage. D'Epéron fut celui qu'il attaqua le premier. La vérité m'a obligé de parler si souvent au désavantage de ce duc, que c'est avec une véritable satisfaction que je me porte en cette occasion à faire voir son innocence, & à publier ses louanges.

D'Epéron entendant parler sour-

me dement à la cour de brigues & de cabales, comprit aisément que comme on juge ordinairement du présent par le passé, son nom ne manqueroit pas d'avoir place parmi ceux qu'en disoit les ennemis de l'état. Cela lui fit prendre les précautions de renouveler à sa majesté, lorsqu'elle étoit encore à Fontainebleau, les assurances de sa fidélité. Il n'avoit point d'autre preuve à lui en donner, & le malheur est que Henri prévenu de longue main contre d'Epéron, n'y ajoutoit pas beaucoup de foi. Il ne laissa pas de lui sçavoir gré de cette démarche, & parce que d'Epéron en lui parlant, m'avoit cité pour quelque chose, le roi, en me mandant à Paris ce qui venoit de se passer, me manda en même-tems que d'Epéron lui avoit patu dans le dessein de me rechercher, & m'ordonna de le prévenir en tout, afin que si le crime qu'on lui imputoit, n'étoit encore qu'en dessein, on n'eût point à se reprocher de l'avoir lussé se précipiter, lorsqu'il ne falloit peut être que de bons conseils & de bons traitemens pour l'en empêcher.

Je fis ce que le roi m'ordonnoit, &

dès ce moment je tins le duc d'Epernon dans mon esprit pour suffisamment disculpé. Il parla à Blois au roi de la même manière qu'à moi. Il ne nia point qu'il n'eût entendu parler de mouvemens & d'intrigues secrètes, mais il dit que ç'avoit toujours été d'une manière si vague, & quelquefois même si contradictoire, qu'il ne lui étoit pas venu dans l'idée qu'on pût y ajouter aucune créance; que ceux qu'on en disoit les auteurs ou les fauteurs, ne lui en ayant jamais donné rien à connoître, ni à entrevoir, il avoit traité de fable un projet dans lequel il ne trouvoit d'ailleurs que de l'extravagance; les conjonctures présentes en rendant l'exécution visiblement impossible. Quel qu'il fût, il offrit au roi de demeurer près de sa personne, pour lui servir de caution de lui-même, pendant six mois; & si ce tems ne suffisoit pas, il lui jura qu'il ne le quitteroit point que ses soupçons ne fussent entièrement dissipés. Le roi n'eut rien à repliquer, & commença aussî à trouver le duc d'Epernon beaucoup moins coupable qu'il ne l'avoit pensé.

 Il s'en fallut de beaucoup que le duc de Bouillon montrât dans ses paroles la même sincérité. A la première ouverture que lui fit sa majesté, il traita tout de calomnies inventées par des espions & des délateurs contre les grands du royaume, afin de se faire valoir, & de paroître du moins gagner l'argent qu'on leur donnoit pour exercer cet emploi. Il joignoit à ce reproche, qui attaquoit tacitement sa majesté, une application du passage du nouveau testament : qu'il est nécessaire que les scandales arrivent, & que malheur à ceux qui les croient ; passage qui auroit été plus juste contre Bouillon & ses partisans, en le prenant dans son sens naturel. Bouillon ne s'en tint pas là, il continua en disant, qu'il étoit vrai qu'il avoit entendu dire que les Catholiques, aussi bien que les Protestans, se plaignoient qu'on les accabloit d'impôts, & que plus les richesses & le bonheur du roi alloient croître, plus ils devenoient pauvres & misérables ; qu'outre ces plaintes communes, il avoit oui dire en certain endroit aux Protestans, que leur sort étoit d'être regardés tôt ou tard com-

me la peste & l'excrément de l'état ; qu'ils y feroient haïs , persécutés , proscrits , eux & leurs enfans ; qu'on les excluroit de tous les honneurs & de tous les emplois ; qu'enfin on ne se reposeroit qu'après qu'on les auroit exterminés ; que tous ces bruits ne se répandoient & ne prenoient tant de force , que parce que les personnes les plus qualifiées du royaume n'étant point admises au conseil , où se déci-
doient les affaires , soit à l'égard des différentes religions , soit à l'égard des impôts , elles ne pouvoient instruire le peuple du motif des résolutions qui s'y prenoient , ni le peuple croire autre chose , sinon qu'on en vouloit en effet à sa liberté.

Il n'est pas douteux que le duc de Bouillon , en parlant ainsi , cherchoit à insinuer au roi , que tous les bruits de révolte n'avoient point d'autres fondemens que les cris du peuple gémissant sous le fardeau des impôts , & que ce feint mécontentement qu'il affectoit , lui servoit à dérober au roi la connoissance de ses sentimens ; mais tout ce qu'il y avoit d'aigre & de hardi dans ses paroles , fait bien voir que sa

mauvaise humeur ne put lui laisser passer cette occasion sans décharger son fiel. Il ajoûta avec la même finesse & le même chagrin, qu'on avoit voulu lui persuader à lui même que sa majesté avoit entrepris d'abolir les privilèges de la Vicomté de Turenne, & acheter les droits de la maison de la Mark sur Sedan, mais qu'à cela aussi bien qu'à tout le reste, il s'étoit contenté de répondre, qu'il se tenoit assuré que le roi n'en feroit rien, à cause des obligations qu'il avoit eues de tout tems au corps des Réformés. Il finit en protestant au roi, que supposé que tout ce qu'on lui avoit rapporté de révoltes & d'attentats dans le royaume, fût aussi vrai qu'il le croyoit faux, pour lui ne s'étoit écarté en rien de son devoir.

Le roi dissimulant au duc de Bouillon ce qu'il pensoit du discours qu'il venoit de lui tenir, lui fit une proposition, sur l'idée de celle que le duc d'Espemon lui avoit faite à lui même, par laquelle il s'attendoit bien à le mettre dans un grand embarras. Il dit au duc, qu'il étoit content de cette tutance, & qu'il ne lui resteroit

plus aucune défiance, s'il avoit pour lui la même complaisance qu'avoit eue d'Epérnon de ne point s'éloigner de la cour, tant que cette affaire durerait; qu'au reste il ne le retiendrait pas près de sa personne, sans lui faire part de tous ses desseins, & sans l'appeler dans tous ses conseils, comme il avoit paru le souhaiter, afin qu'il vît par lui-même l'attention qu'il apportoit à soulager le peuple, & qu'il pût rendre aux Protestans comme aux Catholiques, un témoignage authentique de la pureté de ses intentions. Bouillon garda, en recevant ce coup, une présence d'esprit singulière, il fit une exclamation de joye & d'admiration des sentimens que sa majesté lui témoignoit, il répondit sur le fond de la proposition, qu'il alloit se mettre en état d'y satisfaire, non seulement pour six mois, mais pour toute sa vie s'il étoit nécessaire, en faisant un voyage dans toutes ses maisons, afin que rien n'interrompît ensuite le long séjour qu'il comptoit faire à la cour. C'est ainsi qu'en paroissant faire tout ce que souhaitoit sa majesté, il se réserva pourtant de ne faire que ce qu'il vou-

droit lui-même, & qu'il sçut la pré-
 02. venir adroitement sur le départ subit
 auquel il se préparoit.

Henri comprit tout cela, c'est ce
 qui le fit résoudre à assembler un con-
 seil secret pour délibérer sur ce qu'il
 avoit à faire en cette conjoncture. Il
 n'y eut d'appelés à ce conseil, que
 MM. le comte de Soissons, le chan-
 celier, Villeroi, Maillé & moi. On y
 entendit, avant toutes choses, Descu-
 res, qui avoit été envoyé convier le
 maréchal de Biron, de la part de sa ma-
 jesté, de venir à la cour, & dont le
 rapport fut tel, qu'il n'y eut qu'une
 voix sur la détention de ce maréchal
 & du comte d'Auvergne, sitôt qu'ils
 seroient arrivés. Le roi proposa ensui-
 te, s'il ne seroit pas à propos d'en faire
 autant des ducs de Bouillon & d'E-
 pernon, pendant qu'ils étoient à la
 cour. Presque tous les assistants furent
 encore de cet avis, & le plus distin-
 gué de la troupe ne le modifia que pour
 dire que Biron étoit le seul auquel il
 faudroit ensuite faire grâce, parce
 que ne faisant rien de lui même, on le
 rameneroit aisément à la raison, lors-
 qu'on lui auroit ôté ceux dont la so-

Fou-
 fleur
 es

ciété le perdoit. Je remarque cet avis à cause de sa singularité.

Le mien fut totalement opposé. Je ne pus goûter qu'on arrêtât d'Épernon, ni même Bouillon. Si les soupçons tiennent lieu de preuves en ces matières, il falloit donc aussi arrêter tous ceux que La-Fin avoit chargés, & moi-même tout le premier, c'est ainsi que je m'expliquai. Qu'on suppose après cela qu'ils soient trouvés innocens, on manque par cette action précipitée les vrais coupables, Biron & d'Auvergne, qu'il étoit impossible d'arrêter au même moment, & dont la fuite ôtoit encore toute espérance de rien prouver contre les prisonniers. Le malheur est que criminels ou innocens, on ne pouvoit plus après cela se dispenser de les traiter comme réellement coupables, dans la crainte des effets, où le ressentiment d'un outrage de si grand éclat étoit seul capable de les porter. Le roi se rendit à cette opinion, sépara le conseil, l'heure de dîner étant venue, & voulant m'entretenir seul sur ce qui venoit d'être agité, il me dit de dîner en soldat, & de le venir retrouver avant que tout le monde se fût rassemblé.

» habiles seigneurs de France, je ne
 » connois personne qui puisse boire
 » trois coups pendant votre dîner. Là,
 » là, Monsieur Nicolis, lui répondis-
 » je, ne laissez pas d'achever de di-
 » ner, pour moi j'ai une affaire qui
 » m'appelle ailleurs.

Je rapportai à sa majesté les paroles
 que venoit de me dire le duc d'Eper-
 non. Elle convint qu'il pouvoit bien
 ne s'être pas embarqué dans une af-
 faire qu'il voyoit traiter par des per-
 sonnes d'humeur & de religion si dif-
 férentes, & où tant s'en faut qu'il y
 eût rien à gagner pour lui, il y risquoit
 au contraire à se faire dépouiller de
 son bien & de ses charges. D'Epernon
 avoit assez d'esprit pour sentir que le
 projet des séditieux n'avoit rien que
 de ruineux. « Ce n'est pas, ajoutoit le
 » roi, qu'en son cœur il ne fût peut-
 » être bien aise que quelqu'un me tra-
 » versât, afin que j'eusse d'autant plus
 » affaire de lui ; mais il sçut par sa
 » propre expérience, combien de pri-
 » ceils desseins sont sujets à échouer. »
 Sa majesté me chargea de l'entretenir
 dans ces dispositions, & de faire en-
 core un effort auprès des ducs de

Bouillon & de la Trémouille, pour les arrêter à la cour, mais d'attendre pour cela qu'on fût arrivé à Poitiers, parce que jusqu'à ce tems-là il pouvoit lui venir des avis qui le détermineroient. Je m'y employai de tout mon pouvoir & en présence de MM. de la Nouë, de Constant, d'Aubigny & de Préaux, mais tout ce que je pus leur dire fut inutile.

Il se traita à la cour, pendant le séjour que firent leurs majestés à Blois, d'une autre affaire fort différente de celle-ci, dont le récit me met dans quelque embarras, parce qu'elle fit un assez grand éclat pour ne devoir pas être passée sous silence, & que d'un autre côté il ne m'est pas permis de la révéler ici, dans la crainte que j'ai de trahir le secret que j'ai voué au roi & à la reine, qui ne s'en sont ouverts qu'à moi seul, & qu'elle regarde personnellement. Le tempérament dont je vais me servir, est de ne rien rapporter au-delà de ce qui transpira au dehors, & vint à la connoissance du courtisan.

Il se répandit donc un bruit que le roi & la reine avoient eu un différend ensemble, ce qui fut confirmé, parce

qu'un jour le roi m'envoya chercher par Armagnac de si grand matin, qu'il étoit encore au lit aussi bien que la reine, & contre leur coutume, chacun dans leur appartement. On remarqua que j'avois fait plusieurs allées & venues de l'un à l'autre, on sçut que je m'étois mis trois ou quatre fois à genoux devant le roi & la reine, comme si j'avois eu une grande grace à obtenir d'eux. Comme rien n'échape en ces occasions aux courtisans curieux, ils tirent chacun leurs conjectures de ce que parmi les noms du roi & de la reine, on avoit aussi entendu prononcer ceux du duc & de la duchesse de Florence & de Mantoue, de Virgile Urfin, de Dom Join, de Bellegarde, de Trainel, Vinti, Joannini, Conchini, la Leonor, Gondy, Catherine Selvige, avec celui de la marquise de Verneuil. D'autres personnes furent désignées, disoit on encore, sous le nom mystérieux de couleur de tanné. On chercha à faire parler mon épouse, parce qu'on découvrit que Conchini, qui avoit sou vent assuré à elle, & qui lui rendoit publiquement le même respect qu'un serviteur à la maîtresse, (1)

l'appelloit même souvent de ce nom) étoit venu la chercher plusieurs fois de la part de la reine, avec laquelle, tantôt seule, tantôt la Léonor avec elle, elle étoit demeurée secrètement enfermée plusieurs après-dînées entières.

Mais ce qui fournit le plus de matière aux discours, c'est que dans le rems que la contestation étoit le plus échauffée, La-Varenne vint m'avertir un matin que le roi m'attendoit dans la nouvelle gallerie qu'il avoit fait bâtir à Blois, au-dessus de celles qui regnent le long des jardins d'en-bas, c'est celle où l'on voit la représentation singulière d'une biche avec le bois d'un cerf. On prit garde que sa majesté fit mettre en sentinelle au bout de cette gallerie, qui n'étoit pas encore fermée, deux Suisses qui ne sçavoient pas un mot de françois, & que pendant deux heures & plus que nous y demeurâmes, on nous vit parler avec beaucoup d'action. On pouvoit malgré la distance entendre quelques-unes de nos paroles, dont on ne tira aucune lumière. Il n'en fut pas de même de celles ci, qu'on entendit proférer à sa majesté.

en sortant & qu'on recueillit soigneu-
 sement. » Il n'en faut plus parler, je
 » me conduirai en tout par vos con-
 » seils, afin qu'il ne me soit plus re-
 » proche que je fais toutes choses de
 » ma tête; mais souvenez vous que
 » peut être vous & moi nous en repen-
 » tirons un jour. car il ne sçautroit pleu-
 » voir sur moi, qu'il ne dégoutte sur
 » vous. Je connois l'esprit de ceux qui
 » s'en mêlent, ils seront cause de
 » beaucoup de mal. Je ne nie point
 » que la douceur & l'indulgence ne
 » soient fort louables; mais vous ne
 » niez pas aussi que l'excès n'en soit
 » pernicieux ». On distingua aussi ces
 paroles, que je répondis au roi, qu'à
 la vérité il y avoit de la prudence à
 prévoir & à prévenir les accidens fâ-
 cheux; mais qu'il falloit aussi se dor-
 ner de garde de les avancer par des
 recherches trop curieuses. C'est sur ce
 fondement qu'on soupçonna que le roi
 avoit en dessein de se porter à quelque
 démarche violente contre certaines
 personnes de la maison & du conseil
 de la reine. (3) Je ne puis en dire
 davantage.

(1) C'est dire la chose assez de ren-ter.

De Blois le roi vint à Poitiers. Il se montra ensuite dans le Limosin & la Guienne ; sa présence fut d'une si grande efficace , qu'il ne trouva nulle part d'opposition à ses volontés , pas même à l'établissement du sol pour livre (4). Il auroit pu après cela laisser subsister cet impôt , rien n'en auroit troublé la levée : mais content de la soumission de ses peuples , il prit ce moment pour

les autres mémoires de ce tems-là se rapportant tous à cette idée. On ne sçauroit presque douter que Henri IV n'eût pris la résolution non - seulement de purger la cour de ces délateurs, qui envainimoient l'esprit de la reine contre lui , mais encore de faire sentir un peu fortement à cette princesse son indiscretion en cessant de la voir , & en l'obligeant de vivre loin de lui dans une de ses maisons , peut-être même en la renvoyant à Florence. On voit dans l'histoire

de la mere & du fils , tom. 1 , p. 9 , que ce prince la menaça de l'un & de l'autre. M. de Rosny trouvoit apparemment ce second parti un peu trop violent , comme en effet il l'étoit , vu les circonstances.

(4) Le Septénaire dit que M. de Rosny fut envoyé par sa majesté pour ce sujet à la Rochelle , & que les Rochellois le chargèrent de faire leurs représentations au roi pour la suppression de la pancarte ou tarif de cet impôt.

On voit dans l'histoire

le convertir d'abord en une menue subvention , & peu après pour le supprimer tout à fait. L'édit de révocation porte que S. M. ne s'y est déterminée uniquement qu'à cause de cette obéissance de ses sujets. Henri fut satisfait du succès de son voyage (5) , reprit le chemin de Fontainebleau , où arriva peu de tems après lui le maréchal de Biron.

La consternation que le voyage de S. M. avoit répandue parmi ses créatures , lui fit connoître que ses affaires n'étoient pas à beaucoup près aussi avancées qu'il s'en étoit flatté , & lui fit prendre ce parti , dans lequel plusieurs autres motifs le confirmoient. Son traité avec l'Espagne & la Savoye n'étoit pas encore au point qu'il pût en espérer incessamment le secours d'hommes & d'argent qui lui étoit nécessaire. Une résistance trop marquée aux volontés du roi pouvoit donner de sa trahison

(5) « Durant ce voyage de Poitiers , « dit le Septénaire , « qui dura près de deux mois , la cour sembloit triste , le roi pensif , nul con-
 « aucunes de justice , « sinon à Blois ». Ce qui provenoit des charges publiques & particulières de Henri , dont il vient d'être fait mention ,

les soupçons qu'il ne s'imaginoit pas qu'on eût déjà conçus. Il pouvoit même arriver, ainsi que lui représentoit le baron de Lux son ami & son confident, que sur des refus réitérés de paroître devant le roi, sa majesté prendroit le parti de venir droit à lui à main armée, comme à un rebelle; ce qui seroit le coup mortel pour ce maréchal, qui n'étoit en état ni de se défendre, ni de l'attendre enfermé dans une place, toutes les siennes étant dépourvues de tout, principalement d'artillerie.

C'est une précaution que j'avois prise en préparant ce coup à Biron quelques mois auparavant. Je lui avois fait entendre que toutes les pièces de canon qui étoient dans les places de Bourgogne, devoient nécessairement être refondues & toutes les poudres rebattues. L'attention avec laquelle on voyoit que je veillois à tout ce qui regardoit ma charge de grand-maître, suffisoit seule pour faire passer cette proposition; mais pour ne point donner d'ombrage au maréchal, j'avois été le premier à lui proposer de réparer ce vuide, en lui faisant fournir abondam-

ment & en même tems de l'arsenal de
 2. Lyon, que je venois de remplir avec
 grand soin, tout ce qui lui étoit néces-
 saire. Je consentis que Biron envoyât
 des gens à lui jusqu'à Lyon, pour es-
 corter les bateaux qui devoient être
 chargés des pièces que je lui envoiois,
 & qu'il ne fit partir les siennes que lors-
 que celles-ci arriveroient. Il ne sçavoit
 pas que j'avois mis si bon ordre par-
 tout, que les bateaux de Lyon qui re-
 montoient la Saône fort lentement,
 furent arrêtés en chemin, jusqu'à ce
 que ceux qui venoient de Bourgogne
 fussent sortis des terres de sa dépen-
 dance. Lorsque je vis les uns & les au-
 tres en ma disposition, ceux de Lyon
 n'allèrent pas plus loin.

Biron ne s'apperçut de la tromperie
 que je lui avois faite que lorsqu'il ne
 fut plus tems d'y remédier. Il s'empor-
 ta d'une étrange manière contre moi,
 & se vanta si publiquement qu'il vien-
 droit me poignarder, que le roi m'é-
 crivit de ne marcher que bien escorté.
 J'avois encore plié, comme sans des-
 sein, les logemens de la cavalerie lé-
 gère sur les passages du Loin; mais
 tout cela, que Biron ne prit peut être

que pour une envie de le chagriner, ne fut pas capable de lui faire ouvrir les yeux. De Lux & lui ne tirèrent d'autre conséquence de l'impossibilité où ils étoient de se défendre, sinon qu'il falloit en imposer au roi, jusqu'à ce qu'ils y eussent pourvu par le moyen de l'étranger. Descures & Jeannin agissoient avec eux de maniere à leur inspirer cette sécurité. La-Fin, de son côté, avoit assuré très-positivement à Biron (6) que non-seulement il ne l'avoit pas trahi ; mais que n'ayant cherché à entretenir le roi que pour le sonder, il l'avoit trouvé fort loin de son but, ce qu'il lui confirma encore à Fontainebleau, où il dit en passant ces deux mots : Mon maître, courage, » & bon bec ». Le secret d'ailleurs avoit été si bien gardé de la part du conseil, qu'on n'avoit à la cour aucune idée de ce qui se tramoit contre Biron, & que d'Epéron scachant qu'il arrivoit à Fontainebleau, envoya au-

(6) Le maréchal l'avoit trompé en ne de Biron croyoit lui brûlant ; au lieu de ce avoir vu jetter au feu traité, qu'un morceau le traité fait avec l'Es- de papier indifférent, pagne ; mais La-Fin

== bien des fois depuis ce tems-là. ' .

2. J'étois allé faire un tour à Moret lorsque Biron arriva à la cour. Le roi m'en donna avis par ce billet : « Mon ami, no-
 » tre homme est venu ; il affecte beau-
 » coup de retenue & de sagesse ; venez
 » en diligence, afin que nous avisions à
 » ce que nous avons à faire. Adieu , je
 » vous aime bien ». Je revins aussi-tôt de toute la vitesse de mon cheval. & je trouvai le roi qui se promenoit devant le pavillon où j'étois logé, avec Prassin (8), qu'il quitta pour venir à moi. Il me prit par la main , & m'apprit , en continuant à se promener, qu'il avoit essayé inutilement , par toutes sortes d'endroits, à arracher de Biron (9) l'aveu de sa faute ,

(8) Charles de Choi-
 seul, marquis de Pras-
 sin , capitaine de la
 première compagnie
 des gardes, mort ma-
 réchal de France en
 1616.

(9) « Le roi , en-
 » nuyé de ses todo-
 » montades & de son
 » opiniâtreté, le quit-
 » ta, lui disant pou-
 » r de telles paroles ,

« Hé bien ! il faudra
 » apprendre la vérité
 » d'ailleurs. Adieu ,
 » Baron de Biron. Ce
 » mot fut comme un
 » éclair avant-coureur
 » de la foudre qui al-
 » lait terrasser, le roi
 » le dégradant par là
 » de tant d'éminences
 » dignités dont il l'a-
 » voit honoré... Le
 » même jour , après

quoiqu'il cachât si mal tout ce qu'il avoit dans l'esprit, qu'on le lisoit sur son visage. Sa majesté me découvrit ensuite ses plus secrets sentimens par rapport au maréchal. Elle avoit encore pour lui toute son ancienne tendresse, & ne le regardoit qu'avec compassion. Elle auroit fort souhaité qu'on eût pu lui enseigner des moyens, sans rien risquer, de ne point le traiter en criminel d'état ; c'est ce qui n'étoit pas fa-

» souper, le comte de	» mon cousin, si le roi
» Soissons l'exhorta	» d'Espagne m'avoit
» encore de la part du	» vu comme cela,
» roi de lui confesser	» qu'en diroit-il ? Il
» la vérité, & conclut	» répondit au roi légé-
» sa remontrance par	» rement : Sire, il ne
» cette sentence du Sa-	» vous craindrait guè-
» ge : Monsieur, sça-	» re; ce qui fut noté de
» chez que le courroux	» tous les seigneurs
» du roi est le messager	» présens. Et lors le roi
» de la mort. <i>Péréf.</i>	» le regarda d'une œil-
<i>Ibid.</i> » Après le dîner,	» lade rigoureuse,
» dit le Septénaire, il	» dont il s'aperçut,
» vint trouver le roi	» & soudain l'habil-
» qui faisoit un tour	» lant son dire, il
» dans la grande salle,	» ajouta : j'entends,
» lequel lui montrant	» sire, en cette statue
» sa statue en relief,	» que voilà, mais non
» triomphant au-des-	» pas en cette person-
» sus de ses victoires,	» ne ».
» lui dit : Hé bien,	

2. » parent , votre serviteur & votre
 » ami , croyez mon conseil , & vous
 » vous en trouverez bien. Dites-moi
 » librement ce que vous avez sur le
 » cœur , & soyez sûr que j'y apporterai
 » remède , ne craignez point que je
 » vous trompe ».

A tout cela Biron se contenta de répondre à la fin indifféremment « J'ai
 » fait la révérence au roi avec tout le
 » respect que je lui dois Je lui ai ré-
 » pondu sur tout ce qu'il m'a demandé ,
 » mais ce n'a été que des propos com-
 » muns & des questions générales ,
 » aussi n'avois je rien d'avantage à lui
 » dire. Ah ! monsieur , repris - je , ce
 » n'est pas là comme il faut en user avec
 » le roi Vous connoissez la bonté de son
 » cœur , ouvrez lui le vôtre , & lui di-
 » tes tout , ou à moi , si vous l'aimez
 » mieux , & je vous réponds qu'avant
 » qu'il soit nuit , vous demeurerez con-
 » tents l'un de l'autre Je n'ai rien à dire
 » au roi , repliqua le maréchal , ni à
 » vous de plus que j'ai fait , mais si sa
 » majesté a quelque défiance ou quel-
 » que mécontentement de moi , que
 » lui ou vous me le disiez librement
 » sur quoi que ce puisse être , & j'y re-

» pondrai de même ». Ce qui fâche le
 » plus le roi , lui dis-je dans l'envie
 » que j'avois de le sauver , » ce sont vos
 » froideurs ; car d'autres particularités ,
 » ajoutai je aussi-tôt, il n'en sçait point ;
 » mais que votre conscience vous ju-
 » ge vous-même , & conduisez-vous
 » de la même manière que si vous sça-
 » vriez que nous fussions informés de
 » tout ce que vous avez fait , dit &
 » pensé de plus secret ; car je vous jure
 » ma foi que c'est le vrai moyen d'obte-
 » nir du roi tout ce que vous pouvez
 » désirer. Je ne vous donne point d'au-
 » tre conseil que celui que je prends or-
 » dinairement pour moi-même. S'il
 » m'est arrivé de faire quelque peccadil-
 » le , je m'en accuse au roi comme d'un
 » grand péché , & c'est alors qu'il fait
 » tout ce que je veux. Hé pardieu , pour-
 » suivis-je avec vivacité , si vous me
 » voulez croire , vous & moi nous gou-
 » vernerons la cour & les affaires. Je
 » veux bien vous croire , répondit enco-
 » re Biron avec la même nonchalance ;
 » mais je n'ai à confesser ni péché ni pec-
 » cadille ; je sens ma conscience fort net-
 » te depuis ce que j'ai avoué au roi (10).

(10) Il avoit négligé , dit M. de Péré-

qu'alors on fit investir leurs appartemens par des gens armés. Je proposai qu'on les amusât l'un & l'autre dans le cabinet du roi bien avant dans la nuit, & qu'après que presque tous les autres courtisans en seroient sortis, lassés à attendre l'heure du coucher de sa majesté, on les fit saisir lorsqu'ils se retireroient. » Je ne vois point d'apparence à ce que vous dites, reprit Henri, si je ne veux voir ma chambre & mon cabinet remplis de sang ; » car ils ne manqueront pas de mettre l'épée à la main, & de se défendre ; » je ne veux point, si cela doit arriver, que ce soit en ma présence, ni dans mon appartement, mais dans le leur. Je trouvois qu'il étoit sur-tout à propos d'éviter en cette occasion la rumeur & l'éclat. mais Henri s'en tint toujours à sa première idée. » Allez vous en chez vous souper, me dit il, en me congé-

» jouoit, on aperçut	» comte d'Auvergne
» le sieur de Mège,	» vint aussi qui lui
» gentilhomme de	» donna de la main au
» Louvignre, qui lui	» mit le poignard sur le
» dit quelque chose à	» & lui dit il ne faut
» le ciller, & cela en	» pas bon ici pour
» tendant point, le	» comte d'Auvergne

» diant ; bottez-vous , & faites botter =
 » tous vos gens sur les neuf heures ;
 » faites tenir prêts vos chevaux & les
 » leurs , & foyez-le vous même à par-
 » tir au moment que je vous le man-
 » deraï ».

Je me retirai dans mon pavillon ,
 où , après avoir donné mes ordres ,
 conformément à ceux que je venois de
 recevoir de sa majesté , j'entrai dans
 mon cabinet , dont la commodité étoit
 que je pouvois voir de-là tout ce qui se
 faisoit autour de l'appartement de Bi-
 ron ; qui étoit dans le pavillon opposé
 au mien. Je lisois & me promenois al-
 ternativement , sans cesser de faire at-
 tention de ce côté-là , où je m'atten-
 dois à chaque moment de voir com-
 mencer une attaque , & de recevoir de
 nouveaux ordres du roi sur ce que j'a-
 vois à faire. Neuf heures sonnerent ,
 dix & même onze , enfin minuit , sans
 que je visse aucun mouvement. Pour-
 lors je ne doutai point que quelque
 contre-tems n'eût fait manquer le
 coup. » Je crains bien , dis-je en ren-
 trant dans ma chambre , où tous mes
 domestiques , les uns en jouant ou
 s'entretenant , les autres en dormant ,

602.

« tes leur entendre ce qui s'est passé,
 « dites leur qu'ils en sauront les rai-
 « sons à mon arrivée, & qu'ils les trou-
 « veront justes ». Tout cela fut exé-
 cuté de point en point, & avec beau-
 coup de bonheur. Au moment que les
 prisonniers mettoient pied à terre à
 l'arsenal, ma femme accouchoit de
 celle de mes filles qui a porté le nom
 de mademoiselle de Sully.

Je confiai la garde des deux prison-
 niers à des soldats de la garde du roi,
 joints aux miens. Par les postes que je
 leur fis occuper, on peut dire qu'ils se
 gardoient encore en quelque manière
 les uns les autres. Je fis placer outre
 cela un corps-de-garde sur le bastion
 qui répond aux fenêtres de la cham-
 bre des prisonniers, & un second sur
 les terrasses du donjon. De cette ma-
 nière il étoit impossible qu'ils se sui-
 vassent, à moins que les anges ne s'en
 mêlassent. Ce sont les termes dans les-
 quels j'en écrivis au roi, dont les avis
 redoublés étoient ce qui me faisoit
 prendre tant de précautions. Il me
 mandoit peu de jours après la déten-
 tion des deux prisonniers, qu'il étoit
 instruit qu'il y avoit un dessein formé

pour les faire évader, & que je veillasse avec soin, parce que j'en répondrois. Je consentis d'en répondre, me fiant à la fidélité de mes soldats, qu'il auroit fallu corrompre tous jusqu'au dernier. Une autre fois le roi m'avertissoit que le complot formé pour la délivrance de Biron & d'Auvergne étoit en même-tems contre ma personne. Un bateau plein de soldats devoit s'avancer pendant la nuit le long de la rivière, & aborder à l'escalier de la porte de derriere de mon appartement qui est sur la rivière, la faire sauter par le pétard, en faire autant de la seconde, monter dans ma chambre en même tems, pendant que je serois encore au lit, & m'enlever en Franche-Comté avec des relais disposés de dix en dix lieues, afin de me traiter par représailles, ainsi que Biron le feroit lui-même. Ce dernier avis, quoique si bien circonstancié, ne me parut pas moins frivole que les autres. Je remerciai pourtant S. M. de ce qu'en me le donnant elle avoit la bonté de m'ordonner de veiller avec le dernier soin à ma conservation, & de m'assurer que si l'entreprise concertée contre moi venoit

~~malheureusement~~ 2. malheureusement à s'exécuter, elle ne balanceroit pas à donner, pour me racheter, les deux prisonniers; & s'il en étoit besoin, disoit elle, des choses de bien plus grande valeur encore. Pour la satisfaire, je mis en faction à cette porte de derrière un autre petit corps-de-garde.

Le premier président, le président de Blancmesnil (13), & les deux conseillers de Fleury & de Thurin furent nommés par le parlement pour interroger les accusés, que je fis amener pour cet effet dans le petit pavillon du milieu de la grande allée de l'arsenal. Comme il fut nécessaire qu'ils allassent ensuite subir l'interrogatoire en plein parlement, je fis préparer un bateau couvert, dans lequel ils furent menés & ramenés sans être vus de personne. Toute l'histoire de ce procès, & les particularités de l'événement que j'écris, ne sont ignorées de personne. Le public est informé que le maréchal de

(13) Achille de Harlay, premier président, Nicolas de Pontier, seigneur de Blancmesnil, président, Etienne de Fleury, doyen, Philibert de Thurin, conseiller en la grand chambre.

Biron (14) ayant reconnu le lieutenant ~~civil~~ 16
civil Miron au pied de l'échafaud, il
l'avertit de se défier de La-Fin ; qu'il
dit adieu à Rumigny le pere, en le
prianant de faire ses baise-mains à ma-
demoiselle de Rumigny, qui étoit,
dit-il, tout le présent qu'il avoit à
lui faire, & plusieurs autres traits de
cette nature. Les emportemens, les
terreurs, la foiblesse & le peu de cou-
rage que témoigna, à l'heure de l'exé-
cution, cet (15) homme qui avoit ac-
quis la réputation d'intrépide dans les

<p>(14) Le détail des choses qu'indique ici l'auteur, se trouve dans tous les historiens & dans plusieurs autres écrits.</p> <p>(15) Tous ces mou- vemens allerent jus- qu'à l'aliénation d'es- prit, & mirent bien en peine tous les as- sistans, l'exécuteur sur-tout, qui n'osoit montrer son épée, & qui cependant prit si bien son tems, en amusant le maréchal, qu'il lui fit voler la</p>	<p>tête d'un seul coup, porté si prestement, qu'à peine le vit-on passer. Je ne puis m'empêcher de re- marquer, à l'avantage des lettres, qu'autant que le maréchal de Biron le pere avoit de lecture & d'érudition, autant le fils en avoit peu. A peine sçavoit- il lire. Je prendrai dans la chronologie septénaire de quoi achever de faire con- noître son caractère. L'auteur, après avoir</p>
--	--

plus grands dangers de la guerre,
ont fourni matière à mille conversa-
tions,

remarqué qu'il avoit
presque toutes les qua-
lités nécessaires pour
faire un grand hom-
me de guerre, qu'il
étoit brave, heureux,
infatigable, sobri-
tempérant, &c. dit en-
suite « Il étoit sur-
tout ami de la vanité
« & de la gloire, mê-
me on la vu main-
tenois mépriser le
manger, se conten-
ter de peu de chose,
pour repaître sa fan-
tastie de gloire & de
vanité. Il étoit ha-
sardeux en guerre,
ambitieux outre me-
sure. Il devint telle-
ment présomptueux,
qu'il crut que le roi
ni la France ne se
pouvoient passer de
lui. Il étoit aussi de-
venu si médisant,
qu'il parloit mal de
tous les princes . .
On l'a vu souvente-
ment se moquer de la

« messe & rire de ceux
« de la religion pré-
tendue réformée Il
« se racontoit une infi-
mité de traits de son
« peu de religion . .
« Il se fioit fort au
« dire des astrolo-
gues & devineurs ».

L'auteur raconte en-
suite l'aventure qui
lui arriva en allant
consulter, sous un
nom supposé, le
vieux astrologue la
Brosse, le même dont
M. de Sully parle si
souvent dans ses mé-
moires. « Ce bon
« homme, dit-il, qui
« lors étoit dans une
« petite guêre qui
« lui servoit d'étude,
« lui dit : Hé bien,
« mon fils, je vois
« d'ici que je vois que
« celui là de qui est
« cette pénitence, par-
« viendra à de grands
« honneurs par son
« industrie & vaillan-
ce

tions, & ne seront pas apparemment oubliés par les historiens. Pour moi je n'ai rien à apprendre de nouveau, excepté peut-être quelques faits qui me regardent personnellement.

Pendant qu'on instruisoit le procès des deux criminels d'état, ils demandèrent plusieurs fois qu'on les fît parler à moi (16). Deux considérations

« ce militaire, & pour- » cruellement , &
 « roit parvenir à être » l'ayant laissé demi-
 « roi ; mais il y a un » mort, descendit de
 « *caput algol* qui l'en » la guérite , empor-
 « empêche. Et qu'est- » tant la clef de la
 « ce à dire , lui dit lors » porte, &c. ». Tout est
 « le baron de Biron ? » plein de prétendues
 « Qu'est-ce à dire, dit » prédictions sembla-
 « la Brosse ? Mon en- » bles à celle-ci, qui lui
 « fant, ne me le de- » furent faites, & aux-
 « mandez pas. Non ; » quelles je ne crois pas
 « dit le baron, il faut » qu'aucun homme de
 « que je le sçache. » bon sens puisse s'arrê-
 « Après toutes ces al- » ter.
 « tercations qui fu- » (16) » Il pria le sieur
 « rent longues entre » de Baranton , lieu-
 « eux, la Brosse lui dit » tenant de M. de Pras-
 « finalement : mon en- » lin, d'aller de sa part
 « fant, c'est qu'il en » trouver M. de Ros-
 « fera tant, qu'il aura » ny , lui dire qu'il de-
 « la tête tranchée. Sur » siroit le voir, sinon
 « laquelle parole , le » qu'il le supplioit
 « baron de Biron le » d'intercéder pour sa
 « commença à battre » vie envers le roi, &

~~mais~~ m'empêcherent de leur donner cette
 2. satisfaction : la première, parce qu'inu-
 tilement j'aurois essayé les prières &
 les sollicitations en faveur de Biton,
 dont la mort importoit trop à la sûreté
 de l'état, & étoit trop irrévocablement
 résolue par S. M. pour qu'on pût de-

<p>» qu'il l'attendoit de » lui; qu'il l'avoit tou- » jours honoré & trou- » vé son ami, & tel » que s'il l'eût cru, il » ne fût au lieu où il » étoit; qu'il y en » avoit de plus mé- » chans que lui; mais » qu'il étoit le plus » malheureux; qu'il » consentoit être mis » entre quatre murail- » les, lié de chaînes » Bref, les supplica- » tions qu'il faisoit » rapporter par le Sr. » de Baranton, ému- » rent tellement M. & » milame de Rosny, » le Sr. Zavier & au- » tres, qui étoient-là, » qu'ayant tout les » la mis aux yeux, » il ne pouvoit pro- » fiter une parole. En</p>	<p>» fin le seur de Rosny » dit. Je ne puis le » voir, ni intercéder » pour lui, c'est trop » tard, s'il m'eût cru, » il ne fût pas là; il de- » voit dire à S. M. la » vérité des son atti- » vée à Fontainebleau, » pour ne l'avoir pas » dite, il lui a ôté le » moyen de lui don- » ner la vie, & a tous » ses amis de la de- » mander pour lui, » &c. &c. <i>C'est tout. Sep- » tembre, année 1601.</i> Tout ce qui concerne cette affaire doit être lu dans l'historien Ma- thieu. tom. 2. l. 3. p. 482-514, où ce qu'il re- garde le duc de Sully est rapporté conformé- ment à nos mé- moires.</p>
---	---

mander sa grace ; la seconde , qu'ayant été compris moi-même dans les dépositions de La-Fin , je ne voulus rien faire qui pût donner aux esprits malins ou foibles, un soupçon, même éloigné, que j'avois cherché à ménager les deux prisonniers , ou que j'eusse eu simplement besoin de leur parler. J'ai voulu au contraire qu'on pensât que s'il étoit vrai que j'eusse jamais eu la moindre liaison avec Biron , le refus que je fis de le voir , l'auroit déterminé à ne garder plus aucune mesure à l'égard d'un homme , que par plusieurs autres motifs , il devoit déjà dans cette supposition regarder comme un traître. Il respecta mon innocence ; & s'il parla de moi , comme il fit plusieurs fois , ce ne fut que pour louer hautement les conseils que je lui avois donnés , & s'accuser de ne les avoir pas suivis.

Deffunctis , grand-prévôt de l'Isle-de-France , recueillit sur un papier tous les discours où mon nom avoit été prononcé par le maréchal de Biron , & me le donna quelque tems après. C'est par là que j'appris que Biron , en sortant de la chapelle , où il s'étoit confessé aux sieurs Garnier & Maignan , doc-

» soient pas moins gens de bien , & 10
 » qu'ils servent toujours fidèlement le
 » roi; mais qu'ils ne viennent pas sitôt
 » à la cour, de peur qu'on ne leur fasse
 » quelque reproche à mon occasion ».
 Biron dit une autre fois: « Ah! que c'est
 » un bon & fidèle serviteur du roi &
 » de l'état que M. de Rosny, & un fa-
 » ge conseiller d'état; & que le roi fait
 » sagement & prudemment de se ser-
 » vir de lui! car tant que S. M. s'en
 » servira, les affaires de la France n'i-
 » ront que bien; & si je l'eusse cru,
 » les miennes iroient bien ». En toute
 autre occasion je me garderois bien
 d'insérer dans ces mémoires de pareils
 discours à ma louange; mais j'ai cru
 qu'il ne m'étoit pas permis d'altérer
 tant soit peu le sens des paroles du ma-
 réchal. J'ignorois ces témoignages pu-
 blics d'estime qu'il me rendoit, lors-
 que je me joignis à tous les parens (18)

(18) Messieurs de détention du maré-
 Saint-Blancard, de la chal-de Biron se jet-
 Force, le comte de ter-aux-pieds du roi,
 Roussi, de Château-à Saint-Maur des Fos-
 neuf, de Thémynes, sés; mais ils ne pu-
 de Salignac & de rent obtenir que la
 Saint-Angel allerent grace dont l'auteur
 trois jours après la parle ici, Henri IV.

pour lui faire obtenir une grâce, légère à la vérité, c'étoit de changer le lieu de l'exécution. En effet, au lieu de la place de Grève que l'arrêt de mort portoit, le roi accorda que Biron fût décapité dans la cour de la Bastille.

La cabale se trouva entièrement déconcertée par le coup qui lui enlevoit son chef. Lavardin, que S. M. avoit fait partir en même tems pour la Bourgogne, à la tête d'un corps de troupes, s'empara sans coup sentir de toutes les places qui tenoient pour le maréchal de Biron, & manda au roi par Sénecé, que cette province étoit soumise. Ce gouvernement fut donné à M. le Dauphin, auquel M. le Grand servit de lieutenant. Henri ne porta pas plus loin les effets de sa justice; & excepté Fontenelles (19), qu'il crut devoir en-

les consola, en leur *Biblioth. royal. vol*
 rapportant l'exemple 9119, dans lequel
 du connétable de S | on voit aussi un re-
 Paul allé à la maison | cueil de pièces sur le
 de Bourbon, décapité | procès du maréchal de
 pour un semblable | Biron.
 crime, & du prince | (19) Cuy Ilet de
 de Cordé, qui leut | FERRAS 01, Baron
 été, sans la mort de | de Fontenelles, éton
 François II, &c. M^{ss} | en l'honneur de Pierre

core faire servir d'exemple, quoiqu'il ne parût pas à bien des gens être l'un des principaux coupables, il pardonna à tous les autres. Le nombre des complices étoit fort grand; & en examinant bien, quantité de personnes des plus considérables de la (20) cour s'y seroient trouvées impliquées assez avant. Je fortifiai de tout mon pouvoir le penchant que le roi marquoit avoir vers la douceur. Je prévins ceux que je sçavois bien avoir eu quelque part aux conseils de Biron; & je sçus si bien leur persuader qu'il ne leur restoit d'autre parti à prendre que d'aller se jeter aux

Il fut convaincu d'a- » taire ». M. de Thou, voir voulu livrer le » livre 128, en parle fort de Douarnenès » comme d'un brigand, aux Espagnols, traîné » qui avoit été employé sur la claie, & rom- » en Bretagne par la pu vif en place de » Ligue.

Grève. « Le roi, dit » (20) Selon Siri, il y » M. de Péréfixe, en » eut quelque chose de » considération de sa » plus que de simples » maison qui est fort » soupçons contre le » illustre, accorda aux » connétable de Mont- » parens, que dans » morency, & même » l'arrêt il ne seroit » contre M. le duc de » point appelé de son » Montpensier. *Mém.* » nom propre; mais » *second volume. 1. p.* » l'histoire ne l'a pu » 103.

02. sous prétexte qu'elle n'auroit pas été complète ou sincere. Au défont de lettre de sa majesté, de Lux parut être content d'une assurance de ma main, qu'il ne lui seroit fait aucun mal.

Le roi ayant accordé au bâton tout ce qu'il souhaitoit, il vint à Paris. Il rencontra S. M. qui alloit à la chasse; & se jettant à ses pieds; il voulut commencer un grand discours. « Allez-vous-en voir M. de Rosny, lui dit Henri, en l'arrêtant court, parce qu'il n'a-voit pas de tems à lui donner, » & « puis je parlerai à vous ». Cet ordre, le ton dont de Lux crut s'appercevoir qu'il étoit donné, & le lieu où on l'envoyoit, commencerent à l'inquiéter, de maniere qu'il fut tenté de prendre la fuite. Il vint pourtant à l'Arsenal, mais si effrayé, qu'au lieu d'écouter ce que je lui disois, il portoit sans cesse les yeux de tous côtés. Sa peur augmenta encore lorsqu'il vit les gardes de S. M. entrer en défilant dans le cour de l'Arsenal. Le roi les y avoit envoyés, parce qu'il comptoit repasser par-là au retour de la chasse. Hé! « Monsieur, me dit de Lux, qui pour cette fois se crut perdu, » je suis vena

» sur la parole du roi & la vôtre, ne
 » me la voudriez vous pas tenir ? Pour-
 » quoi dites-vous cela, Monsieur,
 » lui demandai-je ? Oh ! Monsieur, me
 » répondit-il, les gardes que je vois
 » ainsi entrer à la file me font juger
 » que ce n'est pas le roi qui vient, &
 » qu'ils ne peuvent être envoyés que
 » pour moi ». Il me supplia, sans me
 donner le tems de le détromper,
 qu'avant que de le resserrer, on le fît
 parler au roi, & promit très-sincé-
 rement, je crois, de ne lui rien ca-
 cher. « Je vois bien depuis long-tems,
 » lui dis-je, que vous avez l'esprit
 » fort agité ; mais n'ayez point peur ;
 » je n'ai nul ordre de vous arrêter ;
 » parlez librement au roi ; jurez-lui
 » fidélité, & la lui gardez, & ne crai-
 » gnez rien. Si le duc de Biron en
 » avoit voulu faire autant, il seroit
 » plein de vie ». On vint nous avertir
 en ce moment que le roi étoit au Lou-
 vre, & qu'il me demandoit. La chasse
 l'avoit mené si avant dans la nuit,
 qu'au lieu de venir à l'Arsenal, il avoit
 cru devoir s'en retourner droit au Lou-
 vre ; ce qui calma les frayeurs du Ba-
 ron de Lux.

eux , leur préparoient selon les apparences un châtimement égal ; cependant leur sort fut bien différent. Non-seulement le roi fit grace au comte de la vie , ce qu'il lui fit dire par le connétable , mais encore il lui adoucit beaucoup le séjour de sa prison. Il lui permit de s'accommoder avec le lieutenant de la Bastille pour sa table ; il le déchargea de la dépense que faisoient les officiers & les soldats préposés à sa garde , & les réduisit ensuite à cinq , en y comprenant l'exempt. Ce fut moi qui lui représentai qu'un plus grand nombre étoit en effet inutile. Il n'y eut que la permission de se promener sur les terrasses , qu'il ne put obtenir d'abord. Je dis d'abord , car dans la suite on lui permit tout , jusqu'à ce qu'au bout de quelques mois on l'élargit entièrement (23). On l'accoutuma si peu à être traité en criminel , que quand on lui rapporta que le roi lui lussait la vie , il dit qu'il n'en fai-

(23) Au commen-
cement d'Octobre
» Ce ne fut pas , dit
» le Secrétaire , sans
» avoir bien pargé sa
» conscience entre les
» murs de MM. le
» chancelier , de S^r l-
» lery & de Rosny.

soit aucun cas, si on n'y joignoit la liberté.

Ceux qui applaudissent également à toutes les actions des rois, bonnes ou mauvaises, ne manqueront pas de raisons pour justifier cette différence de conduite de Henri entre deux hommes également coupables, & diront, comme on le disoit alors à la cour, que les services que d'Auvergne pouvoit rendre dans la suite à sa majesté, en l'instruisant de tout ce qui se trameroit dans le parti Espagnol contre la France, méritoient bien que le roi l'épargnât pour son propre intérêt. Pour moi, je suis trop sincère pour ne pas convenir ici que ce prince n'a aucune louange de clémence à espérer de cette action, & que sa passion pour la marquise de Verneuil, sœur du comte d'Auvergne, fut le seul motif auquel celui-ci eut obligation de se voir si bien traité. Je me contentai alors de le penser; & je fus deux ans sans ouvrir la bouche sur ce sujet en parlant au roi, persuadé que mes raisons n'auroient rien pu alors contre les prières & les larmes d'une maîtresse, & que la chose faite, il ne sert de rien

de rappeler les fautes. Ce ne fut qu'après que le comte d'Auvergne eut obligé son bienfaiteur par de nouvelles ingrattitudes à reprendre contre lui les mêmes mesures, que j'en touchai quelque chose à sa majesté, encore m'y força-t-elle elle-même.

Un jour donc que la conversation rouloit entre nous deux sur ce chapitre, Henri, après m'avoir regardé quelque tems sans me rien dire, me dit enfin qu'il avoit toujours été fort surpris que je ne lui eusse jamais demandé les raisons qui l'avoient porté à conserver le comte d'Auvergne. Je lui répondis que j'avois cru devoir m'en tenir à mes propres conjectures sur ces motifs ; que j'en trouvois deux principaux ; mais que je n'avois eu garde de m'en expliquer à sa majesté, parce que je ne l'aurois peut être pu faire sans m'exposer à lui déplaire. Henri reprit aussitôt avec sa vivacité ordinaire, qu'il devinoit bien celui de ces motifs qui regardoit la marquise de Verneuil, & qu'il m'assuroit que ce motif seul n'auroit pu être suffisant pour lui faire faire grâce au moins de la prison perpétuelle.

d'Auvergne ; mais qu'il ignoroit absolument le second , à qui j'attribuois sa délivrance ; & il me pressa de le lui dire , jusqu'à me l'ordonner plusieurs fois & très - expressément. Je lui avouai que j'avois pensé que sa majesté n'avoit garde de flétrir du dernier supplicé un homme qui seroit toujours malgré lui l'oncle de ses enfans , supposé qu'il en eût de madame de Verneuil. Henri me jura qu'il n'avoit pas porté sa pensée jusques-là , quoique cette considération , s'il l'avoit faite , eût été très-puissante sur son esprit ; & il voulut que je devinasse à mon tour la véritable raison qui lui avoit fait mettre d'Auvergne hors de prison. Il me répéta encore que les prières de sa maîtresse , celles du connétable avec ses trois filles , & de Ventadour , qui s'étoient jettés à ses pieds , n'y avoient pas eu autant de part que je l'imaginois , toutes ces personnes s'étant contentées de lui demander la vie du coupable ; il me déclara enfin après tout ce jeu , qu'il s'y étoit porté principalement par les grandes promesses que lui avoit faites d'Auvergne , & l'air de sincérité dont il les avoit ac-

~~2.~~ à son prince, que parce qu'il se laissa
2. séduire une seconde fois.

On ne sçauroit nier d'ailleurs qu'il ne fût fin, adroit, pénétrant, inventif & naturellement éloquent, qualités très-propres au personnage qu'il supposoit devoir jouer. Mais pour ne rien dire ici de son ambition, de son penchant à la débauche, de ses autres passions, il avoit dans le cœur un fond si naturel de méchanceté & de perfidie, qu'il étoit aisé de voir qu'il reviendrait à son premier caractère. Il y revint avec tant d'adresse, que le roi ne s'apperçut point quand il lui échappa, supposé qu'il ne lui ait pas échappé dès le premier moment. Il entretenoit souvent la majesté du roi d'Espagne, & lui en disoit bien du mal, pour mieux jouer son rôle; mais ce qu'il en disoit, se réduisoit au fond à des choses de nulle conséquence, pendant qu'il instruisoit bien plus solidement le conseil d'Espagne de tout ce qu'il voyoit se passer dans celui de France. Il nous obligera encore à parler de lui dans la suite.

Le prince de Joinville (14), sur

(14) Claude de Lorraine, cardinal de

lequel Henri étendit aussi ses bontés , étoit un jeune homme d'un autre caractère. Il n'y a jamais rien eu de si léger , ni de si évaporé. Il se trouva engagé en mauvaise compagnie , où , pour être à la mode , & se donner l'air d'un homme d'importance , il falloit paroître avoir des correspondances hors du royaume : c'en fut assez pour le gâter. Sur les avis qui furent donnés à sa majesté , qu'il faisoit sa brigue en Espagne , par le comte de Chamnite , gouverneur de Franche-Comté pour le roi d'Espagne , & l'un de ses ministres , le roi le fit arrêter. Lorsqu'il se vit pris , il dit comme tous les autres , qu'il étoit prêt à tout déclarer , pourvu que ce fût au roi en personne , & moi présent. J'étois parti la veille pour aller visiter ma nouvelle acquisition de Sully , & pour y faire tracer des bâtimens qui le rendissent plus logeable qu'il n'étoit alors. Je venois d'y arriver ; & je m'étois mis à souper , parce qu'il étoit nuit , lorsque j'entendis le corner du postillon de sa majesté. Je me doutai aussitôt d'Henri duc de Guise de Chevreuse , & mort tué à Blois , depuis duc , en 1657.

que mon séjour à Sully n'alloit pas
 2. être long. Le billet qui me fut rendu
 de sa majesté ne contenoit qu'un simple
 ordre de me rendre auprès d'elle, sans
 autre explication. Je jugeai que l'affaire
 étoit importante & pressée ; de manière
 que je partis le lendemain, de si grand
 matin, que je ne vis Sully qu'aux
 flambeaux. Lorsque je scus de quoi il
 étoit question, je crus devoir intercéder
 pour un jeune homme sans expérience,
 & qui ne péchoit que par étourderie.
 Joinville amené devant nous deux, avoua
 tout ce qu'on voulut. Le roi le connut
 bientôt pour ce qu'il étoit ; & le traitant
 comme il méritoit, il envoya chercher la
 duchesse de Guise sa mère & le duc de
 Guise son frère, auxquels il dit dans son
 cabinet : « Voilà l'enfant
 » prodigue en personne ; il s'est mis
 » dans la tête des folies ; je le traite
 » en enfant, & je lui pardonne pour
 » l'amour de vous & de M. de Ros-
 » ny, qui m'en a prié à jointes mains ;
 » mais c'est à condition que vous le
 » chappitrez bien tous trois, & que
 » vous, mon neveu, dit-il en se
 » tournant vers le duc de Guise, vous

« en répondrez à l'avenir. Je vous le ~~donne~~
 » donne en garde, afin de le rendre
 » sage, s'il y a moyen ».

Ce changement n'étoit pas facile à opérer dans un esprit vif, indocile, & qui avoit déjà pris son pli. On le laissa quelques mois en prison, où il se mutina, tempêta, & promit par ennui de se bien comporter, si on le tiroit de là. Le roi y consentit, & lui fit dire qu'il allât demeurer dans le château de Dampierre. Joinville ne se trouva guère mieux là que dans sa prison. Il fit représenter au roi qu'il ne pouvoit demeurer dans un château qui n'étoit point meublé. Le roi sçavoit le contraire, malheureusement pour lui, parce que la chasse l'ayant assez souvent mené de ce côté-là, & à Chevreuse, qui en est proche, le concierge de ces maisons étoit venu lui offrir des appartemens & des lits. Il se souvint même d'avoir couché à Chevreuse, où il se trouva neuf ou dix lits de maître, & que madame de Guise lui avoit dit que Dampierre n'étoit pas moins bien meublé que Chevreuse. Cela l'aigrit contre Joinville,

— jusqu'à m'attirer un reproche de l'intérêt que je prenois à toute cette maison, & un ordre de ne m'en plus mêler à l'avenir. Loin de révoquer la sentence, sa majesté y ajouta qu'elle vouloit qu'on entendit de nouveau le prisonnier avant de l'élargir. Le jeune homme retombé dans sa première peur, assura qu'il alloit faire une seconde confession encore plus exacte que la première, mais comme il craignoit, disoit-il, que sa majesté ne fût en colère contre lui, il pria encore que ce fût à moi à qui on le fît parler.

Le duc de Bouillon n'avoit eu garde de revenir de ses terrettes, comme il l'avoit promis au roi. Ce prince jugea à propos de lui écrire, après qu'il eut fait arrêter le duc de Biron, afin de voir si Bouillon ne donneroit point en cette occasion quelques preuves de ses liaisons avec le prisonnier. Il lui mandoit que le maréchal d'Étouteville avoit été convaincu de conspirer contre l'état, & qu'il lui en feroit voir les preuves, & lui en apprendroit les particularités la première fois qu'il viendrait à la cour : ce qu'il se contentoit de lui insinuer

infinuer de cette maniere, sans y joindre d'ordre. Le duc de Bouillon connut d'abord le but de cette lettre, & y répondit en faisant partir à l'heure même un gentilhomme chargé de féliciter sa majesté du péril qu'elle disoit avoir évité, & d'une lettre pour moi. Il eut grand soin de n'y donner aucune prise sur lui, soit qu'il fût déjà prévenu sur l'emprisonnement de son associé, ou qu'il scût prendre promptement & habilement son parti. Il me mandoit que jamais surprise n'avoit été égale à la sienne, lorsqu'il avoit appris que l'état & la personne du roi avoient été en péril; que sa fidélité & son attention à se porter par tout où son devoir l'appelleroit, convaincroient sa majesté de plus en plus, qu'elle n'auroit jamais rien de semblable à craindre de sa part; qu'il attendoit les ordres du roi & mes bons conseils pour les suivre. C'est sur ce ton qu'étoit écrite la lettre toute entière. Il n'avoit pu cependant s'empêcher de glisser un mot en faveur du coupable, mais d'une maniere si générale, qu'elle ne pouvoit lui préjudicier: c'est qu'en témoignant qu'il

je le pressois dans les termes & par les motifs les plus forts, de venir se fixer auprès de la personne du roi. Bouillon reçut cette lettre à peu près dans le même tems que la réponse verbale, que le roi lui fit faire par son député; & il prit occasion de ce que ce prince ne le pressoit plus lui-même de venir, de me répondre que les conseils que je lui donnois ne s'accordant pas avec les ordres de sa majesté, il n'avoit pu les suivre, quelque envie qu'il en eût, & qu'il s'étoit contenté d'envoyer, comme sa majesté le souhaitoit, une personne au rapport de laquelle on pouvoit ajouter foi comme au sien même. Cette personne étoit un gentilhomme nommé Rignac, qui vint en effet à la cour, au même-tems que la réplique de Bouillon à ma réponse; & qu'il fallut défrayer, comme si son voyage eût été fort important, parce qu'il paroïssoit être venu sur l'ordre de sa majesté. Pour le duc de Bouillon, au lieu de venir, il s'éloigna encore, & s'en alla à Castres.

Je ne m'étonne pas que mes raisons n'aient eu en cette occasion aucun

pouvoir sur son esprit, moi qu'il regardoit comme son ennemi mortel ; c'est ainsi qu'il s'en expliquoit publiquement, & le roi le scavoit bien, pour me l'avoir mandé lui-même dans une lettre du vingt-huit décembre de cette année. Je ne suis pas plus surpris de la conduite que Bouillon tenoit en tout cela avec sa majesté. Dès qu'il eut pu s'appercevoir, ce qui n'étoit pas bien difficile, qu'elle prenoit le parti de dissimuler avec lui, il comprit qu'il lui étoit aisé de jouer le roi & son conseil sans aucun risque. Il ne s'agissoit que de (25) répondre toujours à l'extérieur par beaucoup de soumission, sans jamais rien faire de ce qu'on n'osoit lui prescrire formellement. Il se trouva bien de ce manège, & s'en servit long-tems. Il n'y avoit rien de si modeste, ni de si soumis que la lettre

(25) Les lettres du duc de Bouillon au roi sont rapportées dans le troisième tome des mémoires d'étrat de Villeroi, *pag.* 158. & *suiv.* Voyez aussi les raisons dont se sert l'historien de sa vie, pour le justifier sur l'accusation d'avoir trempé dans la conspiration du maréchal de Biron, sur son refus de venir trouver le roi, sur sa fuite à Castres, &c. *l. 5. p. 222. & suiv.*

— qu'il écrivoit sur ce sujet à du Maurrier, & qui des mains de sa majesté passa dans les miennes, pour être communiquée au chancelier & au duc d'Epéron, avec lesquels je traitois par ordre du roi cette affaire très-méthodiquement. Le roi s'y employoit lui-même tout entier, & voulut bien entretenir sur le sujet du duc de Bouillon, Constant & Saint-Aubin toute une après-dînée, mais aussi inutilement.

Un jeu plus singulier encore, est celui que jouèrent en cette rencontre le roi d'Espagne & le duc de Savoie. Toutes les puissances amies d'Henri, sur-tout l'Angleterre & l'Ecosse, dont les ambassadeurs étoient encore à Paris, faisant faire à sa majesté des complimens sur le bonheur avec lequel elle avoit étouffé une aussi dangereuse conspiration, Philippe & Charles-Emmanuel se montrèrent des plus empressés. Je ne sçais pas par quel motif, si ce n'est celui de la crainte, ils purent avoir recours à un manège aussi grossier. Henri fut plus sincère avec eux. Il leur déclara qu'il étoit bien informé de la

part qu'ils avoient eue dans tout ce complot, dont ils imputerent tout le tort au compte de Fuentes aussi hardiment que s'il leur avoit été possible de faire croire que cet Espagnol eût pu agir avec le maréchal de Biron & les autres conjurés, de son propre mouvement.

Le roi étant venu à l'Arsenal quelques jours après l'exécution du maréchal de Biron, j'eus avec ce prince un entretien qui mérite bien d'être rapporté. » Vous voyez, me dit ce prince, en commençant par les réflexions qu'il lui étoit ordinaire de faire sur l'ingratitude de messieurs de Biron, d'Auvergne, de Bouillon, & de trois autres des plus distingués de la cour, auxquels il avoit pardonné, & qu'il nomma; » vous voyez que ceux à qui j'ai fait le plus de faveurs, sont ceux-là même dont l'ambition, le caprice & la cupidité m'ont fait le plus souffrir. Sur quoi il me fit observer que ces six personnes avoient reçu de lui, à différentes fois, des sommes plus considérables que les cinq rois ses prédécesseurs, en exceptant seulement Henri III, accu-

H iv

102. fés d'être si prodigues, n'en avoient donné à leurs favoris. Henri ajouta, que pour fermer la bouche à ceux qui relevoient à tous propos les services de ces six messieurs, il falloit que je lui fisse un mémoire des gratifications qu'il leur avoit accordées depuis qu'ils le servoient ; car il ne prétendoit y comprendre que ce qui étoit de pure libéralité, & non point ce que son secours & sa protection leur avoient mérité de biens en différentes occasions : telle est, par exemple, la principauté de Sedan, sur laquelle Bouillon lui avoit la double obligation de la lui avoit procurée, & ensuite assurée, comme on l'a vu ci devant, dans un pas assez embarrassant.

Le roi, qui n'avoit commencé ce propos, que pour le faire tomber sur mon propre chapitre, me dit qu'il n'avoit pas prétendu par ce discours, qui pouvoit avoir quelque rapport à la situation présente de ma fortune, me faire une leçon, parce qu'il sçavoit que j'étois assez fidèle pour n'en avoir pas besoin ; cependant, qu'après avoir fait de mûres réflexions sur la manière dont il devoit se comporter

avec moi, pour ne point s'exposer à voir affoiblir la confiance qu'il avoit en moi, il croyoit devoir prendre deux précautions à mon égard, dans les bienfaits que méritoient mes services & ma maison; ainsi le disoit ce prince, l'un à l'égard des autres, & l'autre par rapport à moi-même; la première, que ces bienfaits ne fussent ni si prompts, ni si excessifs, qu'ils me rendissent l'objet de la haine publique, toujours disposée à éclater contre les premiers ministres; & la seconde, que ces biens & ces honneurs fussent de nature, que si quelque jour, par le motif de la religion ou autrement, je devenois capable de m'écarter de mon devoir, ils ne me missent pas en état d'embarrasser mon bienfaiteur même, ou de nuire après sa mort à son successeur, & de mettre l'état en danger.

» En un mot, me dit ce prince, après m'avoir prévenu, que comme il alloit me parler sans détour, il vouloit que je lui disse aussi librement ma pensée,

» je veux m'ôter à moi-même jusqu'au moindre soupçon contre vous, afin

» que rien n'altère mon amitié pour

» vous. J'essuie tous les jours tant d'in-
 » fidélités auxquelles je ne m'atten-
 » dois point , que je sens que malgré
 » moi elles me rendent défiant. Ne
 » vous attendez donc pas que je vous
 » rende maître de grandes villes &
 » de fortes places , qui , avec votre
 » crédit & votre capacité , vous mis-
 » sent en état de vous passer de moi ,
 » & de troubler un jour la tranquillité
 » du royaume , quand bon vous sem-
 » bleroit. Je ne veux point faire pour
 » vous plus que ne doit faire pour un
 » serviteur , quelque fidèle qu'il soit ,
 » un roi qui a soin de son honneur , de
 » sa réputation , & du bien de ses
 » peuples ».

Henri ajouta encore , avant que
 j'eusse eu le tems de lui répondre ,
 qu'en attendant les occasions d'ajou-
 ter ce qui manquoit encore à ma for-
 tune , il joignoit dès ce moment à mes
 gages & à mes pensions , qui ne suffi-
 soient qu'aux dépenses de ma table
 & de ma maison , un extraordinaire
 de cinquante ou soixante mille livres
 tous les ans , afin que les unissant à
 mon propre revenu , je passe en ac-
 quérir encore quelques terres , les

bâti, les meubler & les embellir, & de plus, établir avantageusement mes enfans, sur lesquels sa majesté me dit avec beaucoup de bonté, qu'elle se réservoît encore à me donner des marques de sa bienveillance & de sa libéralité. » J'ai d'autant moins de regret » à tout cela, poursuivit-elle, que je » sçais bien que vous ne dépenserez » pas follement ces sommes en festins, » en chiens, chevaux, oiseaux & mai- » tresses «.

Pendant ce discours assez long de Henri, je m'étois senti agité de plusieurs pensées différentes, qui me l'avoient fait écouter sans rien dire. Les réflexions que je fis, me laisserent plus touché encore de sa franchise & de sa confiance, que mécontent d'une délicatesse, que mille autres en ma place auroient peut-être trouvée excessive. Je répondis enfin, ce prince m'ayant encore ordonné de le faire avec toute la sincérité dont j'étois capable, que quoique j'eusse dès ce moment une entière certitude que ni lui, ni ses successeurs, ni l'état n'auroient jamais rien à craindre de ma part de tout ce que sa sagesse lui avoit fait envisager,

je trouvois cependant moi même qu'elle n'alloit pas trop loin ; l'une des principales maximes du gouvernement , étant , selon moi , que le prince ne doit pas se livrer trop aveuglément à une seule personne , quelques services qu'il en ait reçus ; parce qu'il est presque impossible que personne réponde jamais de ses dispositions pour l'avenir. Qu'ainsi au lieu de me plaindre , je ne trouvois lieu dans tout ce que sa majesté venoit de me dire , qu'à admirer sa prudence , & à la remercier de ce que ses récompenses , quelques bornes qu'elle y mît , surpasseroient toujours de beaucoup mon attente & mes services.

Comme je ne pouvois douter que les insinuations malignes des courtisans jaloux de ma faveur , n'eussent eu quelque part aux craintes que le roi venoit de témoigner à mon égard , je pris ce moment pour une explication sur cet article , à laquelle je prévis dès ce moment qu'il seroit nécessaire de revenir plus d'une fois. Je priai sa majesté qu'elle me permît de lui représenter qu'elle ne pouvoit , sans injustice , ajouter foi aux rapports empoisonnés

des délateurs, sans avoir bien avéré mon tort auparavant, & sans m'avoir entendu moi-même. Je l'assurai qu'elle me trouveroit d'une sincérité à les avouer, qui méritoit seule qu'elle en usât ainsi avec moi, & qu'elle verroit que ce que mes ennemis me supposoient de vues criminelles, se réduisoit au plus à un tort, dont je ne faisois aucune difficulté de convenir en ce moment, & pour lequel j'avouois avoir besoin de son indulgence; c'est lorsque dans l'impatience de l'obstacle, ou du retardement que je voyois apporter à quelque disposition que je jugeois nécessaire, il m'échappoit quelque parole d'aigreur & de plainte contre la trop grande facilité du roi, dont mes envieux ne manquoient pas de tirer avantage contre moi, quoique la pureté de mes intentions fut facile à appercevoir dans l'action même qui servoit de fondement à la calomnie.

Ce que je disois en ce tems-là au roi, je le dis aujourd'hui à mes lecteurs, & non point par un air de modestie affectée, qui me tienne lieu de justification. Je sens que je n'en ai réellement aucun besoin; mais parce que

—quelque irréprochable qu'ait été ma conduite, j'ai pourtant été obligé plus d'une fois de me justifier auprès du prince que j'ai servi. Si cet aveu n'empêche pas qu'on ne me rende toute la justice qui m'est due, il ne fera pas non plus juger moins favorablement de Henri, pour peu qu'on fasse attention aux conjonctures & aux maximes du tems où nous avons vécu l'un & l'autre. En tout tems il n'y a rien dont il soit si difficile de se défendre, que d'une calomnie travaillée de main de courtesan. Quel effet ne devoit elle pas produire dans l'esprit d'un prince qui se rappelloit mille exemples de trahison, d'infidélité & de désobéissance, & presque pas un de véritable attachement? Pour connoître le fond des sentimens de Henri le Grand pour moi, je puis dire qu'il ne faut pas le considérer dans ces momens où le souvenir de tant d'ingrattitudes, réveillé par d'adroites impostures, ouvroit son cœur comme malgré lui, au soupçon & à la défiance; mais lorsque revenu de l'impression que lui causoient ces complots, dans lesquels on cherchoit à m'embarrasser, il

me donnoit les marques les moins équivoques de sa tendresse. Au reste, qu'on juge comme on voudra de ces petites disgraces que j'ai eu à essuyer pendant le cours de ce qu'on appellera ma gloire & mes prospérités, & que tout autre auroit peut-être supprimées, pour se faire honneur d'avoir tourné à son gré tous les penchans de son maître ; pour ne rien déguiser ni supprimer sur ce sujet, il me suffit de la vérité & de l'instruction : l'une est mon guide, & l'autre mon objet.

Le duc de Luxembourg ayant eu cette année un procès au parlement, les avocats qui avoient plaidé sa cause, furent assez hardis pour exiger quinze cens écus. Il en porta ses plaintes au roi, qui enjoignit au parlement de donner un arrêt, par lequel le salaire des avocats fût réduit & taxé, eux obligés de donner quittance de l'argent qu'ils recevroient, & un récépissé de toutes les pièces qu'on leur auroit mises aux mains, afin qu'on pût les contraindre à rendre celles qu'ils gardoient ordinairement jusqu'à ce qu'ils fussent satisfaits. Il avoit toujours paru si nécessaire de mettre un frein à la cupidité

de ces messieurs, que les Etats avoient déjà ordonné la même chose, sans qu'on y eût eu aucun égard. Le parlement accorda l'arrêt qu'on lui demandoit, mais les avocats, au lieu de s'y soumettre, allerent au nombre de trois ou quatre cens, remettre leurs chaperons au greffe, ce qui fut suivi d'une cessation d'audiences. Il se fit un murmure presque général dans Paris, sur-tout de la part des pédans & des badauts, deux misérables espèces dont cette ville abonde, & qui se croyant plus sages que le roi, le parlement, l'assemblée des pairs & les Etats, déci- doient contre eux en faveur des avocats (26). Ceux ci trouverent bientôt des partisans jusqu'à la cour, qui sçurent si bien grossir un mal très peu considérable en soi, & d'un remède très fa-

(26) P. Mathieu, en la suite de ces mémoi-
 rapportant cet inci- res, des moyens de
 dent, t. 2. l. 3. p. 478. diminuer considéra-
 semble aussi prendre blement le nombre
 le parti des avocats; des procès; & c'est à
 ce qui n'empêche pas cela en effet qu'on
 que tous les bons es- doit d'abord s'appli-
 prits ne soient du sen- quer pour remédier
 timent du duc de Sul- aux abus dont il se
 ly. Il proposera dans plaint.

eile, que le roi, étourdi de leurs clameurs, commença à s'alarmer sur les conséquences.

Pendant que cette affaire étoit encore en branle, un jour que S. M. s'entretenoit dans son cabinet avec les courtisans, & qu'elle rapportoit toutes les instances qui lui avoient été faites en faveur des avocats, » Pardieu ! sire, » je ne m'en étonne pas, dit Sigogne en élevant sa voix, & de l'air d'un homme piqué, » ces gens-là montrent » bien qu'ils ne sçavent à quoi s'occuper, puisqu'ils se tourmentent tant » l'esprit d'une chose si frivole. Vous » diriez, à les entendre crier, que » l'état seroit perdu, si on n'y voyoit » plus ces clabauds ; comme si le » royaume sous Charlemagne & tant » de grands rois, pendant le regne desquels on n'entendoit parler ni d'avocats ; ni de procureurs, n'avoit » pas été aussi florissant qu'il peut l'être » aujourd'hui, que nous sommes mangés de cette vermine ». Sigogne apporta ensuite pour preuve, que l'établissement des avocats n'est pas fort ancien en France, le protocole de la chancellerie, dont la première lettre

est intitulée , *Lettre de grace à plaidoyer par procureur*. Et comme il vit qu'on l'écoutoit avec plaisir, il ajouta que cet art s'étoit établi à la ruine de la noblesse & du peuple, & au dépérissement du trafic & du labourage « Il n'y a , » dit il, ni artisan, ni pasteur, ni laboureur, ni même simple manœuvre qui ne soit plus utile que cette » fourmilière de gens qui s'entichissent de nos folies & des raffinemens » qu'ils ont inventés pour étouffer la » vérité & renverser le bon droit & la » raison « Si nous sommes si aveugles, continua t il avec une vivacité tout à fait plaisante, » que nous ne voulions, » & si malheureux que nous ne puissions nous en passer tout à fait, il » n'y a qu'à leur ordonner de se remettre dans huit jours tout au plus tard, » à continuer leurs fonctions, aux conditions portées par la cour, sous peine d'être obligés de retourner reprendre la boutique ou la charrue qu'ils » ont quittées, ou de s'en aller servir l'état en Flandre un mousquet sur l'épaule, & je vous réponds qu'on les » verra bientôt courir pour reprendre ces magnifiques chapérons, comme

» vermine vers un tas de froment «. 1

Il n'y avoit personne dans la compagnie qui pût s'empêcher de rire de la faillie de Sigogne. Le roi s'en divertit le premier, & convint que ces raisons étoient bonnes; mais soit qu'il se fût laissé aller aux sollicitations (27), ou ébranler par la crainte de joindre encore ce nouveau trouble à ceux qui agitoient déjà l'intérieur du royaume, ou, comme il s'en expliqua, qu'il se réservât à faire quelque jour sur cette matiere un réglemeut général, dans lequel non seulement les avocats, mais encore les procureurs, & tout le corps même de la justice, fussent com-

<p>(27) Le tempérament que firent apporter dans cette affaire les gens du roi, qui sous-main favorisoient les avocats, fut que le roi renvoyât de nouvelles lettres au parlement, par lesquelles il étoit enjoint aux avocats de reprendre & continuer leurs fonctions, à condition pourtant d'obéir aux arrêts du parlement & à l'ordon-</p>	<p>nance des états; mais comme ces lettres leur permettoient en même-tems de faire les remontrances qu'ils croiront justes par rapport à l'exercice de leurs charges, & qu'on leur assura en particulier, qu'en attendant ils pouvoient agir comme auparavant, ils n'eurent aucune peine à s'y soumettre. <i>De Thou, l. 128. Sept. ann. 1602.</i></p>
---	--

est intitulée , *Lettre de grace à plaider par procureur*. Et comme il vit qu'on l'écoutoit avec plaisir, il ajouta que cet art s'étoit établi à la ruine de la noblesse & du peuple, & au dépérissement du trafic & du labourage. » Il n'y a, » dit il, ni artisan, ni pasteur, ni laboureur, ni même simple manoeuvrier qui ne soit plus utile que cette » fourmillement de gens qui s'entichifent de nos folies & des raffinemens » qu'ils ont inventés pour étouffer la » vérité & renverser le bon droit & la » raison ». Si nous sommes si aveugles, continua-t-il avec une vivacité tout-à-fait plaisante, » que nous ne voulions, » & si malheureux que nous ne puissions nous en passer tout à-fait, il » n'y a qu'à leur ordonner de se remettre dans huit jours tout au plus tard, » à continuer leurs fonctions, aux conditions portées par la cour, sous peine d'être obligés de retourner reprendre la boutique ou la charrue qu'ils » ont quittées, ou de s'en aller servir l'état en Flandre un mousquet sur l'épaule, & je vous réponds qu'on les » verra bientôt courir pour reprendre ces magnifiques chaperons, comme

» vermine vers un tas de froment «. ==

Il n'y avoit personne dans la compagnie qui pût s'empêcher de rire de la saillie de Sigogne. Le roi s'en divertit le premier, & convint que ces raisons étoient bonnes; mais soit qu'il se fût laissé aller aux sollicitations (27), ou ébranler par la crainte de joindre encore ce nouveau trouble à ceux qui agitoient déjà l'intérieur du royaume, ou, comme il s'en expliqua, qu'il se réservât à faire quelque jour sur cette matiere un règlement général, dans lequel non seulement les avocats, mais encore les procureurs, & tout le corps même de la justice, fussent com-

<p>(27) Le tempérament que firent apporter dans cette affaire les gens du roi, qui sous-main favorisoient les avocats, fut que le roi renvoyât de nouvelles lettres au parlement, par lesquelles il étoit enjoint aux avocats de reprendre & continuer leurs fonctions, à condition pourtant d'obéir aux arrêts du parlement & à l'ordon-</p>	<p>nance des états; mais comme ces lettres leur permettoient en même-tems de faire les remontrances qu'ils croiront justes par rapport à l'exercice de leurs charges, & qu'on leur assura en particulier, qu'en attendant ils pouvoient agir comme auparavant, ils n'eurent aucune peine à s'y soumettre. <i>De Thou, l. 128. Sept. ann. 1602.</i></p>
---	--

pris, il consentit que pour cette fois
 2. l'arrêt demeurât sans effet; & c'est ainsi
 que se termina cette risible affaire, sur
 laquelle je renvoye pour les réflexions,
 au propre discours de Sigogne; aussi-
 bien demeura-t-on persuadé dans le
 monde, que c'étoit moi qui l'avois fait
 parler (28).

Ce sujet amène à propos le grand pro-

(28) Le Journal de simple gentilhomme.
 Henri IV. rapporte Henri lui demanda
 une petite histoire, pour qui donc étoit
 qui trouvera sa place une broche de rôti
 ici Henri chassant du qu'il voyoit au feu.
 côté de Grosbois, se L'hôtesse lui dit que
 déroba de sa compa- c'étoit pour des
 gnie, comme il faisoit messieurs qui étoient
 souvent, & vint seule en haut, & qu'elle
 Creteil, qui est une croyoit être des pro-
 lieue par delà le pont cureurs. Le roi les
 de Charenton, sur envoya prier fort ci-
 l'heure de midi, & af- vilement de lui céder
 finé comme un chaf- un morceau de ce rôti
 fear. Il entra dans pour de l'argent, ou
 l'hôtellerie, & deman de lui donner place
 da à l'hôtesse si elle au bout de leur table,
 avoit quelque chose à en payant son écot;
 lui donner à diner. El- ce qu'ils refusèrent.
 le répondit que non, Henri IV. envoya
 & qu'il étoit venu chercher secrète-
 trop tard Elle ne le ment Vitry & huit ou
 prenoit que pour un dix autres de sa trou-

cès intenté cette année par le tiers-état 16
 de Dauphiné contre le clergé & la noblesse, sur la manière dont les impôts sont assis & répartis dans cette province. Je fus nommé pour en connoître avec treize autres commissaires choisis parmi les personnes les plus distinguées du royaume; mais il se passa six ans avant qu'il pût être vuide, l'animosité des parties étant si grande, qu'on fut obligé de renvoyer une seconde fois informer sur les lieux. Je fis une plus prompte justice du nommé Jousseaume, receveur général des finances, qui avoit fait banqueroute & emporté les deniers royaux. Je le fis saisir à Milan où il s'étoit retiré, & attacher à une potence. Toute action capable d'entraîner avec soi la ruine d'une infinité de familles, ne peut être poursuivie trop sévèrement.

pe, auxquels il dit de	» exécuta fort bien, &
prendre ces procu-	» promptement, dit
reurs, de les mener à	» l'auteur, nonob-
Grosbois, & de les	» tant toutes les rai-
bien fouetter, pour	» sons, prières, sup-
leur apprendre à être	» plications, remon-
une autrefois plus ci-	» trances & contre-
vils avec les gentils-	» dits de messieurs les
hommes. « Ce que	» procureurs ».
» ledit sieur de Vitry	

tablis en même tems dans le royaume
 2. le compte par livres, qui auparavant s'y faisoit par écus. Quelqu'un trouvera peut-être cette idée trop

si l'on avoit vu du désordre dans les monnoies, elle n'en étoit, ni pouvoit être la cause, mais uniquement l'état violent où les guerres civiles avoient réduit ce royaume.	égards, ne portent sur rien, non plus que le remède qu'il veut y apporter. Nous avons déjà montré plus haut, en quel sens c'est un bien que cette quantité de monnoie étrangère qui abonde dans
---	---

Le duc de Sully

étoient, selon lui, la trop grande abondance des espèces étrangères qui prenoient la place des nôtres dans le commerce; en second lieu, le surhaussement des denrées; enfin le transport des espèces d'or & d'argent chez	inéraire des espèces à laquelle il a recours, étoit plus propre à l'augmenter qu'à le faire cesser. Pour ce qui est de l'enchérissement des denrées, la même augmentation ne pouvoit qu'y donner lieu encore davantage, &
---	--

plaintes, à tous ses paroitra à tout le subtile;

subtile ; l'une & l'autre manière de compter devant revenir au même. Je n'en juge pas ainsi , sur l'expérience que je crois avoir faite , que l'habitude de nommer un écu , faite d'une dé-

monde très-insuffisante & même frivole. D'ailleurs il me semble que l'enchérissement des denrées suit comme un effet nécessaire de la multiplication qui s'est faite en Europe des métaux d'or & d'argent depuis la découverte de l'Amérique. Pour que cela ne fût pas , il faudroit que nous nous interdisions tout commerce , non - seulement avec l'Espagne , dont les mines nous fournissent ces métaux , mais encore avec tous nos voisins , chez lesquels ils circulent , aussi-bien que chez nous. L'état où l'on se conduiroit suivant ce principe , seroit avec tous les autres états de l'Europe la même

figure que faisoit la république de Sparte avec les autres républiques de la Grèce. La seule attention qu'on doit avoir (& elle est d'une extrême conséquence ,) est que toutes les marchandises & denrées , & généralement tout ce qui fait partie du commerce , hausse en même tems & dans la même proportion. Si l'on enchérit le produit des manufactures , sans enchérir le bled , par exemple , l'agriculture est négligée. Si l'on ne proportionne pas à l'un & à l'autre le salaire des journaliers , ils ne peuvent plus se nourrir & payer les impôts.

Quant au transport des espèces lors du

nomination plus propre aux petits détails , porte insensiblement toutes les parties du commerce dans les ventes

royaume , qui paroît à la nation qui aura
avoir été le principal mis toutes les autres
objet du duc de Sully , dans la plus grande
il est vrai que l'augmentation de leur va- dépendance de ses ri-
leur numéraire pou- chesses , soit naturel-
voit en quelque sorte les , soit acquises , &
le prévenir en anean- que tant que la balan-
tissant ou diminuant ce du commerce sera
le profit des Billo- en faveur de quel-
neurs , & il y a appa- qu'un de nos voisins ,
arence que ce fut cette cette défense de trans-
seule raison qui le dé- porter les matieres
termina Les lumieres d'or & d'argent n'est
bornées de son siecle ni juste ni pratiqua-
sur les finances , & ble. Aujourd'hui que
plus encore sur le com- nous commençons à
merce , ne lui permet- voir un peu plus clair
tent point d'envisager sur cette matiere , il
qu'il détruisoit un n'y a plus personne
abus léger par un qui ne convienne que
beaucoup plus grand , toutes ces opérations
ni de remonter jusqu'à & toute cette façon de
la source du mal Il au penser ne frappoient
roit senti qu'il est tout guere droit au but.
naturel quel avantage Quoique l'exigence
du commerce , & con- des cas , qui est infi-
sequemment la plus nie , ne permette ni de
grande quantité d'or tout prévenir , ni de
& d'argent , demeure tout assujettir à une
seule règle , on peut

& dans les achats , au delà de leur vraie valeur.

dire cependant qu'il y a sur l'article de la monnoie & du commerce, deux maximes générales & très-simples , qu'on doit regarder comme invariables : c'est d'éviter avec le plus grand soin de toucher aux monnoies, & de travailler sans relâche à rendre le françois le plus laborieux, le plus industrieux & le plus économique qu'il est possible.

Les fréquentes variations dans les monnoies portent des playes mortelles au commerce intérieur & étranger, par l'extinction de la confiance, le resserrement des bourses, les embarras & le désavantage du change, le renversement des fortunes, &c. Tout cela est palpable & connu. On peut y ajouter que le

seul qui gagne à ces opérations , à bien examiner la chose, y perd toujours considérablement plus qu'il n'y gagne. Outre que l'insolvabilité de ses sujets est un mal qu'il partagé toujours avec eux, & même dont il se sent plus long-tems qu'eux : toutes ses dépenses augmentent avec la monnoie, pour ne plus diminuer, lors même que ces espèces diminuent.

L'autre principe a encore moins besoin de preuve. Il semble que la nature a réservé à la France l'empire du commerce par l'avantage de sa situation , & par l'excellence de son terroir , qui met une grande partie de ses voisins dans la nécessité d'avoir recours à elle pour toutes les choses qui sont les premiers

21. Le commerce se trouva encore intéressé dans la nouvelle que le roi re-

& essentiels besoins, qu'il se peut de trop de la vie. Il ne s'agit plus pour elle que de partager du moins également avec eux le commerce de toutes celles qui ne sont que de simple commodité, ou que le luxe a introduites en Europe. Si la consommation de celles-ci absorbe au-delà du produit des premières, mal à propos nous plaindriions-nous de notre état, car prétendre empêcher le transport de nos matières d'or & d'argent chez l'étranger, lorsque c'est nous qui devons à cet étranger, c'est vouloir faire cesser l'effet sans ôter la cause, mais appliquer les François au commerce qui se fait par la mer, aux manufactures, aux arts, l'empêcher autant qu'il se peut de trop dépenser aux choses qui viennent de l'étranger, & qui ne sont que superflues, & d'un autre côté augmenter les richesses propres, en animant la culture de ses terres. Voilà ce qu'on appelle tirer parti du commerce.

Outre le Blanc & Mathieu, consultez sur le sujet de cette note, de Thou, liv. 129 le Grain, liv. 8. Péréfixe, & autres écrivains de ce temps-là, mais seulement pour y chercher l'historique de ces opérations de finances & de commerce. car dans la vérité les raisonnemens de ces écrivains sur toute cette matière ne sont guère satisfaisans. On pourroit dire d'eux ce que disoit le duc de Sully de

cut de plusieurs endroits du royaume, que ceux qui avoient été préposés

Parlement de Paris.

» Ce sont des maîtres-arts qui tous n'y entendent rien.

Mém. pour l'hist. de France.

Comme M. de Sully ne revient plus à traiter les affaires de la monnoie, j'y suppléerai par les mêmes mémoires tom. 2. p.

275 & suiv. quoique cet écrivain paroisse ne pas même entendre l'état de la question, & qu'il parle peu avantageusement du roi & de son ministre. » En

ce tems, dit-il (& il parle de tous les mouvemens qui se firent à ce sujet en 1629),

» fut mis sur le tapis du conseil, & proposé un nouvel édit des monnoies, lesquelles on vouloit décrier & changer, c'est-à-dire, les affoiblir, & par même

» moyen ruiner le peuple. Chacun en murmuroit ; le roi seul pour avoir son compte, en rioit & se moquoit de tout le monde, même de ses officiers, & de leurs remontrances, comme il fit du premier président des monnoies (Guillaume le Clerc), lequel s'étant troublé en sa harangue, ayant été deux fois interrompu par sa majesté ; le roi se prenant à rire le fit demeurer au beau milieu de sa harangue : ce que sa majesté voyant, lui dit, continuez M. le président : car ce que je ris n'est pas que je me moque de vous, mais c'est que mon cousin le comte de Soissons, qui est près de moi, me disoit qu'il sentoit

pour y chercher des Minières d'or & d'argent , en avoient trouvé de fort

» l'épaule de mouton ,
 » Laquelle recharge
 » lui ôta tout-a-fait
 » la parole. Et le roi se
 » prenant à rire s'en
 » alla & le laissa là.
 » Un Périgourdin ,
 » lequel étoit un des
 » principaux qui avoit
 » donné au roi l'in-
 » vention de cet édit ,
 » en pressoit fort l'e-
 » xécution. Le roi qui
 » connoissoit bien l'i-
 » niquité de l'édit , se
 » voyant continuelle-
 » ment occupé de ce
 » triste de partisan ,
 » lui demanda enfa-
 » de quel pays il étoit
 » je suis de Périgord ,
 » répondit ce vilain.
 » Ventresaintgrís , ré-
 » parut sa majesté , je
 » m'en suis toujours
 » doute . car en ce
 » pays-là ce sont tous
 » faux monnoyeurs . .
 » Le samedi 5 Septem-
 » bre , la cour assem-
 » blée sur l'édit des
 » monnoyes , le rejet-
 » ta tout-a-fait : *Nec*
 » *debemus , nec possu-*
 » *mus* , conclurent-ils
 » tous d'une même
 » voix MM des Mon-
 » noyes y furent man-
 » dés , entre lesquels un
 » de la religion , nom-
 » mé Bizeul , triompha
 » de parler , & opina
 » fort librement , dont
 » il fut grandement
 » loué. M. le premier
 » président dit , *Non*
 » *in parabolis iste lo-*
 » *cutus est vobis* . Est
 » a noter qu'aussi-tôt
 » que messieurs de la
 » monnoye furent en-
 » trés dans la cham-
 » bre , le premier pré-
 » sident leur dit ,
 » sçavez-vous , & vous
 » couvrez , puis vous
 » parlerez... Le mardi
 » 8 sur le soir , M. de
 » Sully alla voir le pre-
 » mier président , pour
 » le prier d'induire la
 » cour à passer les

abondantes (30). Le bruit en fut répandu à la cour avec tant d'apparences

» édits ; sur quoi il le
 » trouva inflexible. Et
 » comme le président
 » lui en remontroit
 » l'injustice , M. de
 » Sully lui répondit :
 » le roine doit estimer
 » injuste ce qui accom-
 » mode ses affaires...
 » Le mardi 15 Sep-
 » tembre, le roi en-
 » voya ses lettres-pa-
 » tentes à la cour
 » pour prolonger en-
 » core le parlement
 » de huit jours, pen-
 » dant lequel tems il
 » leur étoit enjoint de
 » vaquer à la vérifica-
 » tion des édits, deux
 » desquels étoient
 » comme révoqués ,
 » & des autres on es-
 » péroit qu'ils iroient
 » à vau-l'eau , &c. »

» des mines de talc &
 » de cuivre , avec
 » quelques mines d'or
 » & d'argent ; aux
 » montagnes de Foix ,
 » des mines de geais
 » & de pierres pré-
 » cieuses : jusques aux
 » escarboucles , rare-
 » ment. Ès terres de
 » Gévaudan & ès Sé-
 » vennes , mines de
 » plomb & d'étain ;
 » en celles de Carcaf-
 » sonne , mines d'ar-
 » gent ; en celles d'Au-
 » vergne , mines de
 » fer ; en Lyonnois
 » près le village Saint-
 » Martin, celles d'or
 » & d'argent ; en Nor-
 » mandie, d'argent &
 » fort bon étain ; à An-
 » nonay en Vivarais ,
 » mines de plomb ; en
 » la Brie & Picardie ,
 » mines de Marcaffites
 » d'or & d'argent ».

Quelques-unes de ces
 mines, mais sur-tout
 celles d'or & d'argent ,

(30) Le Septénaire
 nomme ainsi les en-
 droits où furent trou-
 vées ces mines de
 toutes espèces. » Ès
 » Monts - Pyrenées ,

de certitude, que chacun se figurant la direction de ce nouveau travail, comme une source de richesses immenses, il n'y eut presque personne qui n'employât tout son crédit pour se la faire accorder. Monsieur Le-Grand en obtint la surintendance, & Béringhen le contrôle général; ce qui fit dire à la Regnardiere, Bouffon aussi mordant que plaisant, qu'il ne pouvoit être fait un choix plus heureux pour la direction des mines, que celui d'un homme qui étoit lui-même un composé de mines. La culture de la soie, sur laquelle j'aurai plus d'occasion de parler l'année suivante, peut trouver son commencement en France dans cette année: il y eut même un édit porté pour la plantation des Mûriers.

De tous ces différens édits, aucun ne fit tant de bruit que celui qui fut donné contre les duels. (31). Sa majesté

sont d'un travail si pénible & en même tems si infructueux, que M. de Thou avoit raison de dissuader des ce tems la de s'y a tacher. *lib. 129.*

(31) Cet édit où le duel est déclaré crime de lèse majesté, fut rendu à Blois au mois de Juin Il est très sévère C'est cet édit qui a attribué le premier

s'y porta jûsqu'à ordonner la peine de mort contre les coupables , en quoi elle ne suivit pas mon avis. J'ai assez donné à connoître ce que je pense de ce cruel & barbare abus , pour n'être pas accusé d'avoir cherché à le tolérer : c'est que je prévoyois au contraire que l'excès de sévérité dans les moyens , seroit cela même d'où naîtroit le principal obstacle à l'exécution. Lorsqu'il s'agit de manifester la volonté du souverain à ses sujets , je trouve qu'il n'y a rien de si important que de bien examiner si la chose défendue est de nature que le risque de la vie soit capable d'arrêter la désobéissance , parce qu'autrement je crois que les moyens extrêmes sont alors bien au dessous de la simple perte de l'honneur , ou même d'une amende pécuniaire un peu forte. Si on fait une sérieuse attention au duel , on trouvera

au connétable & aux	treprises réputées in-
matéchaux de France	teresser le point d'hon-
le pouvoir de désen-	neur , & en excepta
dre les voies de fait ,	tous autres crimes, dé-
& d'ordonner sur la	lits, voies de fait, &c.
réparation de l'injure,	M. de Sully reviendra
ce que le parlement	dans ces mémoires à
restreignait en le véri-	traiter plus au long la
fiant , aux seules en-	matière du duel.

qu'il est de cette nature , parce que ne regardant pour l'ordinaire que des personnes de qualité , souvent même de la première distinction , dont les sollicitations sont d'autant plus vives & plus efficaces , que la peine dont on est menacé est grande & infamante , il est indubitable qu'il s'accordera beaucoup d'abolitions , dont l'exemple & l'espérance fussent de reste pour encourager à désobéir aux loix. Souvent les peines qui font le plus d'impression , sont celles pour lesquelles on n'ose ou l'on ne peut demander grace.

Outre les ambassades dont j'ai parlé au commencement de cette année , le roi en reçut une très-solemnelle des treize cantons Suisses. Quarante deux députés de cette nation vinrent à Paris pour le renouvellement d'alliance (32), qui avoit été le sujet du voyage du maréchal de Biron dans ces cantons. Je fus nommé avec Sillery , de Vic & Caumartin pour traiter avec eux , ce

(32) Voyez toutes les cérémonies d'entrée, d'audience, de prestation de serment, &c. qui furent observées en cette occasion dans le *Septénaire* Ar 1602 *Matth. l.* 107 2. liv. 3 p. 471, &c.

que je ne fis pas assidument, à cause de mes occupations. Je me contentois d'être exactement informé par Sillery de ce qui se passoit dans leurs assemblées. La seule difficulté que je fis naître, fut que sur les trois millions qu'on leur accorda, outre les quarante mille écus, à quoi fut portée leur pension ordinaire, j'aurois du moins souhaité qu'on défalquât quelques sommes acquittées à leur décharge pendant la campagne de Savoye, & dans quelques autres occasions. Du reste faire grande chere à ces messieurs-là, & boire largement avec eux, a été de tout tems une des parties essentielles de leur réception. Le roi leur fit présent de chaînes & de médailles d'or. Il renvoya de même comblé de présens le Camérier du Pape, qui vint visiter le roi de la part de Sa Sainteté. Il donna son consentement à l'alliance que la république de Venise fit avec les ligues des Grisons contre l'Espagne.

Les armemens & autres préparatifs considérables qu'on voyoit faire à cette couronne pour l'année suivante, tenoient toujours le conseil de France extrêmement attentif, & furent cause

croquant croyant aller succéder à la place & à
2. la réputation du duc de Mercœur ;

» pourpre . . . Il n'eut
» pas plutôt vu le S
» Sacrement, que tout
» languissant & foible
» de corps , mais fort
» & ferme d'esprit ,
» ayant plus de foi que
» de vie , la devise du
» duc de Mercœur
» étoit, *plus fides qu'vita* ; il se jeta hors
» de son lit, & se pro-
» ternant en terre , il
» adora son Sauveur
» plein de larmes , de
» paroles dévotes , &
» de mouvemens reli-
» gieux » Tout ce que
cet auteur ajoute sur
les actions , les dis-
cours & les sentimens
du duc de Mercœur ,
jusqu'au moment de
sa mort , est tout-à-
fait touchant , & suf-
fisant pour établir sa
vertu & sa sainteté .

» dans l'église Notre-
» Dame de Paris par
» messire François de
» Salles , coadjuteur
» & élu évêque de Ge-
» nève. Les tures esli-
» moient que les af-
» faires des chrétiens
» ne succédoient heu-
» reusement que là
» où ce prince étoit ».
Après l'éloge de sa
maison , l'historien
passe à celui de ses
vertus. » Il étoit des
» plus tempérans en
» son vivre , atterdu
» qu'il ne mangeoit
» que comme par for-
» ce , & ne buoit
» presque que de
» l'eau , il ne l'étoit
» pas moins aux autres
» voluptés temporel-
» les. Sobre en la pos-
» session des gran-
» deurs & faveurs im-
» menfes , dont le ciel
» l'avoit comblé .

» également facile &
» gracieux aux petits
» & aux grands. Il

mais s'étant attaché au siège de Bude ,
après celui de Pest pris par les chré-
tiens , les turcs , qui de leur côté s'é-
toient enfin mis en possession d'Albe-
royale , y accoururent avec de si
grandes forces , qu'ils firent lever ce

« étoit sobre en ses ré-
« créations . . . Les af-
« semblées inutiles lui
« étoient en extrême
« mépris. Tellement
« que le tems qui lui
« restoit pour son plai-
« sir , il l'employoit
« partie à la lecture
« des bons livres. Il
« avoit une exacte
« connoissance & pra-
« tique des Mathéma-
« tiques. Il avoit aussi
« l'usage de l'éloquen-
« ce , & la grace de
« bien exprimer ses
« belles conceptions ,
« non-seulement en la
« langue Françoisse ,
« mais même en l'Al-
« lemande , Italienne
« & Espagnole , es-
« quelles il étoit plus
« que médiocrement
« disert , & néanmoins

« il n'employa jamais
« son bien dire qu'à la
« persuasion des cho-
« ses utiles , louables
« & vertueuses ». La
description que cet
écrivain fait ensuite
de sa maniere de vivre
par rapport aux de-
voirs de sa religion &
de sa condition , de sa
piété , de sa prudence
& de ses autres vertus ,
forme un tableau qui
pourroit servir de mo-
dèle à tous les grands
en retranchant de la
vie du duc de Mer-
ceur , ce qu'un peu
trop d'ambition & de
zèle de religion mal
entendu lui fit entre-
prendre contre son
Souverain. Mathieu ,
ibid. 456. en parle de
même.

siége. Le duc de Nevers se retira blessé. On a beaucoup loué un trait de Georges Baste, général des Impériaux. Les révoltés du parti de Batton ayant emporté Bistrith, Baste reprit cette place par une capitulation qui fut violée pendant son absence par quelques soldats Allemands; ce qu'il n'eut pas si-tôt appris à son retour, qu'il fit pendre tous ces soldats, & paya de ses deniers aux habitans le dommage qui leur avoit été fait. Cette action toucha si fort les révoltés, qu'ils se soumirent tous à l'empereur, sans demander d'autre caution que la parole de Baste.

Fin du treizieme Livre.



MEMOIRES

DE

SULLY.

LIVRE QUATORZIÈME.

LA ville de Metz étoit agitée depuis quelque tems de dissensions intestines, qui éclaterent au commencement de cette année. Le duc d'Epéron, qui en étoit gouverneur, & de tout le pays Messin, y avoit établi pour ses lieutenans, Sobole (1) & son frere. Ceux-ci userent si mal de leur autorité, qu'ils se firent bientôt haïr de

(1) Raimond de gentilshommes gas-
Comminge ; sieur de cons.
Sobole, & son frere,

~~MEMOIRE~~ toute la bourgeoisie. La difference des
 3. religions se joignant à cette aversion,
 il se fit un cri général, tant de la part
 des bourgeois que des habitans de la
 campagne, qui obliger d'Épernon à se
 transporter sur les lieux, pour connoître
 des griefs des uns & des autres,
 & tâcher de les concilier. Sobole se
 plaignoit de ce que la ville lui refu-
 soit les provisions de bouche nécessai-
 res aux gens de guerre, & la ville re-
 jettoit à son tour ce tort sur Sobole.
 Il étoit encore question d'un certain
 provençal, prisonnier à Vitry, à quoi
 l'aigreur, & l'envie de se venger,
 avoient joint une infinité d'autres sujets
 moins considérables, qui avoient ame-
 né la chose au point qu'on commen-
 çoit à appréhender une révolte.

Le duc d'Épernon comprit aisé-
 ment que la justice n'étoit pas du
 côté des (2) Soboles, du moins
 quant au premier grief, qui étoit le

(2) Sobole accusoit d'Espagne la fausseté
 la ville de Metz d'intelligence avec le
 comte de Mansfeld, duc d'Épernon, p. 5.
 pour se donner au roi 217

principal , & qu'ils n'occasionnoient ^{aucun} cette querelle que pour avoir un prétexte d'ouvrir les magasins de la citadelle , auxquels il n'est permis de toucher que dans les cas de la guerre ou d'un siège , & pour s'en rendre les maîtres. Il eût bien voulu pacifier toutes choses , sans être obligé de chasser ses deux créatures. Il comprit même que ce coup d'autorité étoit au-dessus de ses forces : les deux freres se trouvant à la tête d'un parti capable de résister au gouverneur aussi-bien qu'aux bourgeois.

Les choses étoient en cet état lorsque la nouvelle en fut apportée au roi , qui me fit sçavoir qu'il viendrait en communiquer avec moi à l'arsenal , où il me demanda à souper pour lui & pour six autres personnes, dont il se feroit accompagner. Il me mena seul dans les grandes halles aux canons & aux armes , proche la bastille , où après avoir commencé , comme d'ordinaire , par l'état des affaires quant aux séditieux du royaume , il m'entretint sur les nouvelles qu'il venoit de recevoir de Metz. Henri prit sans peine la résolution de se transporter jusques-là , sur la réflexion

que si Metz , qui est une ville assez
 23. fraîchement démembrée de l'Empire ,
 venoit malheureusement à se séparer
 de la France dans la conjoncture pré-
 sente , on seroit assez embarrassé à se
 la faire rendre. La politique lui con-
 seilloit encore ce voyage par plusieurs
 autres motifs , outre celui d'ôter au
 duc d'Epemon une citadelle dont il
 pouvoit abuser , & un pays considéra-
 ble , où il s'étoit comporté sous le regne
 d'Henri III , moins en gouverneur
 qu'en prince souverain. Si quelque
 jour ses grands desseins venoient à
 s'exécuter , il falloit trouver toutes les
 facilités possibles dans le gouverneur de
 ce pays important par sa situation : ce
 qu'il ne se promettoit pas du duc d'E-
 pernon. Il pouvoit de plus se présenter
 quelque occasion favorable de joindre
 la Lorraine à la France , qui demandoit
 que sa majesté prît par elle même con-
 noissance de cet état , & qu'elle eût un
 homme de confiance dans celui de ces
 gouvernemens qui le confine. Enfin ce
 voyage lui serviroit à connoître une
 partie des princes d'Allemagne , à les
 fonder au sujet de la maison d'Autri-
 che , pour voir s'il pouvoit en attendre

quelque chose dans une conjoncture avantageuse, & même à se les attacher, en les réconciliant entr'eux sur plusieurs différends qu'il n'ignoroit pas.

Il fut convenu entre nous que sa majesté se mettroit en marche sans perdre de tems, afin que se faisant voir à Metz avec toute sa cour (car nous arrê tâmes que la reine même feroit du voyage), dans un tems où les deux factions n'avoient point encore pu se porter jusqu'à prendre un parti contraire au roi, de part & d'autre on ne songeât qu'à justifier sa conduite & à se soumettre. Le roi ne voulut pas même attendre que les hoquetons de ses gardes, que l'on faisoit habiller de neuf, fussent prêts. Je demurai à Paris pour la correspondance. Villeroy fut celui de ses secrétaires d'état dont sa majesté se fit accompagner; & sans plus de délai, elle partit à la fin de Février, malgré l'incommodité de la saison, qui rendoit les chemins bien mauvais pour faire voyager des dames, prenant sa route par la Ferté-sur-Jouarre, Dormans-sur-Marne, Epernai, Châlons-sur-Marne & Clermont. La cour arriva à Verdun, d'où elle

— vint quatre ou cinq jours après à Metz, par Fresne en Verdunois.

L'arrivée de Henri imposa silence à tout le monde, & on ne parla que de soumission. Ce n'est pas que Sobole, qui connut que cette affaire ne finiroit que par son expulsion, n'eût assez d'ambition & de résolution pour entreprendre de se maintenir dans la citadelle, malgré sa majesté. Il s'en ouvrit à ses amis particuliers ; mais les plus prudens lui représenterent tous qu'il se perdrait sans ressource par ce dessein. De sorte que souscrivant à l'arrêt de son bannissement, il remit la citadelle sans aucunes conditions, & sortit de Metz & de tout le pays Messin. Le roi nomma en sa place (3) Montigny

(3) François de la Grange, seigneur de Montigny, Sery, &c. Il fut premier maître d'Hôtel de Henri III, gouverneur de Berry, Blois, &c. chevalier du Saint Esprit, mestre de camp général de la cavalerie légère, gouverneur de Paris, ensuite de Metz, pays Messin, Toul & Verdun, enfin maréchal de France, & mourut en 1617. Son frere est Antoine, Seigneur d'Arquien, commandant de la citadelle de Metz, gouverneur de Calais, Sancerre, &c. Il est appelé mal à propos par quelques

pour son lieutenant dans la province, & d'Arquien, son frere, pour servir de Lieutenant au gouverneur dans la ville de Metz & dans le château. Montigny se défit pour cela de son gouvernement de Paris, dont il toucha pourtant encore les appointemens cette année. L'ancienne garnison fut remplacée par une autre, composée dans le régiment même des Gardes. Le bruit courut que d'Epernon n'avoit pas vu de trop bon œil tous ces changemens, ce qui n'est pas difficile à croire, les deux lieutenans ne lui ayant aucune obligation de leur élévation : mais il n'eut rien à répondre, parce que lui-même ayant, par nécessité, demandé le premier qu'on chassât les Soboles, il paroissoit qu'il ne s'étoit rien fait que de son consentement.

J'ai pris tout ce détail dans les lettres que sa majesté me fit l'honneur de m'écrire. Elle s'y étendoit bien davantage sur la maniere dont elle avoit été reçue à Metz, & sur cette ville elle-même, trois fois plus grande qu'Or-

uns, Jean - Jacques	Jacques d'Arquien
d'Arquien, & d'Arcy	étoit neveu du maré-
par le P. Daniel. Jean-	chal de Montigny.

léans, belle & bien située; mais dont elle trouvoit que le château ne valoit rien. Elle me mandoit encore qu'elle me souhaitoit dans ce pays, pour me faire visiter toute la frontière; & qu'avant six jours elle auroit mis les choses en état de pouvoir quitter Metz. Le roi n'y mit en effet gueres plus de tems, & il ne fut rerenu que par une indisposition qui l'obligea de prendre une médecine, dont il se trouva très-bien, quoiqu'elle fût suivie d'un accès de fièvre, que ce prince attribua au rhume. Madame sa sœur, duchesse de Bar, vint l'y trouver le seize Mars, & le duc de Deux-Ponts y arriva trois jours après avec sa femme & ses enfans. Le reste du tems que sa majesté séjourna dans cette province, fut employé à conclure le mariage de mademoiselle de Rohan avec le jeune duc de (4) Deux Ponts; à accommoder le différend entre le cardinal de Lorraine & le prince de (5) Brandebourg,

(4) Jean II. duc de | duc de Rohan.

Deux-Ponts, branche | (5) Jean Manders-
de la maison de Ba- | cheidt, évêque ca-
viere, épousa Cathé- | tholique de Stras-
runc, fille de Henri, | bourg, étant mort en

au sujet de l'évêché de Strasbourg; ce qui se fit en partageant également entre eux le revenu de cet évêché, sans égard à leurs titres & à leurs prétentions; à pacifier cette ville & quelques autres, & à rendre service à tous les princes qui l'en requièrent. Le nom de Henri en devint si respectable dans cette contrée, que plusieurs souverains d'Allemagne résolurent de le venir saluer, lui offrirent leurs services, & lui demandèrent sa protection: ce qu'ils ne purent faire que depuis, & par ambassadeurs; le tems qu'il leur falloit pour se mettre en équipage étant trop long pour celui que sa majesté avoit destiné de passer à Metz. Il n'y eut que le cardinal de Lorraine, le duc de Deux-Ponts, le marquis de Brandebourg & de Poméranie, le landgrave de Hesse, & trois ou quatre autres des plus voisins du Rhin, qui y vinrent en personne.

1594, le cardinal	de Brandebourg, d'où
Charles de Lorraine	s'ensuivit une guerre
obtint cet évêché du	qui dura jusqu'en cet-
Pape; & les protes-	te année. Voyez les
tans firent élire de	Historiens. Mém. de
leur côté Jean-Geor-	Bassompierre, tom. I.
ge, frère de l'électeur	Septénaire, &c.

3. Les Jésuites, qui depuis leur bannissement n'avoient point cessé de mettre tout en usage pour se faire rétablir en France, ne se montrèrent pas les moins empressés à faire leur cour à ce prince. Ils firent agir fortement leurs peres de Verdun (6), secondés de la Varenne, qui s'en déclaroit le protecteur, afin qu'un jour ils pussent être les siens, &

(6) Les peres Ignace | les fit demeurer tout
Armand, provincial, | le jour auprès de lui.
Châteailler, Brossard | Ils revinrent le lundi
& la Tour, --- |

par la Varenne

rent le Mercr.

se jeter aux pieds du
roi, pour le supplier
de leur accorder leur
rétablissement en Fran-
ce. Henri IV. ne vou-
lut pas souffrir que le
provincial, qui por-
toit la parole pour
tout l'ordre, lui par-
lât à genoux. Lorsqu'il
eut achevé, ce prince
leur répondit que
pour lui il ne vouloit
aucun mal aux Jésui-
tes. Il leur demanda
par écrit ce qu'ils ve-
noient de lui dire, &

au même
au pere provincial de
venir le trouver à Pa-
ris, & d'amener avec
lui le pere Cotton

» Je vous veux avoir,
» ajouta ce prince,
» vous estime utiles au
» public & à mon
» état » Il les congé-
dia après les avoir em-
brassés tous quatre.

De Thou, liv. 129
Chronol. Septén. ann.
1603. Mss. Biblioth.
Royale, vol. 9129,
Et Mathieu, tom. 2.
l. 3. pag. 556.

payer son zèle par l'élévation de ses enfans, pour lesquels il convoitoit déjà les plus brillantes & plus éminentes dignités dans l'église. D'Ossat, pour être éloigné de France, n'en travailloit pas non plus avec moins de vivacité ni de succès en leur faveur. L'ambition d'être l'arbitre des affaires de l'Europe a souvent fait que cet homme s'est ingéré de traiter des choses absolument étrangères à sa commission. Les difficultés qu'on a vu qui furent faites à Rome au sujet du mariage de madame, sœur de sa majesté, en sont une preuve; ses sollicitations pour les Jésuites en sont une seconde; c'est que le rétablissement de cette société étoit regardé de lui, aussi-bien que de Villeroi, de Jeannin & des autres créatures de la cour Romaine en France, comme la partie peut-être la plus essentielle du système politique, qu'ils s'efforçoient d'y faire prévaloir sur celui qu'ils voyoient qu'on suivoit dans le conseil.

D'Ossat, en faisant imprimer ses (7)

(7) Pour prouver l'auteur cite quatorze
ses accusations contre lettres tirées du re-
le cardinal d'Ossat; cueil imprimé de ces

apologie contre d'Ossat. Ce cardinal écrivit en ce tems-là une lettre à Ville-

» ses, & en extirper
» les mauvaises ».

Cette discussion me confirme encore dans l'opinion que j'ai exposée plus haut des sentimens du cardinal d'Ossat sur les Espagnols. Joignez aux lettres citées ce qu'il en dit *pag.* 51, 504, 540, 692, 705, &c. Sur la concile

217, 2, 400, 443, 466, 613, 615, & beaucoup d'autres endroits. Sur les jésuites, 69, 287, 302, 303, 309, 351 & *suiv.* 613 & *suiv.*

Quand même le cardinal d'Ossat eût pensé comme le prétend son adversaire, il n'est point dans le caractère d'un négociateur aussi sage & aussi réservé qu'on convient qu'il l'étoit, de faire éclater hautement des sentimens si

reprochables. Sa prudence paroît dans ses lettres, entr'autres occasions, lorsque si contre son propre avis sans doute il défend devant le pape l'édit de Nantes, *p.* 391, 393, 400; qu'il approuve la prison du maréchal de Biron, 705; & qu'il prend le

ve de prouver que cette éminence n'en veut point à M. de Rosny personnellement, comme on voudroit l'insinuer, c'est que jamais son nom n'est prononcé en mauvaise part. Il en est fait mention *p.* 377, 440, 723. Ce dernier endroit est le seul où il se plaint, mais avec toute la modération possible, de ce qu'il suspend le paiement de sa pension.

roi, dans laquelle il n'hésite point à attribuer la révolte du maréchal de Biron & le mécontentement des autres seigneurs François, au peu de satisfaction que la noblesse recevoit de Henri, & à l'oppression sous laquelle son conseil faisoit gémir le peuple. Pour ne rien faire à demi, cet homme, qui se piquoit d'un fin discernement dans les affaires, donne en même tems le conseil au roi, en priant Villeroi de montrer sa lettre à sa majesté, de remettre sa confiance & son autorité dans d'autres mains. Peut-être que si on approfondissoit la chose, on trouveroit qu'il y a ici plus que de l'erreur & de la surprise dans le fait de d'Ossat. Un homme aussi bien informé de tout qu'il l'étoit par Villeroi, pouvoit-il ignorer que ce qu'il représente comme une conspiration générale de toutes les parties de l'état, se réduisoit à un petit nombre de têtes gâtées par l'ambition & la licence des derniers tems? Que tout le reste de la noblesse Françoisé faisoit hautement sa gloire & son bonheur de son attachement à son prince. Que le clergé de son côté ne s'en louoit pas moins, & n'avoit pas en

me faisoit pour d'Ossat. Il fut plus touché de la menace que je lui faisois en même tems de faire connoître à sa majesté l'insolence de son agent. Il me conjura de n'en rien faire, & j'y consentis, me contentant pour toute vengeance de rendre les brigues de d'Ossat à Rome inutiles ; celles en faveur des Jésuites ne le furent que cette année seulement, puisque l'année suivante ils furent rétablis.

Je toucherai cet article en son tems ; & celui de d'Ossat s'y trouvera encore une fois mêlé, à l'occasion d'un mémoire qui me fut adressé de Rome contre lui. Ce qui me reste à en dire pour le présent, regarde la coadjutorerie de Baieux & l'abbaye de Coulon : si pourtant la chose mérite qu'on entre dans un grand détail. Il suffit de dire que d'Ossat ayant obtenu d'être fait coadjuteur de Baieux, & ayant traité de son abbaye de Coulon avec les Maintenons, par un accord qui, ce me semble, n'étoit pas très-favorable à ceux-ci, sa majesté me donna cette abbaye, après avoir retiré la parole qu'elle avoit donnée aux Maintenons, qui n'y perdirent rien, puisqu'ils en obtinrent l'équivalent sur

L'évêché d'Evreux. Villeroi sollicita fort sa majesté pour d'Ossat, & voulut m'intéresser pour son ami : Mais au contraire ne le vit qu'à regret obtenir cette faveur.

Le nonce du pape me fit une autre plainte, en l'absence du roi, sur le voyage que sa majesté venoit d'entreprendre. Sa sainteté ne s'y intéressoit que parce que l'Espagne, la Savoye & leurs partisans, joignant l'idée qu'ils se formoient du sujet de ce voyage, avec celles qu'ils avoient conçues des armemens & des trésors de sa majesté, que la renommée avoit fort grossis, faisoient passer leurs allarmes jusqu'au saint pere. Henri à qui je mandai l'inquiétude du nonce, m'écrivit de le rassurer, sans m'embarrasser de tirer l'Espagne & la Savoye de leur opinion.

Nous traitâmes de la même manière par lettres, sa majesté & moi, plusieurs différentes affaires, & entr'autres celles de Flandre. On compta que jusqu'au dernier Février de cette année les Espagnols avoient perdu dix-huit mille hommes, & tiré plus de deux cens cinquante mille coups de canon devant Ostende, dont le siège étoit néanmoins si peu avancé, qu'ayant voulu donner

3. ~~Le~~ dans le mois d'Avril un assaut général, ils furent repoussés avec une grande perte. L'archiduc jugea dès lors que malgré tous ses efforts, il n'y auroit que le tems, & le manque d'hommes & de munitions, tant de guerre que de bouche, qui lui livreroient cette place. Après Grave, Nassau de son côté assiéger Rhinberg de là il alla investir Bolduc, sans avoir fait assez de réflexion que cette entreprise passoit ses forces, Bolduc ne pouvant, comme je l'ai déjà remarqué, être pris avec si peu de troupes; aussi pensa-t il y perdre sa réputation & toute son armée; mais il eut en revanche le plaisir de chasser les Espagnols du château de Vastendonck. Ils en étoient déjà, pour ainsi dire, les maîtres. La garnison de cette place, trop foible pour leur résister, ne songeant plus qu'à se retirer, avoit abandonné à leur discrétion la ville & le château, lorsqu'elle fut jointe par quelques troupes Hollandoises, qui passoient par là pour aller joindre l'armée du prince Maurice; & tous ensemble ils attaquèrent les Espagnols & les delogèrent du château.

Il est aisé de comprendre que toute cette guerre ne se faisoit pas de la part des Provinces-Unies, sans de grands

frais d'hommes & d'argent, auxquels il étoit besoin que la France continuât à contribuer. Le siège d'Ostende leur avoit coûté seul cent mille coups de canon & sept mille hommes. Pour l'intérêt des deux puissances, S. M. tenoit dans ces provinces Buzenval, qui étoit alors sur le point de revenir en France, & les Etats avoient pour agent auprès du roi un nommé (8) Aërsens. Aërsens vint me représenter que ses compatriotes alloient se voir hors d'état de pouvoir se remettre en campagne, si S. M. ne leur permettoit de recruter de François les

(8) François Aërsens, en Europe. » C'étoit résident, & ensuite » l'opinion commune ambassadeur des états » de ce tems-là, dit d'Hollande en France. » Amelot de la Houffaye, que Henri IV couchoit avec la femme d'Aërsens, & que le mari en demeuroit content, à cause du grand profit qu'il en tiroit. Ce commerce fut le commencement de sa fortune. Il laissa cent mille livres de rente à son Fils, appelé de Sommerdik.

Le cardinal de Richelieu parle de lui, d'Oxenstiern, chancelier de Suède, & de Guiscard, chancelier de Montferrat, comme des trois seuls politiques qu'il eût connus

compagnies Françoises qu'ils avoient à leur service Le roi me répondit de Châlons-sur Maine qu'il y consentoit , à condition que pour ne pas paroître rompre ouvertement avec l'Espagne , ce seroit Aersens qui se chargeroit lui-même de faire ces recrues le plus secrètement qu'il pourroit , & non les officiers , qui l'auroient fait avec trop d'éclat , ce qui avoit déjà attiré des reproches au roi de la part du roi d'Espagne ; que la chose se fit fort promptement ; que les soldats engigés , dont il voulut s'avoir le nombre , défilassent à petit bruit jusqu'au lieu où se devoit faire leur embarquement , au nombre de six par bande au plus , sans autres armes que leurs épées , ni d'argent que ce qu'il leur en falloit pour les conduire jusques-là , qu'on préférât pour l'embarquement Dieppe à Calais , cette dernière ville étant trop remplie d'étrangers , & qu'on en donnât avis au commandeur de Chastes , qui en étoit Gouverneur , & au vice amiral de Vic , qui devoit concourir dans ce dessein , & pour lesquels il m'adressoit une lettre à cachet volant Il y eut quelques changemens apportés à

ces ordres. Aërsens ne put suffire seul à cette levée ; & parce que je ne crus pas devoir m'en charger , les officiers la firent , mais avec tout le secret possible. Sa majesté songea qu'il ne seroit pas mauvais de faire passer en Flandre la garnison qu'elle faisoit sortir de Metz , & jetta les yeux pour la conduire , sur Béthune mon cousin , de peur qu'elle ne pût parti avec les archiducs. A l'égard de la pension , dont Aërsens m'importunoit beaucoup , Henri remit à en résoudre à son retour.

Le duc de Bouillon mit aussi ses propres affaires sur le tapis pendant le séjour de sa majesté à Metz. Il étoit alors retiré en Allemagne chez l'électeur Palatin , dont il étoit allié par l'électrice. Il engagea cet électeur à entreprendre sa justification , ou à tromper de nouveau Henri par une lettre que sa majesté m'envoya aussitôt , en m'en demandant mon avis. La teneur de cette lettre , où l'électeur Palatin avoit assez mal-à propos affecté de traiter avec le roi de France , comme avec son égal , étoit que le duc de Bouillon étoit au désespoir que sa fidélité fût soupçonnée de sa ma-

jesté, & qu'il l'avoit convaincu, lui électeur, de son innocence, par des preuves qui lui paroissent sans réplique. Pour justifier le duc de ce que le roi lui ayant mandé de venir s'expliquer avec lui, & ensuite fut sçavoir, par la Trimouille de s'arrêter du moins à Sedan, Bouillon n'avoit fait ni l'un ni l'autre; le Palatin alléguoit, quant au premier grief, la qualité de ses accusateurs, auxquels le duc n'avoit pu, avec prudence, s'abandonner; & pour le second, il disoit que le gentilhomme chargé de la lettre de sa majesté, avoit trouvé Bouillon à Genève, d'où il avoit eu très sincèrement intention de venir l'attendre à Sedan; mais qu'ayant cru devoir prendre sa route par l'Allemagne, pour éviter les pays de la dépendance de l'Espagne & de la Lorraine, & aussi pour saluer l'électeur son parent & l'électrice, qu'il n'avoit point encore vue, ce trajet lui avoit fait manquer l'occasion de recevoir sa majesté à Sedan. La lettre finissoit par de nouvelles assurances de l'attachement du duc, dont l'électeur apportoit en preuve la parenté qui étoit entre eux deux.

Henri répondit à cette lettre plus poliment que l'électeur ne devoit s'y attendre, & promit, comme il avoit toujours fait, de rendre ses bonnes grâces au duc de Bouillon; mais à des conditions que Bouillon se sentoît trop coupable pour accepter. En effet, dans le même tems qu'il faisoit faire à sa majesté ces nouvelles protestations, elle reçut à Metz un avis d'Heidelberg, qu'elle m'envoya, qu'un nommé du Pleffis-Bellay, frere du gouverneur du jeune Châtillon, avoit été dépêché par le duc de la Trimouille vers le duc de Bouillon, avec des mémoires tout à fait intéressans pour sa majesté; que ce courier, qui étoit parti de Longjumeau, avoit ordre de passer par Sedan, sans se donner à connoître à personne, pas même à Du-Maurier; qu'il devoit au retour repasser par Sedan & ensuite par Paris, portant la réponse de sa dépêche à la Trimouille, qu'il devoit trouver à Comblat. Sa majesté n'entroit dans tout ce détail que parce qu'elle auroit souhaité (ce qui pourtant ne put s'exécuter) que j'eusse fait, de concert avec Rapin, arrêter ce courier, non avant qu'il fût

— arrivé à Paris ; mais dans le chemin
 3. de Paris à Thouars , après qu'il se-
 feroit chargé dans cette ville de lettres
 qui donneroient les derniers éclaircis-
 semens sur la nature de sa commission.

Ce n'est pas que sa majesté eût en-
 core besoin de preuves contre le duc
 de Bouillon : on peut assurer sans
 crainte de porter un jugement témé-
 raire , que ce qu'il paroïssoit y avoir
 de soumis dans la démarche qu'il ve-
 noit de faire par l'électeur Palatin ,
 n'avoit pour but que deux choses ;
 d'inspirer au roi de la sécurité sur sa
 personne , & de continuer à en tirer
 l'argent qu'il en avoit reçu pendant
 fort long-tems pour l'entretien de ses
 places. Il renouvela cette demande
 par Saint Germain , auquel Henri en
 fût fort mauvais gré. Sa majesté m'en-
 joignit expressement d'être sourd à
 toutes les instances qui pourroient
 m'être faites a ce sujet de la part de
 Bouillon , sans lui témoigner que je
 sçusse rien de ce que je viens de rap-
 porter. Je n'avois pas besoin d'ordre
 sur tout cela ; il me suffisoit des dé-
 couvettes que je venois tout fraîche-
 ment de faire des nouvelles mines

que Bouillon & la Trimouille avoient excitées dans les provinces parmi les protestans, & du résultat de l'entretien que j'avois eu à l'Arsenal avec Henri avant son départ pour Metz; dont je n'ai touché, en son tems, que ce qui concerne ce voyage.

Ce que j'ai à y ajouter ici, c'est qu'après bien des réflexions sur l'esprit de la cabale, qui perçoit d'un trait mortel le cœur de Henri, je réussis à la fin à le tranquilliser, en lui faisant voir qu'elle se dissiperoit après de vains efforts, quelque terrible que fût l'appareil avec lequel elle se montrait alors. C'est que sous quelque idée de légèreté & d'inconsidération qu'on se plaise à nous représenter le peuple, j'ai éprouvé que souvent il embrasse à la vérité certaines vues, vers lesquelles il se porte avec chaleur, ou plutôt avec fureur; mais que ces vues ont pourtant toujours pour objet un intérêt commun & d'une certaine généralité, jamais un intérêt purement particulier, comme peuvent être les ressentimens & les passions d'un seul homme, ou d'un petit nombre de personnes. Je hais de même de dire que sur ce point,

le juge le moins faillible est la voix de ce peuple même. Selon cette maxime, le parti séditieux n'étoit véritablement à craindre que par les mauvaises impressions qu'il répandoit dans les provinces contre le roi & contre le gouvernement, & par les craintes d'oppression & de servitude qu'il y faisoit naître; & comme ces impressions & ces craintes s'affoiblissoient tous les jours par les effets qu'on voyoit du contraire, & n'avoient pas même passé jusques dans les principaux gouvernemens & dans les grandes villes, on ne devoit s'attendre à avoir en tête tout au plus qu'une vile canaille, & des places si peu considérables, qu'elles ne pouvoient tenir quinze jours devant une armée royale.

Les premières nouvelles de la maladie de la reine d'Angleterre trouvèrent encore le roi à Metz. Elles lui furent envoyées par le comte de Beaumont (9), notre ambassadeur à la cour de Londres, & elles lui firent précipiter son départ. Sur les instances de madame sa sœur, il vint de Metz à

(9) Christophe de d'Orléans, mort en Harlai, poëte et orateur, 1615.

Nancy, où elle lui avoit fait préparer un magnifique ballet. Il s'y arrêta quelques jours, fort inquiet des nouvelles qu'il attendoit sur la santé d'Elisabeth, & qui furent celles de la mort (10) de

(10) Elisabeth mourut le 4 Avril, âgée d'un peu moins de soixante-dix ans. Le bruit public de ce tems-là, & l'opinion commune des historiens, sont que la cause de sa mort vint d'un fonds de tristesse & de mélancolie secrète, qu'elle ne put surmonter, & qu'on attribue aux remords qu'elle sentit, & aux reproches qu'elle se fit d'avoir fait mourir le comte d'Essex, celui de ses favoris qu'elle paroissoit avoir le plus aimé. C'est l'opinion de P. Mathieu, *tom. 2. liv. 3. pag. 570.* M. de Thou & quelques autres ne parlent point de ce prétendu désespoir, & disent au contraire qu'elle

mourut comme Auguste, sans douleur, sans crainte, & par le seul épuisement de la nature. Sa haine contre notre religion, & la cruauté avec laquelle elle fit mourir la reine Marie, sa cousine germaine, ont terni la gloire de son regne, ce qui ne m'empêcheroit pas de souscrire à l'éloge que de Thou lui donne, lorsqu'il termine le dénombrement de ses grandes qualités, par dire qu'elle avoit celles d'un roi, & d'un très-grand roi. Elle parloit en latin, en grec, en françois, italien & espagnol. Elle avoit de grandes connoissances dans les mathématiques, l'histoire, la politi-

cette grande reine : perte irréparable pour l'Europe & pour Henri en particulier, qui ne pouvoit se flatter de trouver dans le successeur d'Elisabeth les mêmes dispositions favorables pour tous ses desseins, que dans cette princesse, *l'ennemi irréconciliable de ses irréconciliables ennemis* : & un second lui même : ce sont les termes dont se servoit Henri dans la lettre qu'il m'écrivit sur cet événement, & qui est également remplie des marques de sa douleur, & des éloges de cette reine.

Sa majesté, qui sentit dès le premier moment combien ce grand coup pouvoit influer sur les affaires politiques de l'Europe, se détermina à m'envoyer, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, à Londres. Elle me prévient sur ce voyage dans cette même lettre ; & craignant peut-être les mêmes oppositions que j'y avois apportées autrefois, elle se sert des motifs

etc., &c. Voyez, ou le Septén. ann. 1603, ou les h. noires part. les mémoires d'état, ou les lettres de la vie de de Villeroi, tom. 1. cette princesse, de p. 207, & autres h. l'illust. l'écrite, le comte de Sully, Journal de Henri IV. §

les plus pressans, & qu'elle connois-^{soit} soit les plus propres à faire impression sur mon esprit. J'étois le seul sur lequel Henri pût jeter les yeux. Je le dis après lui, & parce qu'il s'agissoit en effet de traiter des matieres dont j'étois le seul homme en France qui avoit connoissance. Ma religion avoit déjà disposé le nouveau roi en ma faveur, & m'ouvroit un libre accès auprès de lui. Je n'ose rapporter ce qu'ajoute sa majesté sur la réputation d'honneur & de bonne foi, qu'elle dit que je me suis acquise chez les étrangers. Henri suivit de fort près sa lettre; & partant de Nancy, il revint par Toul, Vitry, Rheims, Villers-cotterêts & Saint-Germain-en-Laye, à Fontainebleau, ce voyage ayant duré quelques jours moins de deux mois.

J'avois reçu ordre par une seconde lettre, qui vint aussi-tôt après la première, d'aller à la rencontre de sa majesté, à quinze ou vingt lieues de Paris. Le bruit s'étoit répandu qu'Elisabeth n'avoit pas eu si tôt les yeux fermés, que les Espagnols avoient commencé à mettre tout en usage pour gagner le nouveau roi d'Angleterre.

— sion ne s'étendit pas plus loin qu'à des condoléances sur la mort de la fene reine , & à des complimens pour le nouveau roi , tout au plus à une inspection de l'état des affaires de la Grande-Bretagne , sans aucun pouvoir de parler & d'agir quant à ce point.

Après m'avoir appris ces menées de cour , que j'igno'ois , le roi m'assura de nouveau qu'elles ne lui faisoient changer d'avis ni sur l'ambassade , ni sur mon choix , ni enfin sur l'objet particulier qu'il avoit eu d'abord en vue ; ce qu'il appuya de la reflexion judicieuse , qu'une ambassade qu'on renverroit à une commission de pur cérémonial , étoit une démarche à peu près inutile , & que s'il y avoit quelque espérance de voir marcher un jour le nouveau roi d'Angleterre sur les traces d'Elisabeth , quant aux engagemens politiques contractés par cette princesse , il n'y avoit presque pas de doute que la chose ne dépendit de la manière dont on prévientoit , dans l'abord , ce prince contre la maison d'Autriche , & en faveur de l'alliance avec la France & ses anciens partisans ; mais il ne me fit point ensuite que cette

affaire lui paroïssoit si remplie de dif-
 ficultés à tous égards , qu'à moins
 d'être maniée avec une extrême dex-
 térité , soit dans le conseil de Fran-
 ce , soit à la cour d'Angleterre , il
 vaudroit peut-être mieux n'y avoir
 point pensé du tout ; qu'il s'agissût
 en premier lieu de faire si bien illu-
 sion aux ennemis que j'avois dans la
 cour & dans le conseil , qu'ils ne
 soupçonnassent rien dans ma commis-
 sion au delà de ce qui me seroit dé-
 claré en leur présence , & de leur
 consentement même. Sa majesté rap-
 porta à ce sujet le bon mot de La-
 Rivière , qu'elle avoit assez souvent à
 la bouche , que le royaume de France
 est semblable à une boutique de
 droguille , où l'on trouve également
 les remèdes les plus salutaires & les
 poisons les plus subtils , & que c'est
 au roi à tirer parti des uns & des au-
 tres , comme fait un habile artiste ,
 en les mentionnant à propos ; qu'il
 s'agissoit de plus d'user dans les pro-
 positions que je pourrois faire aux
 ministres d'Angleterre , de tout le mé-
 nagement nécessaire pour ne pas ex-
 poser le secret au premier royaume

l'être en France. J'avois raison de craindre que ces paroles ne fussent ensuite rapportées de manière à m'en faire un crime auprès de S. M. qui avoit, comme les meilleurs princes, ses momens de défiance & de mauvaise humeur. Il ne faut quelquefois qu'un seul de ces momens pour perdre le ministre le mieux soutenu. Je l'avois pensé éprouver à mes dépens.

Toutes ces considérations me confirmèrent dans la pensée de ne point partir sans un écrit signé de S. M. & connu seulement de nous deux, par lequel je pusse, dans l'extrême besoin, justifier que quelle que fût ma conduite à la cour de Londres, & de quelques termes que je me fusse servi en parlant au roi d'Angleterre, je n'avois rien fait que pour le bien des affaires, & par ordre exprès de S. M. C'est ainsi que je déclarai à Henri, lorsqu'au bout de quatre jours il vint lui même prendre ma réponse à l'Arsenal; & sans autrement envelopper la proposition, que de dire que je portois la crainte à l'excès dans les choses qui pouvoient me menacer du malheur de sa disgrâce.

Nous étions seuls en ce moment.

Henri, après s'être promené quelques momens dans la grande allée, au milieu des ouvriers dont il louoit le travail, m'avoit appelé, & conduit, selon sa coutume, jusqu'au bout de cette allée qui se termine en forme de balcon, d'où l'on découvre Paris. Ma proposition le fit rêver quelques instans : il convint cependant qu'elle étoit raisonnable, & quelques jours après il vint lui-même m'apporter l'écrit que je lui demandois, & me le remit, après m'en avoir fait la lecture. Il étoit assez fort pour porter ce pince à ne pas m'obliger de le rendre public. Il m'y étoit permis de me montrer zélé avec le roi d'Angleterre & ses ministres, pour la religion réformée, au point de leur assurer que je la préférois à ma patrie & à mon roi, & qu'elle ne m'attachoit pas moins au roi d'Angle-

— j'étois demeuré pour faire les préparatifs de mon voyage, & où je ne m'attendois à rien moins qu'à un message si triste. » Mon ami, je me sens si mal, » qu'il y a apparence que Dieu veut » disposer de moi. Or, étant obligé, » après le soin de mon salut, de penser » aux arrangemens nécessaires pour » assurer ma succession à mes enfans, » & les faire regner heureusement, à » l'avantage de ma femme, de mon » état, de mes bons serviteurs & de » mes pauvres peuples, que j'aime » comme mes chers enfans, je desiro » conférer avec vous sur toutes ces » choses, venez donc me trouver en » diligence, sans en rien dire à per- » sonne. Faites seulement semblant de » venir au prêche à Abion, & y ayant » secrettement fait trouver des chevaux » de poste, rendez-vous ici dès au- » jourd'hui ».

Je partis précipitamment, saisi du plus vif chagrin. En entrant dans la chambre du roi, je le trouvai dans son lit, la reine, assise à son chevet, tenoit une des mains de ce prince entre les deux siennes. Il me tendit l'autre, & me dit : « Venez m'embrasser, mon

« ami; je suis merveilleusement aise
 « de votre venue. C'est une chose sin-
 « gulière; comment, deux heures après
 « que je vous ai écrit, j'ai commencé à
 « être un peu soulagé de mes grandes
 « douleurs; elles s'en vont peu à peu,
 « ayant déjà uriné trois fois, & la der-
 « nière presque à plein canal, & sans
 « forte douleur. Voilà, dit-il ensuite,
 « en se tournant vers la reine, celui
 « de mes serviteurs qui a le plus de soin
 « & d'intelligence des affaires du de-
 « dans de mon royaume, & qui vous
 « eût le mieux servi & mes enfans aussi,
 « si je vous eusse manqué. Je sçais bien
 « qu'il est d'une humeur un peu austère;
 « & quelquefois un peu trop libre pour
 « un esprit fait comme le vôtre, & que
 « force gens lui eussent rendu sur cela
 « de mauvais offices auprès de mes en-
 « fans & de vous, afin de l'en éloigner;
 « mais si jamais cette occasion se pré-
 « sente, & que vous vous serviez de
 « tels & tels, ils s'approcha de son vail-
 « le & les lui nomma, & que vous croyiez
 « à seulement leurs conseils, au lieu de
 « suivre ceux de cet homme-là, vous
 « gâterez les affaires de l'état, &
 « perdrez même le royaume, mes

qui avoit attribué mon retardement à l'indisposition du roi, & à ce que le Baron du Tour n'avoit point encore notifié en forme au roi, la mort d'Elisabeth, & l'avènement de (13) Jacques

(13) HENRI STUART, baron de Barnley, d'ecce Ro-hu-y, &c épousa Marie Stuart, veuve de François II, lorsqu'elle se fut retirée en Ecosse; par ce mariage il devint roi d'Ecosse. Il fut étranglé dans son lit en 1567. Jacques Stuart, d'abord roi d'Ecosse, & ensuite d'Angleterre, est son fils. Il mourut en 1625. M. de Rosny écrit à cette occasion la lettre suivante, avec divers complimens à l'archevêque de Glouc., dont l'original est dans le cabinet de M. le duc de Sully.

M. de Rosny
MONSIEUR,
Lett. et que vous

avez au bonheur des affaires du roi d'Ecosse, avec le desir que j'ai de vous rendre service, m'a fait vous écrire pour vous prier de voir par la lettre que j'ai présentement reçue du gouverneur de Dieppe, comme la reine d'Angleterre est décédée, & le roi d'Ecosse reçu & reconnu au royume, & que toutes choses y sont parfaites, dont je me réjouis avec vous, & ait chose qui vous est à tous service, & soit une de vos de bien

MONSIEUR,
Vostre très humble
cousin & servi-
teur, Signé,
ROSNY,

ques V. (c'est le nom du nouveau roi) à la couronne d'Angleterre. Ce baron Du-Tour étoit celui que Jacques avoit député à cet effet vers sa majesté très-chrétienne. Il avoit dû partir de Londres le lendemain du jour que ce prince y fit son entrée ; c'est-à-dire, le dix-huit mai. Il arriva peu de jours après à Fontainebleau , où il s'acquitta de sa commission. Villeroy me mandoit encore , que mon départ pour l'Angleterre ne pouvant plus pour ces raisons être reculé , le roi m'appelloit près de lui, pour en sçavoir le jont de sa bouche ; mais il changea d'avis sur ce point , & vint lui-même à Paris , parce qu'il trouva les sables de Fontainebleau trop incommodés pour un convalescent. La chaleur étoit fort grande , & avoit commencé cette année de bonne heure.

Deux jours après que sa majesté fut arrivée à Paris, elle fit assembler , pour le sujet de mon départ , le chancelier de B.llièvre, Villeroy, Maître de Millery , afin que je reçusse mes instructions publiques en leur présence. Ils eurent donc le cabinet du roi , où se tenoit ce conseil , je dis

à sa majesté, que je venois de voir M. le comte de Soissons dans la chambre, & qu'il me paroïssoit convenable qu'il fût aussi introduit, pour y être le témoin de ma députation. Henri me répondit qu'il ignoroit que le comte fut là, & qu'il se serviroit de ce que je venois de dire pour nous remettre bien ensemble ; car ses sentimens dutoient toujours. En effet, M. le comte me rencontrant deux jours après, comme j'entrois chez le roi, me dit qu'il avoit sçu de bon lieu que je lui avois rendu un office qu'il n'attendoit pas de moi ; qu'il m'en remercioit ; qu'il oublioit le passé, & vouloit être mon ami à l'avenir. Il ne persista pas long-tems dans ces sentimens.

L'objet de l'instruction publique étoit toujours une alliance étroite de la France avec l'Angleterre contre l'Espagne, quoiqu'eussent pû faire les partisans de cette couronne en France. Tout ce qu'elle avoit de différent de l'instruction secrète que je renois du roi, c'est que dans celle là, sa majesté cachoit le véritable motif de cette alliance. Je ne la transcri-

rai point ici. On y entre dans un trop grand détail. En voici seulement le précis. Entretenir le roi d'Angleterre de tous les procédés injustes & violens de l'Espagne, afin de lui donner de l'aversion pour cette couronne ; représenter tout ce qu'elle avoit fait pour brouiller l'Europe ; ses usurpations nouvelles en Italie ; ses menées en Angleterre, par le moyen des Jésuites ; ses brigues en Irlande & en Ecosse, soutenues des droits que le pape prétend avoir sur ces royaumes ; ses vues sur Strasbourg, en forçant le cardinal de Lorraine à consentir que le pape en donnât la coadjutorerie au beau frere du roi catholique ; enfin toutes ses démarches pour parvenir à la Monarchie universelle, qui n'étoient que trop bien avérées.

Sur ces représentations, le roi d'Angleterre ne pouvoit prendre qu'une des résolutions suivantes : de la paix avec l'Espagne, d'une guerre déclarée, ou d'une guerre couverte avec cette couronne. Dans le premier cas, faire sentir à ce prince que la paix mettoit l'Espagne en état de s'assurer les Pays Bas, après quoi elle

ne manqueroit point de tourner ses armes contre l'un ou l'autre des deux rois ; mais en premier lieu contre celui d'Angleterre , que le pape haïssoit depuis long-tems ; détromper ce prince du bruit que l'Espagne faisoit courir , qu'elle ne cherchoit point à s'emparer des Pays Bas , mais à en fonder un royaume particulier , tel qu'avoit été celui de Bourgogne , qu'elle donneroit à l'archiduc ; pour dernière ressource , se retrancher à demander qu'on fit du moins acheter cher cette paix à l'Espagne , ou qu'elle en eût obligation aux deux rois ; sur tout qu'elle abandonnât Ostende. Dans le cas d'une guerre ouverte , découvrir à quelle intention le roi d'Angleterre prenoit ce parti ; chercher à l'écluser , & faire toujours commencer par secourir puissamment les états.

Enfin dans le cas d'une guerre secrète , qui étoit le parti dans lequel je devois continuer ou amener ce prince , lui faire envisager que la prudence demandoit qu'il commençât par s'affermir sur le trône , & l'assurer à ses descendans , & par met-

tie l'Europe dans son parti , afin qu'un jour l'Espagne se vît attaquée de manière à ne pouvoir résister ; qu'il falloit se contenter jusqu'à ce tems de tenir cette puissance en échec , & de lui faire user ses forces contre la Flandre sans fruit ; qu'on pouvoit cependant convenir dès-à-présent des conditions de l'union , la cimenter par un double mariage des enfans des deux rois , qui ne seroit déclaré que lorsque ces deux monarques mettroient la main à l'exécution de leurs desseins ; régler sur toutes choses la nature des secours qu'on donneroit provisionnellement aux états ; empêcher le conseil d'Angleterre de demander les trois cent mille livres que cette couronne avoit prêtées aux Provinces-Unies , de peur de jeter celle-ci entre les bras de l'Espagne ; au contraire , porter sa majesté Britannique à faire de nouveaux traités de paix avec S. M. T. C. en faveur de ces peuples , & à les assister des mêmes secours qu'avoit fait le même établissement ; obtenir que les cinquante cent cinquante mille livres que cette couronne avoit prêtées à la France , fussent appliquées aux besoins de la

— Flandre ; qu'il en fût ajouté trois cent mille autres de la part de l'Angleterre, pour faire en tout un fond de quinze cent mille livres , avec sept cent cinquante mille livres que Henri s'obligeoit d'y joindre , pour les nécessités présentes des Etats Généraux ; se retrancher, en cas de refus sur ces articles , à décharger les états de leurs trois cent mille livres de dettes envers l'Angleterre , la France consentant à en demeurer obligée ; faire en sorte que le roi d'Angleterre ne se fit point livrer par les Hollandois leurs places maritimes , pour caution de ces secours , & le sonder sur ce qu'il prétendoit faire de celles qu'il avoit déjà en Zélande ; communiquer & agir sur ce plan avec Barneveldt & les députés des Etats à Londres ; se les attacher ; les entretenir de bonnes espérances ; leur faire sentir qu'on prenoit leurs intérêts dans le conseil britannique , sans donner d'ombrage à celui-ci , & profiter des lumières qu'ils pouvoient avoir acquises sur le roi & la nouvelle cour.

C'étoient-là les points principaux de l'instruction. Il y en avoit encore

quelques autres qui ne regardoient pas le même sujet , ou ne le regardoient qu'indirectement. Tel étoit celui des pirateries des Anglois. J'étois chargé de porter mes plaintes de ce que depuis la paix de Vervins, ils avoient pris sur la France plus d'un million ; & d'essayer de faire casser le traité sur le commerce fait par Charles IX en 1572. entre les deux couronnes, comme désavantageux à la France , qui n'avoit pas les mêmes privilèges & immunités en Angleterre, que les Anglois en France. L'étroite union d'Elizabeth & de Henri avoit fait que sous le règne de cette princesse tout avoit été égal de part & d'autre, & ce traité regardé comme nul, quoiqu'il n'eût pas été annullé formellement, mais je devois user d'une grande discrétion sur cet article, & même le supprimer tout-à-fait. Si je voyois qu'en le traitant je coulois jusque de donner au nouveau roi un soupçon contre Elizabeth elle-même n'avoit pu être exempte, que le roi de France ne cherchoit qu'à embraquer l'Angleterre dans une guerre avec l'Espagne, dont il seroit ensuite se tenir lui-même adroitement. Si ce

03. que le baron Du-Tour avoit mandé en France, que sa majesté britannique étoit résolue à secourir Ostende, se trouvoit fondé, je pouvois m'épargner une partie de ces précautions.

La maniere dont je devois traiter avec les ambassadeurs du roi d'Espagne & des archiducs, l'attention que je devois apporter aux affaires d'Irlande & d'Ecosse, & la justification de Berumont, contre lequel on avoit prévenu le roi Jacques, & que j'étois chargé de faire jouir auprès de ce prince, des mêmes droits dont jouissoit son agent en France, étoient les autres articles de l'instruction. Un dernier regardoit le duc de Bouillon, sur lequel il m'étoit ordonné de garder le silence, à moins que le roi d'Angleterre ne m'en parlât, engagé à le faire par l'électeur Palatin. Je devois alors faire connoître Bouillon pour tel qu'il étoit, & n'engager à rien le roi de France à son sujet. On voit que ma négociation étoit d'un objet assez étendu, puisqu'il s'agissoit de connoître les dispositions, non seulement du roi & du peuple d'Angleterre au sujet de l'Espagne & de la Flandre, mais en-

cote des rois du Nord. Pour bien dire, l'état politique de toute l'Europe étoit intéressé dans la démarche que j'allois faire & dans l'issue qu'elle devoit avoir.

Cette instruction (14), dans laquelle S. M. joignit à toutes mes autres qualités, le titre de marquis, m'ayant été lus hautement, me fut remise en présence de M. le comte de Soissons, de Sillery & de Jeannin, signée de S. M. & de Villetoir. Henri y joignoit six lettres; une de S. M. au roi d'Angleterre, outre une seconde au même prince, contre signée pour la forme; deux semblables du roi pour la reine d'Angleterre, & deux de la reine de France au roi & à la reine d'Angleterre. Sa majesté me donna un chiffrage connu du conseil; mais elle m'en donna se-

(14) Le Comte de Villeroi, suivant ce
 ordre ordonné, a été averti, et de
 par de la part de la Cour de
 Henri IV. l'ordonnance. Cette pi-
 ce est écrite en vers, et est en effet
 d'un style si bon, et si digne de
 l'ordonneur, que l'on ne peut s'empê-
 cher de le louer, et de le louer de
 la part de la Cour de Henri IV.

3. ctement un second, dont elle seule & moi avions la clef. Lorsque j'allai prendre congé de ce prince, il me donna sa main à baiser, & m'embrassa en me souhaitant un heureux voyage, & me répétant qu'il se reposoit sur moi, & qu'il attendoit un succès favorable.

Je pris au commencement de Juin, le chemin de Calais, où je devois m'embarquer, ayant avec moi une suite de plus de deux cens gentilshommes, ou soi disant tels, dont une partie étoit en effet de la première distinction. Le vieux Servin vint me présenter son fils, en me disant qu'il me supplioit d'essayer à en faire un honnête homme; mais qu'il ne pouvoit s'en flatter, non faute d'esprit & d'étoffe dans le jeune homme, mais à cause de son inclination naturelle pour toutes sortes de vices. Il avoit raison. Ce qu'il venoit de me dire m'ayant donné la curiosité de connoître à fond le jeune Servin, je vis tout ensemble un miracle & un monstre. Je ne puis donner d'autre nom à l'assemblage des plus rares talents avec les plus vicieux. Figurez-vous un esprit si vif, qu'il

n'ignoroit presque rien de ce qu'on peut savoir, une compréhension si prompte, qu'il faisoit tout dès la première fois, & une mémoire si prodigieuse, qu'il n'oublioit jamais rien. Il possédoit toutes les parties de la Philosophie, les Mathématiques, particulièrement les Fortifications & le Dessin, & jusqu'à la Théologie, qu'il savoit si bien, qu'il étoit quand il vouloit, excellent prédicateur & habile controversiste pour & contre la religion réformée indifféremment. Il avoit appris non seulement le grec, l'hébreu, & toutes les langues qu'on appelle savantes, mais encore tous les différents jargons. Il en prenoit si naturellement la prononciation & les accents, que cela joint à une parfaite imitation, soit du geste, soit des différentes manières tant des peuples de l'Europe, que des provinces de la France, auroient pu le faire regarder comme étant de tout pays. Il avoit appliqué cette disposition à contrefaire toute sorte de personnes, & s'en acquittoit singulièrement; aussi étoit-il le plus parfait farceur & le meilleur comédien qu'on pût voir. Il faisoit bien des

vers. Il jouoit de presque tous les instrumens, savoit la musique à fond, & chantoit aussi agréablement que méthodiquement. Il disoit la Messe; car il vouloit tout faire, aussi bien que connoître tout. Son corps étoit parfaitement bien assorti à son esprit. Il étoit adroit, souple, léger & propre à tous les exercices. Il montoit passablement à cheval, & on l'admiroit dans la danse, la lutte & le saut. Il n'y a point de jeux de récréation qu'il ne sçut, & il s'aidoit de presque tous les métiers mécaniques. Tournez la médaille : il étoit menteur, double, traître, cruel, lâche, pipeur, yvrogne & gourmet, brélandier, débauché en tout genre, blasphémateur, athée, en un mot, on y trouvoit tous les vices contraires à la nature, à l'honneur, à la religion & à la société; & il s'est montré tel jusqu'à la fin, qu'il est mort à la fleur de son âge, en plein bordel, corrompu par la débauche, & tenant encore le verre en main, jurant & reniant Dieu.

Depuis le moment de mon départ, jusqu'à celui de mon retour, j'écrivis régulièrement à S. M. & lui rendis un

compte exact de tout ce qui m'arrivoit. Mes lettres étoient de trois sortes. Je me servoisois du caractère ordinaire pour les choses indifférentes ; de mon chiffre général , pour celles qui ne devoient être connues que du conseil ; de mon chiffre secret , dans ce que j'adressois au roi lui-même , & pour n'être vu que de lui seul. Ce prince auroit souhaité que j'eusse écrit de cette sorte la plus grande partie de mes lettres , quoique la difficulté de les déchiffrer lui parût si grande , qu'il en donna enfin la clef à l'omnibus , qu'il encourageoit de tems en tems à s'y rendre versé ; mais j'en sentoisois encore davantage toute la difficulté , lorsque j'avois à entrer dans des détails qui me faisoient passer de beaucoup la longueur ordinaire des lettres. Je ne lais-
 sai pas de me conformer autant que je pus , à l'usage de S. M. sur tout depuis l'arrivée de la dépêche perdue. Pour informer exactement le public sur mon voyage de Londres , & sur ma réception auprès du roi Jacques , il ne m'en restoit que de continuer en tout toutes ces lettres que j'ai recueillies.

7 coup de peine à me faire écouter ; & ce ne fut qu'à force de leur représenter que de Vic n'agissoit ainsi que pour

Rosny, fit tirer en	» aussi tôt le pavillon
effet sur le vaisseau	» fut relevé Le cap-
françois du vice amir-	» taine Anglois, qui
ral Comme je soup-	» étoit dans la Ram-
çonne nos mémoires	» berge, voyant le pa-
d'avoir un peu d'ouïe	» villon de France le-
ce fait, pour l'hon-	» vé, commanda aux
neur de la nation, ou	» siens de tirer sur
peut être par vanité,	» le vice-amiral de
je vais le rapporter,	» France, jurant Dieu
comme on le voit dé-	» en Anglois, qu'il
taillé dans le Septré-	» ne souffriroit aucun
naire » De-Vic, vice-	» pavillon en la mer
» amiral de Fran-	» occane, que celui
» ce, peu après qu'il	» d'Angleterre Un
» eût mouillé l'ancre	» coup de canon fut
» à la rade de Dou-	» incontinent » é
» vres, où il venoit de	» contre le vaisseau
» débiter une par-	» ou étoit ledit seu-
» tie de la suite de M	» de Vic, qui en de-
» de Rosny, fit aussi	» manda le canon ;
» tôt vo le port re-	» après l'avoir feu, il
» venir à Calais, &	» se prépara à se dé-
» passant près la Ram	» fendre. M de Fos-
» berge, pour ce que	» ny s'en plaignit ar-
» M de Rosny étoit	» cap taine anglois.
» encore delà, fit	» & se tint offensé de
» lever le pavillon,	» ce qu'il avoit fait
» & l'aider d'un coup	» tirer ce coup de ca-
» de canon, & tout	» non, mais il pa loit

me faire plus d'honneur, & aussi pour
me donner une plus grande marque de
désérence, en abaissant son pavillon à

« à un homme sans prouver à Louis XIII
« d'obéissance, qui ne l'obligation où il est
« lui répondit que de d'avoir une puissante
« fureur de colère. Il marine. » Les coups
« fallut qu'il cédât lors » de canon, dit-il, per-
« au plus fort, & fit » tant le vaisseau, per-
« signer au vice amiral » ceint le cœur aux
« de France d'abaisser » bon François. Si les
« son pavillon ; & » paroles du roi Jac-
« qu'il fit. Le fien de » quet furent plus ci-
« Vir en ayant de man- » viles, elles n'eurent
« de raison, l'amiral » pourtant pas autre
« d'Angleterre lui du » effet que d'obliger le
« que le roi d'Angle- » due à tirer satis-
« terre, son maître n'a- » faction de sa prudence,
« pouvoit point ce que » seignant être pacé,
« le capitaine avait » toujours son mal étoit
« fait par présomp- » plus enfant, & que
« tion, le peu d'ex- » la pleie étoit incu-
« ecut son malice. » rable. Il fallut que
« de la, & de ce côté » le royaume se vult
« de l'autre tout plus » de destruction en
« Cette réponse appar- » contre un souverain
« & l'armée de ce côté » avec cette résolu-
« de l'autre, & de » tion, une autre fois,
« De l'autre, & de l'autre » de l'autre le droit
« de l'autre, & de l'autre » de la couronne, par
« de l'autre, & de l'autre » la couronne, le roi
« de l'autre, & de l'autre » de la couronne, le roi
« de l'autre, & de l'autre » de la couronne, le roi

mon premier commandement C'est le
 3. biais que je crus devoir prendre. Je
 gagnai sur eux qu'ils fissent leur dé-
 charge à coups perdus. Je fis un signal
 à de Vic, qu'il entendit parfaitement
 bien Il abassa son pavillon, mais en
 jurant, à ce qu'il me fut rapporté de-
 puis, de s'en venger sur les Anglois,
 lorsqu'il les rencontreroit une autre
 fois. Je doute fort qu'il s'en fût tiré de
 celle ci à son avantage, quoiqu'il en
 soit, la querelle fut éteinte par ce
 moyen, & notre passage s'acheva tran-
 quillement.

J'arrivai à Douvres sur les trois heu-
 res après midi. Beaumont m'y atten-
 doit avec le sieur de Lucnau, qui
 exerçoit en Angleterre la même fonc-
 tion que Gondy en France. C'est cette
 parue de la réception des ambassadeurs,

sur la mer à part ch & sell Pour ce qui regarde le fait qui est aussi rapporté dans ce testament, il y est al- l'été dans presque tou- tes les ci constances Je serai que aussi que M de Sully, apparem- ment pour ne pas pa-	roître avoir été an- grièvement offensé, passe très légèrement dans ses mémoires. sur l'en droit où il parle de la satisfac- tion qu'il prit le roi d'Angleterre de lui faire donner.
--	---

qui ne consiste qu'à leur faire trouver 160
des logemens, des vivres, des chevaux
ou des chariots, & autres choses de cet-
te nature. Le maire de Douvres vint
aussi me faire compliment, & le peu-
ple faisoit tant d'acclamations, qu'il
ne s'étoit jamais, disoit-on, passé rien
de semblable pour aucun ambassadeur;
mais je ne m'y laissai plus tromper,
après l'échantillon que je venois de re-
cevoir de la politesse angloise, dont
j'eus une seconde preuve avant même
que de sortir de Douvres.

Le gouverneur de cette ville m'en-
voja son neveu me prier de venir voir
le château, ne pouvant venir lui-même
me voir, à cause de la goutte qui
le retenoit au lit. Cette invitation fut
suivie d'une seconde, qui me donna
bonne opinion de celui qui me la fai-
soit. J'aurois eu même le tort du
manque de civilité de mon côté, si
après cela j'étois parti de Douvres sans
avoir salué ce gouverneur. J'y menai
le laquais avec mon monde. Je con-
noissois bien qu'on ne nous avoit appel-
lés si honorablement, que pour profiter
de la curiosité qu'en exige de ceux qui
ont le bonheur de voir le château de

Douvres. On l'exigea de chacun des
 13. gens de ma suite avec assez de rudesse,
 ce qui fut suivi de la cérémonie de
 faire quitter l'épée à tous, excepté à
 moi. Présentés au gouverneur, dont
 le nom est Thomas Wimes, qui nous
 reçut assis dans sa chaise, nous le vi-
 mes faire une si laide grimace, d'abord
 que quelqu'un voulut arracher seule-
 ment les yeux sur les tours & sur les
 murailles du château, que je me reti-
 rai dans le moment, sans vouloir en
 voir davantage, prenant pour prétexte
 la peur de l'incommoder. J'avois ex-
 horté mon escorte à se bien souvenir
 des règles de la politesse françoise,
 quelque chose qu'on pût faire ou dire;
 & il me parut que cet avertissement
 n'avoit pas été hors de saison.

Lorsqu'il fut question de prendre la
 route de Londres, Luéau ne parut
 plus cet homme poli & plein d'atten-
 tion, qui un moment auparavant avoit
 demandé la liste de ceux qui m'escor-
 toient, afin, disoit-il, de leur distri-
 buer des chevaux & des chariots. Il
 m'obligea à croire qu'il n'avoit pas la
 liste qu'il surprendre cette liste,
 pour l'envoyer à Londres, puisqu'il

Laissa tous mes gens se pourvoir de chevaux, comme ils purent, & à leurs frais; & ce peuple si doux les loua si chèrement, & en même-tems avec tant d'arrogance, qu'il sembloit encore qu'on nous fit grace. Aucun de nos François ne fit semblant de s'apercevoir de l'incivilité de ces procédés: pour moi j'entraï dans le carrosse du comte de Beaumont.

J'eus plus lieu d'être satisfait de la noblesse des environs de Cantorbery. Elle accourut sur mon passage, & pour me faire tous les honneurs imaginables, elle seignit d'en avoir reçu l'ordre du roi d'Angleterre. Cantorbery est une petite ville extrêmement peuplée & si polie, que je n'ai reçu nulle part un traitement si distingué. Les uns venoient m'embrasser la main, les autres baiser les mains, d'autres me présentent des fleurs; ce qu'il faut remarquer, non aux Anglois de cette ville, ils conservent par-tout leur caractère d'orgueil pour les François, mais aux Vellois & aux Flamands, qui s'établirent dès le tout temps en cette ville, pour le sujet de la religion. L'est à présent la presque toute changée, & en

ne donnât pas sujet d'appercevoir de la méfintelligence là où personne n'en avoit vu. Beaumont s'adressa à Sidney même, & sçut si bien le tourner, qu'il fut le premier à écrire à la cour de l'ordres, qu'on devoit envoyer au devant de moi un comte, & du conseil privé ; ce qui fut exécuté. Le comte de Southampton, l'un des ministres & des confidens de Jacques, vint me trouver à Gravesend, au nom du roi, avec une nombreuse escorte de noblesse. Nous passâmes par Rochester pour venir en cette ville. Nous trouvâmes une grande différence pour l'accueil, entre Rochester & Cantorbery. Les Bourgeois de cette ville effaçoient les marques que les fourriers du roi d'Angleterre avoient faites à leurs maisons pour nous y loger.

J'entrai dans Gravesend dans les barges du Roi. Ce sont des bâteaux couverts, très-propres & très-orés, & je remontai de cette sorte la Tamise jusqu'à Londres, où en arrivant, la tour seule nous salua de plus de trois mille coups de canon, sans compter les décharges de plusieurs

LIVRE QUATORZIÈME. 23;

beaux petites pièces de Vaisseau, ni la menutagerie du Mole & de la place, qui est devant cette Tour. Je n'ai guère vu de plus beau feu. Je pris place au pied de la tour, où quantité de carolles, dont Southampton & Sidney faisoient les honneurs, m'attendoient pour me mener avec toute ma suite à l'hôtel du comte de Beaumont que j'avois choisi pour ce jour-là. L'affluence du peuple étoit si grande, qu'à peine nous pûmes nous ouvrir un passage.

J'eus dès ce soir-là même occasion de connaître les deux Anglois qu'on m'avoit indiqués. Arrivé chez Beaumont, Milord Southampton me prit à part; & après m'avoir dit que le roi étoit à Vin Wind, château à vingt-cinq milles de Londres, lui avoit ordonné d'aller s'y trouver ce jour-là, quelque tard qu'il fût, pour l'informer de mon arrivée, & lui en rapporter les particularités. Il me demanda avec empressement si je n'avois rien vu de remarquable, & si j'étois allé à quelque fête de quelque nature. Je lui dis que j'étois allé à la fête de la Saint-John, & qu'il y avoit eu un feu d'artifice.

— vint me faire la même requête, en me représentant fort affectueusement, que l'honneur qu'il avoit eu de m'être député le premier, & l'attachement dont il faisoit profession pour sa majesté très-chrétienne, méritoient que je réservasse pour lui du moins quelques-unes des bonnes paroles dont j'étois chargé, & ajouta-t-il, que je ne m'ouvrisse pas entièrement à Southampton. Je vis bien qu'il y avoit entr'eux de la jalousie à qui porteroit la première parole au roi. Je les remerciai tous deux très-poliment, & je donnai la préférence à Sidney; c'est-à-dire, que le premier n'eut que de fausses, & celui-ci que de générales confidences, dont je ne me souciois pas, & que j'étois même bien-aise qui devinssent publiques.

Ils en usèrent tous les deux comme ils jugerent à propos. Pour moi, je soupai & couchai ce soir chez Beaumont, & j'y dinai encore le lendemain, parce que si peu de tems ne suffisoit pas pour me trouver & me préparer un logement, en attendant celui qu'on me destinoit au palais d'Arondel, l'un des plus beaux & des plus commodes de Londres, par le grand nombre de

se apparemment de plein pied, & qu'on ~~se~~ 16
 faisoit accommoder à cet effet. Cela mit
 dans un grand embarras tout mon
 cortège, qui ne pouvoit loger chez
 Beaumont. On chercha des maisons
 dans tout le quartier. La difficulté étoit
 d'en trouver ; tous les bourgeois se
 défendant de recevoir nos François,
 à cause du traitement qu'ils se souve-
 noient d'avoir reçu assez récemment
 des gens du maréchal de Biron. La
 plus grande partie pensa passer la nuit
 dans la rue.

Il faut convenir que si tout ce que
 j'entendis sur ce sujet dans tout ce
 quartier, étoit vrai, Biron n'avoit pas
 mal travaillé à justifier l'animosité de la
 nation Angloise contre la nôtre, par
 les excès auxquels il avoit souffert que
 toute la nation se portât. Je ne veux
 rien dire à demi, principalement lors-
 que ce que je dis peut être utile pour
 la correction de nos mœurs. Nos jeunes
 François ne se sont point encore défaits
 de ces vices étourdis & égarés, de ces ma-
 nières libres & même effrontées, dont
 on nous a fait de tout temps le reproche.
 Le malheur est qu'ils ne sont pas plus
 capables de reconnaissance chez les

étrangers que chez eux , où ils sont accoutumés à passer leur vie dans les brelans & les autres lieux de débauche, & à n'y garder aucune mesure.

Je me répondis bien à moi-même , que si ma conduite ne l'avoit pas la France de ce reproche , du moins je ne l'encourrois pas dans ceux sur lesquels j'avois autorité , & je résolus d'exercer cette autorité d'une manière à contenir toute ma maison dans une police sévère. J'en fis publiquement la déclaration , & comme les leçons sur ce sujet sont presque toujours inutiles , j'y joignis l'exemple dans une occasion qui se présenta presque dans le moment , & que je vais rapporter.

Ayant été logé le lendemain dans une belle maison , qui répondoit à une grande place , autour de laquelle furent distribués les logemens de tous ceux de ma suite , quelques uns s'en allèrent faire la débauche chez des femmes publiques. Ils y trouverent quelques Anglois avec lesquels ils prirent querelle , se battirent , & laisserent un Anglois tué sur la place. Le peuple déjà assez mal disposé , & encore excité par la famille du mort , qui étoit un

l'un bourgeois, s'amoussa, & com-
mença à menacer hautement de venir
être main-basse sur tous les François,
jusques chez eux. La chose parut bien-
tôt des plus sérieuses, parce qu'en un
moment ce peuple se grossit jusqu'au
nombre de plus de trois mille : ce qui
la résoudra à François à venir cher-
cher un asyle dans la maison de l'am-
bassadeur. Je n'y pris pas garde d'a-
bord, il commençoit à être nuit, & je
jouais à la prime avec le marquis d'O-
rson, Saint-Lun & Blévenant ;
mais en les voyant arriver par pelotons
de trois ou quatre ensemble, & avec
leur supériorité, je courus à la fin
où il y avoit quelque chose d'extraor-
dinaire. Et avant qu'ils eussent du Ter-
rain & l'ordonnance, je fus le sujet de
cette aventure.

L'alarme de la nation, le silence,
l'arrêt de ma négociation, firent
les premiers effets de la surprise. Mon
cousin se leva, avec un air farouche
de champion qui se battoit, & le
cousin de sa femme se prit au bras de son
frère, & le conduisit le premier à la
porte de la maison. Les autres se
suivirent en silence, & sans dire un
mot, & se rangèrent en deux files

= mutinée, comptant bien que je lui ferois raison, & qu'il alloit partir pour venir me la demander, quand il avoit reçu la lettre & la sentence. Il m'exhortoit à la modérer, soit que ma sévérité l'eût désarmé, ou, comme il y a toute apparence, qu'il se fût déjà laissé gagner par les présens de la famille du criminel. Je renvoyai dire à ce magistrat, que je ne révoquerois pas un arrêt, qu'aucune autorité supérieure & aucun respect humain n'avoit pu ni m'obliger, ni m'empêcher de porter, & qui justifioit au roi mon maître, & à toute la nation Angloise, que j'avois fait tout ce qui étoit de mon devoir en cette occasion; que je ne pouvois plus rien dans cette affaire, que de m'en décharger en l'en chargeant lui même, & lui abandonnant le prisonnier, pour le punir comme il croiroit le devoir faire suivant les règles de la Justice Angloise, & je le lui envoyai effectivement; ce qui fit de cette procédure une affaire particulière entre le Maire & Combit, ou plutôt Beaumont, qui acheva aisément de gagner le magistrat, & d'en obtenir l'élargissement de son parent,

tant qu'on pût m'accuser de lui avoir prêté la main. Je m'appercus au contraire que les François, aussi bien que les Anglois, demeurent persuadés qu'une mer noire comme ébène ne se feroit pas passer si doucement. Ce qui produisit d'un côté tant d'efforts, les uns commencèrent à m'en rire, & les autres à m'en rendre de mauvaisage.

— en pensée, ni d'écouter les autres, ni de se défier d'eux mêmes. Au reste, ils se font, par ce caractère, bien plus de tort à eux mêmes qu'à nous. Ils sont par-là à la merci de tous leurs caprices. Environnés de la mer, on dirait qu'ils en ont contracté toute l'instabilité; tout change chez eux, au gré de leurs dispositions actuelles, & la seule différence entr'eux & les peuples de l'Europe, qui passent pour les plus changeans, c'est que chez eux le changement n'est point un effet de légèreté, mais d'une vanité qui se reproduit sans cesse sous mille formes. Esclaves par amour propre de toutes leurs fantaisies, ce qu'ils croient avoir très-sensément arrangé, ou très constamment résolu, se trouve anéanti, sans qu'ils en sçachent ni puissent apporter de raison. Aussi sont-ils si peu d'accord avec eux mêmes, que vous ne les prendriez pas pour les mêmes personnes, & qu'ils paroissent quelquefois surpris de se retrouver toujours dans l'irrésolution. Examinez ce qui s'appelle chez eux maximes d'état, vous n'y trouvez que les loix de l'orgueil même, adoptées par arrogance, ou par paresse.

Sur ce portrait il semblera d'abord qu'il ne doit pas être extrêmement difficile à un ambassadeur de leur inspirer de nouvelles résolutions, & cela est vrai, mais seulement pour le moment présent; passé ce moment ils ne se souviennent plus de ce que vous leur avez le plus fortement persuadé, en sorte qu'il faudroit qu'un roi de France eût continuellement auprès d'eux une personne d'esprit & d'autorité, qu'il s'en fût écouter comme malgré eux, & les forçât pour ainsi dire, à être raisonnables; encore resteroit-il toujours dans ce cas à combattre leur orgueil, qui leur inspire de se croire infiniment supérieurs à tous les peuples de l'Europe (18).

Ainsi la France ne doit pas plus compter sur les Anglois, que sur ses autres voisins, & la vraie bonne politique qu'elle a à suivre, pour le dire

ici en passant, est de se mettre au-dedans d'elle-même en état non seulement de n'avoir besoin de personne, mais encore de contraindre toute l'Europe à sentir le besoin qu'elle a d'elle; ce qui n'est difficile, après tout, que pour les ministres, qui n'imaginent point d'autre moyen pour arriver à ce point, que la force & la guerre. Loin de cela, que le souverain se montre ami du repos, désintéressé dans ce qui le regarde, plein d'équité à l'égard des autres, il est assuré de tenir ses voisins dans cette dépendance qui est seule durable, parce qu'elle gagne les cœurs; au lieu d'assujettir les personnes (19).

Je vais plus loin, & je soutiens que la paix est le grand & commun inté-

tre la vérité d'accord avec la bonne foi de l'Auteur, c'est qu'il a peint les Anglois tels qu'ils lui ont paru être en ce tems-là. C'est un des plus heureux effets de la culture des arts, & du progrès des sciences, d'avoir dissipé ces préjugés & ces partialités, qu'ont produites la haine & la

jealousie. Voyez ce que nous avons dit sur ce sujet, dans la préface de cet ouvrage. (19) Il n'est pas surprenant d'entendre raisonner de cette manière aujourd'hui qu'on a pris des idées plus saines sur la politique & la guerre;

voir l'oreille du maître, & ils se hâissoient fort. Ainsi la faction Ecossoise se subdivisoit en deux.

La seconde, tout à fait contraire à celle-ci, étoit la faction Espagnole, tous les Howards y entroient; ayant à leur tête l'amiral de ce nom, le grand-chambellan, le grand-écuyer, les Humes, & autres moins distingués. La troisième étoit composée d'un nombre de vieux Anglois, qui mettant la France & l'Espagne au même niveau, ou également jaloux de ces deux nations, ne s'attachoient ni à l'une ni à l'autre, & songeoient à rendre la Flandre indépendante d'elles, en ressuscitant l'ancien royaume de Bourgogne. Les principaux mobiles de cette faction étoient le chancelier, le grand trésorier, & le secrétaire d'état Cécil; du moins autant qu'on le pouvoit conjecturer d'un homme qui étoit tout mystère: car il se séparoit des uns & des autres, ou il se réunissoit à eux, selon qu'il le jugeoit à propos pour l'intérêt de ses affaires particulières. Il avoit eu la principale part dans l'ancien gouvernement; & il prétendoit avec la même

subtilité parvenit à gouverner le nouveau. Son expérience, aussi bien que son adresse, le faisoient déjà regarder du roi & de la reine, comme un homme nécessaire. Enfin on en formoit une quatrième, de ceux qu'on voyoit se mêler des affaires, sans aucune liaison avec tous ceux qui viennent d'être nommés, sans même aucun accord avec l'un'eux, sinon qu'ils ne se sépareroient point, & qu'ils ne s'uniroient avec personne. Cens scélérats, de ce-

miens , parce qu'étant fins & intelligens , ils s'y prennent ordinairement mieux que les autres , pour s'attacher leur maître , les seconds , parce qu'ils avoient l'avantage de la familiarité , & d'être admis aux parties de plaisir. Mais l'humeur & les inclinations du roi n'étoient elles-mêmes pas encore assez bien connues , & son avènement à une couronne telle que l'Angleterre , pouvoit d'ailleurs y apporter trop de changemens , pour qu'on pût s'assurer d'avoir deviné juste

Tout ce qui étoit à craindre pour moi , étoit que de tous les sentimens qu'on cherchoit à faire prendre à Jacques , le plus difficile ne fût celui qui l'attacheroit à la France. Il avoit pensé jusques là comme faisoient les puissances du Nord , qui divisoient en trois la maison d'Autriche , celle d'Espagne , celle d'Allemagne , & celle de Bourgogne. Ils detestoient la première comme trop puissante & trop entreprenante. Ils méprisoient la seconde , & s'en seroient pourtant bien accommodés , en la désunissant d'avec le pape , l'Espagne & les Jésuites. Pour la troisième , qui n'étoit pour

eux qu'en idée , elle étoit si fort de leur point, qu'ils n'auroient rien épargné pour la rétablir , pourvu qu'ils l'eussent aussi séparée d'intérêt d'avec l'Espagne & l'Allemagne , ou du moins que ces puissances eussent renoncé à rien prétendre les unes sur les autres. 16

Jacques I n'étoit pas ensuite si bien prévenu à beaucoup près en faveur de Henri , que l'avoit été Elisabeth. On lui avoit rapporté qu'il l'appelloit par dévotion, *capitaine à ses ordres, & chef aux armes*. Il étoit assez difficile qu'il ne donnât pas dans les commencemens quelque accès dans son esprit à ces anciennes prétentions de l'Angleterre sur la France , dont on n'avoit pas manqué de l'enrettenir

à être sçavant. Il aimoit à entendre
 3. parler des affaires d'état, & qu'on l'entretînt de grandes entreprises, qu'il pesoit lui même avec un esprit de méthode & de système, mais qu'il étoit bien éloigné de pousser plus avant : car il haïssoit naturellement la guerre, & encore plus à la faire, étoit indolent dans ses actions, excepté lorsqu'il étoit à la chasse, & inappliqué dans les affaires, tous indices d'un esprit doux & timide, & qui ne peut guère manquer de se laisser gouverner. Il étoit facile de le conclure de la conduite qu'il avoit tenue à l'égard de la reine son épouse. (10)

Cette princesse n'avoit dans son caractère aucun trait de rapport avec son mari. Elle étoit d'un naturel hardi & entreprenant. Elle aimoit l'éclat & la pompe, le tumulte & la brigue. Elle étoit entrée fort avant dans toutes les factions civiles, non-seulement en Ecosse, au sujet des Catholiques qu'elle soutenoit, qu'elle avoit même recherchés, mais encore en Angle-

-(10) Anne, fille de d'Ecosse, & ensuite
 Frédéric II, roi de de la grande-Bre-
 Danemarck, reine, morte en 1619.

vaine, où les mécontents, qui n'étoient
 pas en petit nombre, n'étoient pas fi-
 chés de s'appuyer d'une princesse dé-
 finie à devenir leur reine. On sçait
 que les femmes, qui ne font que des
 vaines, assez habiles dans les af-
 faires d'état, jouent souvent un rôle
 dangereux dans les brouilleries. Le
 roi ne pouvoit l'ignorer, mais il avoit
 le faible de ne pouvoir jamais lui ré-
 sister, et la comédie en fut, per-
 dont quelle ne faisoit aucune diffi-
 culté de s'en igner parfaitement de
 son côté, quelle n'étoit pas toujours

lan de sa maison. Les comtes d'Ortenay & de Liscois, deux Ecoissois, l'accompagnoient par honneur. Elle faisoit apporter avec elle le corps de l'enfant mâle dont elle étoit accouchée en Ecosse, parce qu'on avoit voulu persuader au public que sa mort n'étoit que supposée, & elle amenoit le prince son aîné, qu'elle affectoit en public de gouverner absolument, & auquel on disoit qu'elle n'inspiroit que des sentimens Espagnols : car on ne doutoit point que son inclination ne se déclarât entièrement de ce côté. Il est vrai pourtant que le jeune prince ne lui donnoit aucun lieu de se louer de sa déférence, il haïssoit naturellement l'Espagne, & affectionnoit la France, augure d'autant plus heureux, qu'il paroïssoit par le mélange d'ambition, d'élévation & de générosité, qu'on remarquoit déjà en lui, tout propre à devenir quelque jour un de ces princes, qui font beaucoup parler d'eux. Il connoissoit de réputation le roi de France, & se proposoit de le prendre pour son modèle, ce qui étoit un supplice pour sa mere, qui avoit résolu, dit-

on, de lui faire perdre l'air François, en le faisant transporter & nourrir en 160
 Espagne.

Voilà quel étoit l'état de la cour de Londres, lorsque j'y commençai ma négociation. Le caractère du reste des principales personnes qui y eurent part, se découvrira dans la suite, autant qu'il en est besoin, pour ces mémoires. J'ajoute seulement, qu'entre le comte d'Arenberg pour la part des Archiducs, & le prince Henri de Nassau, avec les autres députés des états généraux, que j'y trouvai arrivés avant moi, on y attendoit incessamment l'ambassadeur de sa majesté Catholique, & les envoyés de Suède & de Danemarck. Ces derniers y arrivèrent un jour après moi. Il y en

vinrent prendre congé de moi, presque aussitôt après mon arrivée. Il n'y eut rien de particulier entre nous. Quelque temps après qu'ils furent sortis, Cecil envoya son premier commis savoir de Beaumont, à quelle heure commode il pourroit me trouver chez moi, il vint l'après midi. Tant que nous eûmes des témoins, il ne me parla que de l'affection du roi d'Angleterre pour le roi de France, du désir qu'il avoit de lui en donner des marques, & autres choses sur le même ton, qui ne doivent être prises que pour compliment. Je feignis pourtant de les regarder comme très-sérieuses, lorsqu'il fit dans ma chambre seul avec Beaumont, afin d'avoir une occasion naturelle de lui représenter tout l'avantage qui résulteroit, pour les deux couronnes, de l'union des deux rois, & de faire valoir leurs services & leurs engagements des contractés.

Ce début général devant me servir du moins à assésir quelque jugement sur les dispositions de celui qui me parloit, sa réponse m'eût fait voir qu'elle ne m'étoient pas favorable. Ce-
ul

long discours , dont le ~~=====~~
 ie prouver que son mai- 1603.
 se mêler en rien des af-
 faires , mais laisser la
 pliquer comme elle le
 n , de ses démêlés avec
 parla d'Orléans , com-
 e peu digne de tous les
 pportoit pour la conser-
 vation des Indes , com-
 me dont la politique
 ion dépendoit le pays-
 enis son sentiment ; il

geant les ambassadeurs à la faire demander au roi. Il ne tint pas à lui que je ne regardasse aussi comme une grace singuliere, la députation qu'on m'avoit faite d'un homme tel que lui. Je remerciai autant de fois monsieur le député, & le priai de se charger d'en témoigner ma gratitude au roi.

Au travers de tout ce que fit le secrétaire, pour me faire entendre que personne, après le roi, ne pouvoit autant que lui, & même qu'il présidoit aux conseils de ce prince, je crus voir le contraire. Je devinai encore, que craignant que quelqu'un de ses concutrens ne lui ravit les emplois brillans, il avoit sollicité, & peut-être très instamment, auprès de son maître, celui de traiter avec moi, dont il parloit comme s'il se fût dégradé en l'exerçant. La-Fontaine & les députés des Etats Généraux, qui entrèrent comme Cecil sortoit, porterent sur sa manœuvre, le même jugement que moi, & elle ne nous parut pas un mauvais présage, non plus que la remarque qu'ils avoient faite, que depuis que Jacques avoit appris mon départ de

France pour Londres, il avoit com-
 mencé à les traiter plus favorable-
 ment. Avant cela, il n'avoit voulu
 ni parler, ni voir le prince de Nas-
 sau. Il avoit même donné publique-
 ment aux États, l'épithète de révol-
 tés & de séditieux. Ils voulurent en-
 suite me persuader à leur tour, que
 le roi de France ne devoit pas se
 borner à insinuer au roi d'Angleterre
 des sentimens modérés pour eux ;
 mais se porter ouvertement pour leur
 défense. Il y avoit bien des choses
 à dire là-dessus, il étoit tard, les
 tables étoient servies : je les congé-
 diâmes avec une alliance générale

Il assura que les Etats ne pouvoient plus ni retenir Ostende, ni résister aux Espagnols, si le roi de France ne faisoit avancer sans delay une armée puissante, qui entrât par terre en Flandre, soit par la frontiere de Picardie, ou par les terres appartenantes à l'archiduc, parce qu'il n'y avoit que ce seul moyen de chasser les Espagnols de vive force de devant Ostende; l'expérience ayant appris, disoient-ils, qu'il étoit facile aux Espagnols de défaite l'un après l'autre tous ces petits secours qu'on leur envoyoit par mer, à mesure qu'ils faisoient leur descente. Il conclut, après toutes ces plaintes, comme avoient fait ses collègues, que Henri devoit se déclarer leur protecteur, en faisant une ligue offensive & défensive avec eux.

Je répondis nettement à Birneveld, qu'il falloit qu'ils renonçassent à cette espérance, Henri n'étant nullement d'humeur à s'attirer par complaisance pour eux, toutes les forces de l'Espagne, ni à soutenir seul le fardeau d'une guerre dont il ne devoit recueillir aucun fruit, ce qui étoit indubitable dans la supposition que le

roi d'Angleterre ne voulut entrer dans cette affaire pour rien. Je lui dis que par cette raison je ne pouvois, ce qui étoit vrai, ni prendre de résolution, ni leur rien dire de positif, jusqu'à ce que j'eusse du moins présenté les dispositions de ce prince à leur regard. Je lui demandai ce qu'il en avoit pu découvrir, lui qui séjournant à Londres depuis plus longtemps, pouvoit mieux connoître la personne du roi. Il me répéta, que ce prince, entraîné dans le commencement à l'avis de la paix par ses conseillers & par son propre penchant, leur avoit longtemps été toute effré-

tems qu'il faudroit mettre à en examiner la teneur ; que s'ils se trouvoient trop pressés par les Anglois ou les Espagnols ; ils chercheroient à faire remettre sur le tapis le traité de Brunsvich & Vandrelep , offrant de mettre Ostende en sequestre , jusqu'à ce que ce traité eût été amené à sa fin ; que pendant cet intervalle , il se présenteroit peut-être quelque conjoncture favorable , & qu'ils y gagneroient du moins d'arrêter pour le tems présent , le puissant secours préparé en Espagne contre Ostende.

Pour l'intelligence de ce qui vient d'être dit des traités avec Elisabeth & avec l'Espagne , il faut sçavoir que la feue reine d'Angleterre avoit demandé aux Etats certaines villes pour lui servir de caution des sommes qu'elle leur avoit prêtées , avec cette clause gracieuse pour ceux-ci , qu'ils ne les lui remettroient entre les mains , qu'au cas qu'ils fissent sans elle leur accommodement avec l'Espagne ; & pour ce qui regarde l'autre traité , il fut proposé dans le fort des hostilités entre l'Espagne &

les Provinces-Unies, de remettre les ~~provinces~~ pays contestés sous la puissance de la maison d'Autriche, non de celle qui regne en Espagne, mais de celle qui tient l'empire d'Allemagne. Ce traité qui fut entamé par le duc de Brunsvich, & continué par le comte de Vaudrelop, n'eut aucun effet, soit qu'il tint aux Etats ou à l'Espagne, ou assez vraisemblablement à tous les deux. Les premiers demandèrent que dans ce traité fussent comprises les provinces & les villes dont l'Espagne étoit démentée ou rentrée en possession en Flandre; parce que, dirent-ils, ils risquoient trop à devenir si voisins de l'Espagne, qui à la force d'une seule paix, se ré-

gne , & de liaison avec la France. Il me confirma encore tout ce que je pensois de l'esprit d'irrésolution de Jacques. Il me dit que ce prince , qui faisoit sonner si haut & si souvent ce grand mot de politique de l'Europe , ne s'embarrassoit de rien moins dans le fond , & que toute la dissimulation dont on lui faisoit un mérite , n'avoit jamais consisté qu'à donner des espérances à tout le monde , & jamais d'effets à personne ; qu'il ne changeroit pas de maxime , lui , à qui on avoit souvent entendu dire qu'il n'y avoit que ce manège adroit , qui lui eût fait parer les dangers qu'il avoit courus , étant roi d'Ecosse ; qu'il en feroit même encore plus d'usage qu'auparavant , dans un commencement de regne , & à la tête d'un grand royaume , dont il ne connoissoit encore ni les peuples , ni les affaires , ni les voisins : toutes circonstances favorables à son principe.

Ces réflexions du Vénitien étoient sensées. Il m'instruisit ensuite de la conduite du duc de Bouillon avec le nouveau roi ; qu'il l'avoit fait solliciter par les envoyés de l'électeur

palatin , de parler pour lui ; mais que Jacques leur avoit répondu , en coupant court sur cette proposition , qu'il ne convenoit point à un grand prince de s'entremettre pour un sujet rebelle. Je ne sçais ce que pensa après cela Bouillon d'une idée , que lui , La-Trimouille , d'Entragues & Du Plessis avoient treuvée son heureuse ; c'étoit de faire le roi d'Angleterre protecteur du parti calviniste en France , & l'Electeur palatin , son lieutenant. Bouillon avoit pour agent à Londres un Anglois nommé Willem , qui avoit passé à son servi-

seconds. Il auroit été bien-tôt connu à Londres pour ce qu'il étoit ; c'est-à-dire , pour un homme de beaucoup de paroles , & de peu d'esprit. Le certificat que je lui rendis là-dessus en toute occasion , n'avança pas ses affaires.

Le comte d'Aremberg m'envoya aussi faire visite ce même jour , s'excusant de n'y pas venir lui-même , sur ce que la coutume ne vouloit pas qu'on en fît aucune , avant que d'avoir reçu la première audience du roi. Elle se passa toute en courtoisie , en assurances de services , de paix & d'amitié , auxquelles il ne manquoit que la sincérité.

Le roi d'Angleterre , qui m'avoit déjà fait sçavoir qu'il me donneroit audience le vingt-deux , qui étoit un dimanche , envoya un gentilhomme me le confirmer , me dire que je ne m'ennuyasse point , & sçavoir de sa part , comment j'étois logé , & si rien me manquait. A cette faveur fut joint le présent d'une moitié de cerf , qui étoit le premier , à ce que me fit dire ce prince , qu'il eût pris en sa vie , quoique grand chasseur , n'y en ayant point

en Escosse. Il prit de là occasion de ~~me~~ me faire un compliment pour Henri, 160
 en disant qu'il attribuoit sa bonne fortune à l'arrivée d'un homme qui venoit de la part d'un prince, regardé comme le roi des Veneurs. Je fis réponse que cette conformité d'inclination entre leurs majestés, m'étoit un garant de l'union de leurs personnes, à moins que la jalousie de la chasse n'y mit obstacle ; qu'en ce cas, je prenois la liberté de m'offrir pour arbitre entre leurs majestés, étant si désintéressé & si lié par cet article, que quand le roi mon maître partoit pour une partie de chasse, bien loin de passer comme le roi d'Angleterre, que nos présumes n'ont point de bonheur, il

Je sçavois bien , de toute comparaison avec le roi de France. J'envoyai la moitié de mon présent au comte d'Arremberg , en lui rendant sa civilité.

Un des ordres que j'avois donnés pour la disposition de la cérémonie de mon audience , étoit de faire prendre l'habillement de deuil à toute ma suite, pour satisfaire à la première partie de ma commission , qui consistoit à complimenter le roi sur la mort d'Elisabeth , quoique j'eusse appris dès Calais , que personne , ni ambassadeur , ni étranger , ni même Anglois , ne s'étoit présenté devant le nouveau roi en noir , & que Beaumont m'eut encore représenté depuis , que certainement mon dessein seroit vu de mauvais œil dans une cour où il sembloit qu'on eût si fort affecté de mettre en oubli cette grande reine , qu'on n'y faisoit jamais mention d'elle , & qu'on évitait même de prononcer son nom.

J'aurois bien voulu pouvoir me cacher la nécessité où j'étois de paroître dans un habillement qui sembloit faire un reproche au roi & à toute l'Angleterre ; mais mes ordres là-dessus étoient positifs , & d'ailleurs très-

justes; c'est ce qui fit que je n'eus aucun égard à la prière que me fit Beaumont, d'attendre à faire cette dépense, qu'il en eût écrit au chevalier Asquins & à quelques autres qui étoient le plus au fait du cérémonial de la cour; ce qu'il ne laissa pas de faire. Il ne reçut aucune réponse le jeudi, le vendredi, ni même le samedi de tout le jour, & je persistai dans ma résolution, malgré les raisons qu'il ne cessait point de m'apporter. Le samedi au soir, veille du propre jour de l'audience, & si tard que je me couchois, Beaumont vint me dire qu'Asquins lui avoit mandé que tous les conseillers regardoient mon action, comme un affront que je voulois leur faire, & que le roi n'en sauroit rien. Il me dit que, qu'il n'y eût rien de

—elle put. Lucnau étant venu m'avertir le lendemain matin, que je serois présenté au roi, sur les trois heures après midi, je connus, à la joie qu'il témoigna du nouvel ordre que j'avois donné, qu'il avoit été indispensable de vaincre ma répugnance. Elle me fit pourtant presque autant d'honneur dans le public, que si je l'avois poussée jusqu'au bout, parce qu'on n'ignora pas que je n'avois cédé qu'à la seule nécessité.

Fin du quatorzième Livre.





MEMOIRES

DE

SULLY.

LIVRE QUINZIÈME.

Les gardes du roi d'Angleterre, ayant à leur tête le comte Derby, vinrent me prendre au palais d'Asendel, & me servirent d'escorte jusqu'à la Tenise, dont ils baroloient le guai, pendant que je me rendois à l'église de la ville de Londres.

J'entrai dans une chambre , où l'on
 nous présenta la collation , contre la
 coutume établie en Angleterre , de ne
 point traiter les ambassadeurs , ni même
 de leur offrir un verre d'eau. Sa
 majesté m'ayant fait avertir d'entrer
 dans sa chambre , je fus plus d'un
 quart d'heure avant que de pouvoir
 arriver au pied de son trône , tant par
 l'affluence de ceux qui y étoient déjà ,
 que parce que je fis marcher ma maison
 devant moi. Ce prince ne m'eut pas
 plutôt apperçu , qu'il descendit deux
 degrés , il alloit les descendre tous ,
 tant il montrait d'empressement de
 m'embrasser , si l'un des ministres qui
 étoient à ses côtés , ne lui avoit dit
 tout bas , qu'il ne devoit pas aller
 plus loin. « Quand j'honorerois , dit-
 il tout haut , » cet ambassadeur-ci
 » outre la coutume , je ne préten-
 » drois pas que cela tirât à consé-
 » quence pour les autres. Je l'estime
 » & aime particulièrement , par l'af-
 » fection que je sçais qu'il a pour
 » moi , par sa fermeté dans notre
 » religion , & sa fidélité envers son
 » maître ». Je n'ose rapporter tout
 ce qu'il dit encore à mon avantage.


je reçus avec tout le respect que je devois, une déclaration si obligeante, & j'y répondis, non par une harangue, telle qu'on s'attend peut-être à en voir ici, & que les pédans de cour trouveroient plus de leur goût, mais par un simple compliment, qui en disoit bien autant, & convenoit mieux à mon état. Le regret de Henri sur la mort d'Elisabeth; sa joie de l'avènement à la couronne du roi régnant; les louanges des deux rois, tout cela fut achevé en deux mots. Je m'excusai sur mon insuffisance, & sur ce que sa majesté très-chrétienne avoit elle-même expliqué ses sentimens. Je présentai en même-tems les lettres de leurs majestés, parmi lesquelles je fis remarquer à sa majesté britannique celle qui étoit de la main de Henri. Elle les lut elle-même, & ensuite les donna à Cecil, en témoignant combien elle étoit sensible à ce qu'elles contenoient par ces paroles: „ Qu'elle n'avoit pas laissé en Ecosse la „ passion avec laquelle elle avoit „ toujours chéri le roi de France, „ & désiré la prospérité de sa couronne.

Je continuai à complimenter ce prince, mais sur le ton ordinaire de la conversation ; celui de harangueur me peinoit extraordinairement. Je lui dis que Henri avoit fait éclater publiquement sa joie, de voir le trône d'Angleterre rempli par un prince qui en étoit si digne, & de ce qu'il avoit été si promptement & si unanimement reconnu ; que s'il avoit été besoin de la présence de sa majesté très-chrétienne, elle se feroit transportée avec plaisir par-tout où elle auroit pû être nécessaire, pour lui donner des preuves d'un sincère attachement à ses intérêts, & d'union à sa personne. Je ne dus pas me repentir de ce compliment. Jacques répondit, que quand bien même il auroit trouvé les Anglois en guerre avec les François, il n'auroit dû songer qu'à vivre en paix avec un prince, qui de la couronne de Navarre, avoit été appelé, de même que lui, à celle de France, « étant raisonnable, dit-il, de faire toujours vaincre le mal » par le bien » ; mais qu'il avoit eu une double joie, de quitter une couronne amie de la France, pour une

autre qui ne l'étoit pas moins. La ~~reine~~ feuë reine fut citée en cette occasion, mais sans un seul mot de louange.

Comme ce prince voulut après cela m'entretenir plus long-tems, & plus familièrement, il me fit monter sur le plus haut degré de son estrade. Je pris ce moment pour lui faire mon compliment particulier, dont il me remercia affectueusement. Il ne me cacha pas ce qu'on lui avoit mandé de Paris, des discours attribués au roi, à moi & à mon frere, après son retour d'Ecosse. Il m'avoua qu'il les avoit crus vrais pendant quelque tems ; mais qu'il avoit découvert que tout cela n'étoit qu'un artifice des ennemis communs, qui lui rendoit plus odieux ceux qui avoient recours à de pareils moyens, pour s'ouvrir un chemin à la domination universelle. Il tomba ici d'une étrange maniere sur les Espagnols, ce qui dut faire un grand plaisir à Nassau, qui n'étoit pas assez éloigné, pour qu'il n'en pût entendre quelque chose, & aux députés flamands, qui se tenoient *incognito* dans la foule, parce qu'ils n'avoient pu jusqu'à ce

jour, obtenir audience. Il qualifia
 en toute rigueur leur malignité à al-
 lumer le feu dans tous les états voi-
 sins du leur ; il protesta qu'il s'oppo-
 seroit à leurs injustes desseins ; il parla
 du roi d'Espagne, comme d'un hom-
 me trop foible d'esprit & de corps,
 pour donner entrée dans sa tête aux
 grandes chimères de ses prédécesseurs.
 Je prenois assez de plaisir à ce dis-
 cours pour chercher à le faire durer.
 Je dis au roi d'Angleterre, qu'il étoit
 fort heureux de n'avoir appris à si bien
 peindre les Espagnols, que sur le
 malheur d'autrui ; qu'il n'en étoit pas
 de même du roi de France. J'appor-
 tai pour preuve, ce qu'ils avoient
 fait depuis une paix aussi solennelle
 que celle de Vervins, la révolte de
 Biron, la guerre de Savoye, & quel-
 ques autres griefs. J'y ajoutai que tel
 étoit l'artifice du conseil d'Espagne,
 que pour donner le change à l'Eu-
 rope sur ses propres torts, on le voyoit
 toujours commencer par se plaindre
 le premier ; conduite aussi dangereu-
 se, que celle que les Espagnols pra-
 tiquoient encore ordinairement, de
 ne traiter avec leurs voisins, que

dans l'intention de les perdre, par la  sécurité même que donne un traité. Jacques repartit qu'il sçavoit bien tout cela. En un mot, je ne pus plus douter que le ressentiment qu'il montrait contre l'Espagne devant tant de témoins, ne fût aussi sincère que violent. Le premier rayon d'espérance commença de ce moment à luire pour moi.

De ce propos, le roi d'Angleterre passa à celui de la chasse, pour laquelle il me fit voir une passion extrême. Il me dit qu'il sçavoit bien que je n'étois pas un grand chasseur; que la part qu'il m'avoit attribuée dans sa prise ne me regardoit pas comme monsieur de Rosny, mais comme ambassadeur d'un roi, qui n'étoit pas moins le plus grand chasseur, que le plus grand prince du monde; à quoi il ajouta avec la dernière politesse, que Henri avoit raison de ne pas me mener à la chasse, parce que je lui étois plus utile ailleurs; & que si j'étois chasseur, le roi de France ne pourroit pas l'être. Je lui répondis que Henri aimoit tous les exercices; mais sans qu'aucun lui fît jamais abandonner le

soin de ses affaires, ni l'empêchât de se faire rendre un compte exact par ses ministres; bien éloigné de l'aveugle crédulité du roi d'Espagne pour le duc de Lerme. Sur quoi Jacques me dit, que sans doute j'avois eu bien de la peine à régler les finances, & à résister aux importunités des grands du royaume, & il en rapporta des traits, dont j'avois moi même perdu la mémoire. Il me demanda ensuite brusquement, & en s'interrompant lui même, comment se portoit le roi de France. Je jugeai aisément, à l'air dont cette question me fut faite, qu'il étoit vrai qu'on avoit voulu persuader à ce prince que Henri ne pouvoit pas vivre longtemps après sa dernière maladie; qu'il y avoit ajouté foi, & que cette prévention seroit le plus puissant motif qui l'empêcheroit de contracter avec la France, ne pouvant faire beaucoup de fond sur un roi enfant. Je m'attachai à le détromper de tous ces faux bruits, & j'y réussis. Il ajouta seulement, qu'on lui avoit encore dit une chose de Henri, dont il étoit bien fâché, que les physiciens de ce prince, (c'est le nom qu'il donna à ses médecins)

Médecins) lui avoient interdit la chasse. Je répliquai à sa majesté, que ce n'étoit qu'un conseil, dont lui-même feroit bien de profiter; en effet, il avoit failli à se rompre un bras à la chasse; & il me rapporta la manière dont cet accident lui étoit arrivé.

Lorsque je mandai au roi cet endroit de notre conversation sur la chasse & sur sa santé, il m'écrivit de dire au roi d'Angleterre, que suivant l'avis des médecins, il chassoit plus modérément qu'auparavant; & qu'il s'étoit trouvé, depuis que j'étois parti, à la mort de cinq ou six cerfs, sans la moindre incommodité. » Hé bien! » me dit le roi d'Angleterre, toujours » sur la chasse; vous avez envoyé de » ma chasse au comte d'Aremberg; » comment pensez-vous qu'il ait pris » cette courtoisie? elle ne lui a été nul- » lement agréable: il dit que vous ne » l'avez fait que pour montrer qu'on » faisoit plus de cas de vous que de lui; » en quoi il a raison; car je sçais bien » faire différence entre le roi mon frè- » re, & ses maîtres, qui m'ont envoyé » un ambassadeur, qui ne peut ni mar- » cher ni parler; il m'a demandé au-

à l'église réformée. Il ne me dit rien ni de la Hollande ni du duc de Bouillon : il trouva seulement que Henri avoit fort bien fait de châtier le duc de Savoye, qui étoit, dit-il, un homme inquiet & ambitieux.

Je crois n'avoir rien oublié d'important de tout ce qui me fut dit par le roi d'Angleterre dans ma première audience. Quand il voulut qu'elle finît, il rentra dans son cabinet, en me disant qu'il étoit tems que j'allasse souper & me reposer. Je fus salué & abordé, en sortant de la chambre, par l'amiral Howard, mylords Montjoye & Staffort, & le grand chambellan. Le chevalier Asquins, en me reconduisant hors l'enceinte du château, me parla de son dévouement à sa majesté très-chrétienne, & de la passion qu'il avoit d'être de mes amis. Le comte de Northumberland m'en dit autant en me ramenant jusqu'à la rivière. Aucun de tous les seigneurs Anglois n'a plus d'esprit, de capacité, de courage, & même d'autorité. Il me témoigna avoir beaucoup d'envie de conférer avec moi dans un tête à tête sur les affaires présentes.

Il me donna assez à entendre, quoi-
qu'il parlât en mots couverts, qu'il
n'étoit pas content du gouvernement ;
qu'il blâmoit la plus grande partie des
actions du roi ; enfin qu'il n'avoit pas,
pour le dire, un fort grand fonds de
fidélité, ni même d'estime pour Jac-
ques. Il n'est pas nécessaire de dire
avec quelle réserve & quelle circon-
pection j'entendis tenir un pareil dis-
cours.

La Déclaration si précise du roi
d'Angleterre contre l'Espagne avoit
commencé à me donner quelque espé-
rance qu'on se tourneroit insensible-
ment à la cour de Londres contre
cette cour. Il se passa dans l'intervalle
de ma première & de ma seconde
audience, plusieurs choses qui aug-
menterent encore mes espérances. Un
Catholique anglois, & Jésuite, (c'est
ainsi que fut d'abord divulguée cette
histoire) fut arrêté sur les terres d'An-
gleterre, dans un bâtiment de passa-
ge ; & ayant subi l'interrogatoire, il
confessa qu'il s'étoit ainsi déguisé
pour délivrer l'église catholique de
l'oppression du nouveau roi d'An-
gleterre, s'il ne rétablissoit la religion.

rence qu'on avoit montrée pour sa mémoire ; sans oublier qu'il avoit presque fallu me faire violence pour me ranger à l'exemple commun.

Je crois que pendant tout cela, les partisans espagnols n'étoient pas peu en peine ; car au lieu qu'on ne parloit auparavant que de paix & de neutralité avec tout le monde, rien n'étoit plus commun alors, que d'entendre dire, qu'il n'y avoit aucune sûreté à contracter avec l'Espagne, bien loin qu'on pût faire aucun fond sur ce qu'elle appelloit son amitié & son alliance.

]

droit pas, dans la crainte d'y être l'objet, & peut-être la victime de l'indignation publique. On opposoit à la conduite de sa majesté catholique, celle de sa majesté très-chrétienne. On trouvoit de la part de Henri, un procédé si franc & si éloigné de toute supercherie, qu'il se faisoit sentir par lui-même. Il n'auroit pas, disoit on, envoyé en Angleterre, l'homme de son royaume qui lui étoit le plus nécessaire, pour tramer une fourbe-

rie indigne de tous les deux. Je n'aurois pas moi-même, en quittant la cour, laissé le champ libre à la malignité de mes envieux, pour venir jouer un de ces personnages, dont la suite la plus ordinaire est de se voir en même tems deshonoré, & sacrifié à la haine publique. Enfin si l'union des deux couronnes, que je propoisois, n'étoit pas tout ce qu'on pouvoit faire de mieux, c'étoit du moins ce que l'on pouvoit faire de plus sûr; car que pouvoit l'Espagne, tant que l'un des deux rois alliés ne courroit aucun hazard, qui ne lui fût commun avec l'autre? C'est ainsi qu'on discouroit quelquefois dans le conseil, & en présence du roi d'Angleterre, à la satisfaction de ceux de ses conseillers qui prenoient nos intérêts, & qui ne négligient aucune occasion d'y amener ce prince. Mylord Montjoye, dont je fis mon ami intime, parce qu'il faisoit une profession presque publique d'attachement à la France, s'y employoit de tout son pouvoir.

Mais tout cela ne dissipoit qu'une partie de mes craintes. Je trouvois tant d'autres obstacles, que je retombois

presque aussi tôt dans le découragement. La reine m'en paroïssoit elle seule, un presque absolument insurmontable. Je ne craignois guère moins le Secrétaire Cecil. Il étoit alors séparé de ses anciens amis, & il s'étoit réuni aux Ecossois. Je tâchois de pénétrer le vrai motif de ce changement, car j'étois fortement persuadé qu'il ne falloit rien attendre de sincère, de cet homme artificieux. Peut-être espéra-t'il se rendre maître en assez peu de tems, du parti-écossois, pour n'en faire ensuite qu'un seul avec les Anglois, qu'il n'avoit abandonnés qu'en apparence; mais ces seigneurs écossois étoient si difficiles à manier, & si fort en garde contre les Anglois, qu'il ne pouvoit ne pas échouer au milieu de ses efforts; & lui-même étoit trop pénétrant, pour ne l'avoir pas senti mieux que personne. Aussi, disoit-on, & je me rangeai de ce sentiment lorsque j'eus mieux connu les allures de ce secrétaire, qu'il n'avoit recherché les Ecossois, actuellement confidens & favoris de sa majesté, que pour se faire connoître & se rendre nécessaire à ce prince;

LIVRE QUINZIÈME.

que quand il en seroit venu là, il roit bien attirer tout à lui, se du nom & de l'autorité du roi, réduire au silence la reine, les gloys, & les Ecoissois eux-mêmes du moins ne laisser à ceux qu'il roit à propos, que quelque ombre de faveur, & reprendre alors son table caractère. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il pas hors de vraisemblance, qu'un homme si rusé, ne fût lui-même le père des Ecoissois, qui feignoient la sienne. Etoit-il possible que connu de toute l'Angleterre, l'esprit le plus ambitieux & le convoiteux de gouverner, qui n'a jamais été, ne fût méconnu que de ses seuls ? mais ils sçavoient aussi, que la seule du prince ne suffit pas pour se maintenir à la tête des affaires, n'en avoient pas la moindre teinture, le secrétaire seul pouvoit la leur donner. En supposant la faction écossaise un parti assuré à la France, il n'y auroit un grand doute à lever, sçavoir si les Anglois, ce peuple si fier, se laissent donner la loi dans son propre pays par des étrangers ; & encore

2. Ecoſſois, de tout tẽms l'objet de leur averſion. Il eũt fallu de plus ẽtre aſſurẽ que ceux-ci demeureront toujours en poſſeſſion de la perſonne du roi, au lieu que l'amitiẽ qu'il avoit dẽja commencẽ à tẽmoigner aux comtes d'Efſex & de Southampton, & à milord Montjoye, prouvoit aſſez qu'il pouvoit leur ẽchapper. Pour dernier malheur, les deux rois de Suẽde & de Dannemarc, dont les reprẽſentations auroient pũ ẽtre d'un grand poids pour ſi:

unis av
courir
faifoient

ment, que leur exemple n'ẽtoit pas capable d'inspirer une grande rẽſolution. Dans les frẽquentes confẽrences que j'eus avec eux, en prẽſence du comte de Mare, de milord Montjoye & du chevalier Aſquins qui s'y trouvẽrent trois fois, ſans aucune qualitẽ que celle d'amis communs, ils me donnẽrent les meilleures paroles du monde. Leur averſion pour l'Eſpagne, parut ẽgaler la mienne. Ils en vinrent juſqu'à compoſer une eſſẽce de projet, dans lequel ils ratiſoient tout ce

que Henri pourroit faire pour eux tous, & même jusqu'au partage des conquêtes qu'ils convenoient qu'il seroit facile de faire, moyennant une liaison durable & bien cimentée. Mais hors de là, ils ne se souvenoient plus de ce qu'ils venoient de promettre. Ils ne voyoient plus que des obstacles, sur lesquels ils gardoient en ma présence un profond silence; conduite bizarre, & qui me fit connoître à quels esprits j'avois affaire.

Milord Montjoye me dit un jour confidemment, qu'il s'étoit trouvé à une assemblée de ces ambassadeurs, à laquelle on n'avoit admis que des conseillers de sa majesté, & les députés des états; qu'au lieu d'y travailler à se fortifier mutuellement dans de bonnes résolutions, chacun n'avoit cherché qu'à tirer son épingle du jeu. Il me fit un précis de leurs délibérations. Le député Danois représenta que son maître possédoit à la vérité une grande étendue de pais, mais stérile pour la plus grande partie, & plus à charge que profitable, par la bizarrerie de sa situation; que la soumission & la docilité qu'il trouvoit

= dans ses peuples , étoient un avantage inutile pour lui , parce que la prodigieuse différence de leurs coutumes & de leurs mœurs faisoit , qu'il ne pouvoit ni les entendre , ni eux s'entendre eux mêmes ; qu'il étoit actuellement occupé à chercher les moyens d'établir un réglemeut général & uniforme , qui ne lui permettoit pas d'y mêler aucune autre entreprise. Le Suédois excusa le sien , sur ce que le roi de Pologne son neveu , n'ayant pas oublié ses prétentions sur la couronne de Suède , & au contraire paroissant disposé à les renouveler plus vivement qu'auparavant , il ne pouvoit , sans une extrême imprudence , s'engager dans une guerre étrangère , lui qui avoit tout à craindre dans le sein de ses états. Barneveld au nom de tous ses confrères , s'expliqua d'une manière si dissérente de ses complantes ordinaires , que j'avoue que je ne scâis quel pouvoit être le but de cet étrange procédé. Il ne parla qu'avec mépris de l'Espagne. Il trouva dans la mutinerie des Espagnols , & dans les forces des États , des ressources suffisantes pour les tirer de l'oppression. Il parut

ne plus défespérer du succès d'Ostende comme auparavant ; & fit entrevoir que ses maîtres avoient conçu un dessein capable de les dédommager avec avantage de cette perte , quand même elle leur arrivoit. Les ministres Anglois prenant pour leur texte , cette parole du roi d'Angleterre , que tout nouveau roi , s'il a tant soit peu de conduite , doit du moins laisser passer l'an & jour , avant que de faire la moindre innovation , conclurent tout d'une voix , qu'il falloit attendre , & l'on s'en tint à cette conclusion. Examinez un peu attentivement tous ces esprits du Nord (2) , vous trouverez qu'ils se ressentent toujours quelque peu du climat : peu de vivacité dans l'esprit , peu de ressources dans l'imagination , peu d'arrêt dans la résolution , aucune teinture de bonne politique. L'exemple d'Elisabeth est une exception à cette règle , qui n'en est que plus glorieuse pour cette grande reine.

(2) Les tems sont ne rendit justice à la
changés , & je ne dou- sage & à la politi-
te pas que si l'auteur que de quelques-unes
vivoit aujourd'hui , il des cours du Nord.

Il ne me manquoit plus que d'être aussi parfaitement au fait du conseil d'Espagne, que je l'étois de ceux de la Grande-Bretagne & du Nord ; c'est-à-dire, de sçavoir au juste quel étoit le véritable objet de cette couronne, quelles propositions elle avoit déjà faites au roi d'Angleterre ; comment elles avoient été reçues ; enfin quel biais elle alloit prendre, pour arriver à ses fins ; car c'étoit ne sçavoir rien, ou fort peu de chose, que d'être instruit que le roi d'Espagne cherchoit à détacher l'Angleterre de la France & des Pays-Bas. On soupçonnoit qu'il se tramoit quelque chose de bien plus important ; l'avis du chanoine de Cantorbery en insinuoit déjà quelque chose, & il paroïssoit d'autant moins à négliger qu'Actsens & Barneveld en assuroient tous les deux en même tems la vérité, l'un à Paris, & l'autre à Londres. Je fis sur cela toutes les recherches possibles. Milords Cobham & Raleigh me parlèrent conformément à cet avis ; & ce qui dut me faire le plus d'impression, c'est que le comte de Northumberland, que j'avois gagé

par l'offre d'une pension considérable , à titre de présent , m'en je
 fort secrètement & à l'heure qu'il
 me couchois , faire par son secrétaire
 le rapport qu'on va voir.

Depuis le moment où le roi
 Jacques est monté sur le Trône d'An-
 gleterre , me dit ce secrétaire , le
 roi d'Espagne n'a point cessé de
 solliciter , soit par ses propres agents ,
 ou ceux des archiducs , soit par les Catho-
 liques anglois , d'entrer avec eux dans
 une ligue offensive & défensive
 contre la France & les Provinces-Unies.
 Il qu'il appelle leurs ennemis communs.
 n'a rien oublié pour lui persuader qu'ils
 avoient l'un & l'autre , mais particulièrement
 sa majesté britannique , des droits si
 clairs sur plusieurs provinces de la France ,
 qu'il lui seroit si utile de ne s'en pas
 servir dans ces tems où l'épuisement de
 cette couronne lui donnoit si beau jeu.
 Pour en venir à bout , l'accomplissement
 qu'il lui a d'abord proposé : de
 demander conjointement & en même
 tems , à la France , la restitution de
 la Normandie , de la Guyenne , &
 du Poitou , pour le roi d'Angleterre ,

de la Bretagne & Bourgogne, pour le roi d'Espagne ; sur le refus fondre dans ces provinces avec toutes leurs forces réunies. Sa majesté catholique a même offert de rentrer pour cet effet toutes celles qu'elle a dans les Pays-Bas ; bien plus, de renoncer à tous ses droits sur les Provinces-Unies, & de leur accorder la liberté, après laquelle elles soupirent ; comptant bien que moyennant cette grace, elles voudront bien grossir la ligue, & concourir dans tous ses desseins. Le roi d'Angleterre n'ayant rien répondu à toutes ces magnifiques propositions, sinon qu'elles étoient prématurées, & qu'il vouloit commencer par connoître ses nouveaux sujets, & affermir sa domination, l'Espagne a bien vu que cette réponse étoit un honnête refus, & s'est tabattue à tâcher d'obtenir de ce prince, puisque son goût ne le porte pas à rentrer de vive force dans ses anciennes possessions, de favoriser du moins les provinces françoises, dans le dessein où elle lui a fait entendre qu'elles étoient de s'ériger, à l'exemple des Suisses, en ré-

ils lui ont offert toutes les forces, & lui ont ouvert tous les trésors de l'Espagne, pour s'en servir contre la France, à telle expédition qu'il voudroit, sans rien exiger pour retour, sinon qu'il ne feroit aucun traité, sans l'y appeller; & qu'il ne se mêleroit en aucune manière de son différend avec la Flafidre. Tantôt ils se sont réduits à demander pour toute grace qu'il ne donnât aucun secours aux Provinces-Unies.

Si ce rapport & tout cet exposé étoient vrais, il faudroit en conclure, que la France venoit de courir, sans le sçavoir, un fort grand danger; puisqu'un seul mot d'approbation du roi Jacques, faisoit fondre sur elle l'orage le plus terrible. Mais j'avoue que pour moi, je trouvai la chose si extravagante, & si dépourvue de toute vraisemblance, que de quelques endroits qu'elle ait été confirmée, je ne crois pas que l'Espagne ait jamais songé à rien proposer au roi Jacques, de pareil aux premières propositions qu'on vient de voir. Supposons toutes difficultés levées entre l'Espagne &

1625 dans l'envie de le perdre, & dans l'espérance de profiter de l'inexpérience du roi d'Angleterre. Je lui mandai qu'en traitant tous ces complots de chimériques, ce qui étoit le parti qu'il devoit prendre, il n'en falloit pas moins faire attention à tout ce qui se passoit du côté du Poitou, de l'Auvergne, du Limosin, du pays d'Aunis, enfin de toute la Guyenne, où ils étoient capables de produire les mêmes mauvais effets, que s'ils avoient été véritables.

Le lendemain de mon audience, 23 Juin, jour où sa majesté britannique fit une promotion de chevaliers, elle me fit dire, qu'elle m'accorderoit une seconde audience, pour le jour où je la lui avois demandée, c'est à dire, le mercredi 25; que je m'y rendisse à deux heures après midi, avec peu de monde, pour éviter la foule; & afin de pouvoir, disoit-elle, s'entretenir plus librement avec moi, seul à seul. Je fus accompagné cette fois depuis Londres jusqu'à Greenwich, par M^{lord} Hume, grand-écuyer d'Ecosse, qui avoit eu l'honneur de voir & d'entretenir
en

3. sujet de ma commission, sans réserve & sans témoins. » Non pas, lui dis-je, que le roi mon maître m'eût envoyé pour rien exiger de lui, mais pour sçavoir ses intentions dans des choses où leurs majestés pouvoient avoir un égal intérêt, & pour s'y conformer, comme fait un bon frere aux desirs de son frere ». Le roi d'Angleterre me répondit que la maniere dont il voyoit bien que le roi de France & moi agissions avec lui, méritoit qu'il n'eût rien de caché pour moi, & qu'il alloit en effet me decouvrir tout ce qu'il avoit de plus secret dans le cœur. Il fit après cela en deux mots, le plan assez juste des affaires politiques de l'Europe, dans laquelle il s'agissoit, dit-il, de conserver l'équilibre entre trois puissances égales à peu de choses près. (Il vouloit parler des maisons de Bourbon, d'Autriche & de Stuart). Il dit que de ces trois puissances, la maison d'Autriche en Espagne, étoit la seule qui cherchât à le faire pencher de son côté, par l'esprit de domination dont elle étoit possédée; que la connoissance de cet injuste dessein

Je louai un discours si sensé, & effectivement il méritoit de l'être. Je n'aurois même rien eu à y repliquer, si je n'avois apperçu en même tems dans celui qui me le tenoit, un penchant à la paix, ou plutôt à la paresse & à l'inaction, qui démentoit ses paroles, & sembloit me dire qu'après avoir peu promis, il ne tiendrait rien du tout. C'est ce qui me fit répondre à sa majesté britannique, que le plan de conduite qu'elle venoit de tracer avec l'Espagne, étoit fort du goût de sa majesté très-chrétienne; que Henri craignoit seulement qu'il ne fût pas suffisant pour les empêcher d'éprouver un jour les cruels effets du ressentiment de cette couronne. Je m'attachai en ce moment à lui en peindre le caractère, avec les couleurs les plus naturelles. Je fis envisager à Jacques tout ce qu'elle avoit dévoré depuis cent ans, comtés de Flandres & de Bourgogne, royaumes de Grenade, de Navarre & de Portugal, empire d'Allemagne, états de Naples & de Milan, toutes les Indes, &, peu s'en étoit fallu, la France & l'Angleterre: l'une & l'autre de ces deux couron-

« t-il , en supposant que cela arrive ,
 « à régler avec vous des-à-présent ,
 « avec quelles forces nous l'exécute-
 « rons , & quels moyens nous em-
 « ployerons ». Jacques ne sentoit pas
 tous les inconvéniens de cet accord
 de partage qu'il proposoit entre l'Es-
 pagne & les Etats , ou bien il cherchoit
 adroitement à se défaire de moi. Le
 conseil d'Espagne n'auroit pas manqué
 de paroître déférer à cette proposition ,
 mais pendant les longueurs de cette
 discussion , sur-tout dans une cour qui
 fait d'une extrême lenteur l'un des
 points de sa politique , Ostende , qui
 étoit aux abois , tomboit au pouvoir de
 son ennemi , & y entraînoit une partie
 de la Flandre ; la Hollande & Zélande
 se désunissoient du parti ; l'Espagne
 s'affermissoit cependant dans ce qu'elle
 possédoit , & prépareroit d'une manière
 plus insullible , le coup dont elle en-
 gloutiroit le reste de cet état.

Je priai sa majesté britannique de
 vouloir bien faire une réflexion sé-
 rieuse sur ces considérations , que je
 venois de lui expliquer. Ce prince
 demeura quelque tems dans le silen-
 ce , comme un homme qui pense p o-

— fort rudement sur la France & l'Angleterre. Sans rendre ici tous les mauvais offices que je pouvois rendre à ces conseillers Anglois, en dévoilant une partie de leurs intrigues, j'en dis assez sur ce sujet au roi d'Angleterre, pour lui faire sentir que je n'ignorois pas qu'ils avoient cherché à lui faire employer contre la France les forces que je voulois lui persuader de tourner contre l'Espagne.

Jacques entra de lui-même dans ce que je voulois lui faire juger de ce conseil. Il me dit qu'il étoit fort éloigné de penser comme quelques uns de ses courtisans, au sujet de ces vieilles prétentions de l'Angleterre sur la France; qu'outre que la conjoncture & la politique présente des affaires ne permettoient pas qu'il s'en occupât sérieusement, il regardoit ces prétendus droits comme annullés par la divine providence, qui donne & transporte à son gré les couronnes, & par le tems, qui y a mis une prescription plus que centenaire, paroles qu'il répéta plusieurs fois; que cette considération ne l'arrêtant point, il pouvoit m'assurer d'avance que quelle que pût être sa det-

s'étoit passé; ce que je fis succinctement; la chose parloit d'elle même. Ce prince me donna sa parole qu'il ne se mêleroit jamais de cette affaire, quelque instance que pût lui en faire le Palatin; non plus qu'il souhaitoit, dit il, qu'on se mêlât mal à propos des affaires des Catholiques en Angleterre. Je connus aisément par le ton dont ces dernières paroles furent proférées, qu'elles renfermoient une espèce de reproche.

Il faut sçavoir, pour entendre de quoi il est ici question, que quelque tems avant la mort d'Elisabeth, les partisans de l'Espagne ayant, comme à l'ordinaire, les Jésuites à leur tête, excitèrent des brouilleries dans les trois royaumes de la Grande-Bretagne. La religion leur servit de prétexte, quoique la politique en fût le véritable objet; soit que le roi d'Espagne, comme ses flatteurs le lui faisoient entendre, crût avoir des droits assez bien fondés sur la couronne d'Angleterre, pour se porter ouvertement comme prétendant, après la mort de la reine, soit qu'il ne cherchât qu'à susciter au successeur d'Elisabeth des embarras assez grands, pour ne pas lui permettre de s'occu-

culiers ; & qu'elle regarda les autres , comme ses véritables ennemis. Henri en jugea comme Elisabeth , & l'intérêt commun lui dicta d'abord de soutenir auprès du pape les prêtres anglois contre la cabale espagnole.

Voilà de quoi les ennemis de la France avoient abusé auprès du roi Jacques (5) , pour lui insinuer que Henri n'avoit prêté son appui aux prêtres Anglois , qu'à dessein de se les attacher à lui-même , avec les mêmes vues que l'Espagne. Il ne me fut pas difficile de détromper le roi d'Angleterre. Je lui fis entendre que Henri regardant comme une chose de la det-

<p>(5) Le roi d'Angleterre n'avoit pas tort de prendre de mauvaises impressions contre la France à ce sujet. Le même cardinal donne à entendre que l'objet des politiques du parti espagnol , étoit de s'en servir , pour unir ensemble le pape , le roi de France , le roi d'Espagne & les Catholiques An-</p>	<p>glois , afin de mettre sur le trône d'Angleterre un roi catholique , mais il est vrai aussi qu'Henri IV. non-seulement ignoroit cet objet , mais encore qu'il s'accordoit avec Elisabeth dans des vues toutes contraires. Ce fait est rapporté dans le Septennaire , art. 1604.</p>
---	--

seulement il prit dans l'affaire dont il vient d'être parlé, le même parti que la bonne politique avoit suggéré à Henri, déterminé, peut-être par les raisons que je lui en avois apportées; mais il semble encore que pour s'assurer du parti Catholique anglois, il aima mieux avoir recours au pape & à ses ministres, qu'à aucun prince étranger. Le pape ne fut pas de son côté insensible à cette avance (6). Un nommé Colville lui ayant dédié un livre, qu'il avoit composé contre ce prince, n'étant encore que roi d'Ecosse, sa sainteté ne voulut, ni recevoir cet ouvrage, ni permettre que l'auteur demeurât dans Rome. Je tiens ce fait de Henri, qui me le manda afin que j'en

(6) Il faut croire, ou que sa sainteté n'avoit eu aucune part dans le dessein politique que je viens de marquer, après le cardinal d'Osier, ou qu'voyant qu'il avoit échoué, elle forma cela de prier, et d'obtenir par le roi d'Ecosse qu'il se retirât au commencement tant de bonne volonté aux Catholiques, que le bruit se répandit qu'il alloit le devenir lui-même, & qu'il n'avoit fait d'être de la religion protestante, que pour montrer l'insolence de son parti, le roi fit le même



Angleterre croyoit ne pouvoir mieux montrer à sa majesté très chrétienne qu'il connoissoit parfaitement & sa bonne foi en traitant avec lui, & en même tems sa capacité dans les grandes affaires, qu'en se remettant sur elle de tout ce qu'il y avoit à faire pour secourir Ostende, & pour soutenir les Etats.

Je vis d'abord où tendoit cet artifice du secretaire, de donner aux paroles que j'avois dites au roi d'Angleterre de moi-même, un sens & une étendue que je n'avois point voulu y mettre. Je lui répondis qu'à la vérité le roi mon maître auroit fort souhaité qu'on prît en Europe quelques mesures pour empêcher l'invasion de la Flandre par l'Espagne; mais que bien éloigné de m'envoyer faire la loi à sa majesté britannique, il ne sçavoit pas lui-même à quoi s'en tenir sur les affaires de ces Provinces, dont l'état actuel ne lui étoit pas même bien connu; qu'on pouvoit donc s'épargner la peine de chercher à pénétrer ce que Henri avoit décidé dans son esprit par rapport aux Etats, parce que dans la vérité, il n'avoit encore rien dé-

l'Espagne, et, dans les circonstances présentes, la perte de ces Provinces. Enfin, informés par la haute supposition qu'une guerre avec l'Espagne,

il n'y avoit aucun milieu , il fit voir que la guerre convenoit encore moins que l'accord à l'Angleterre déjà épuisée , & dans la conjoncture des grandes dépenses qu'entraîne un couronnement , & il conclut encore plus clairement que la première fois , que c'étoit à la France à entrer seule dans l'exécution de ses projets. Il ajouta seulement que l'Angleterre pourroit être en état de les seconder dans un an. Le lien commun des richesses & de la puissance de la France ne lui manqua pas , il chercha à me piquer de vanité , enfin il s'y prit avec toute l'adresse possible , pour m'amener au point de déclarer que le roi de France , résolu à faire de l'affaire des Etats la sienne propre , ne demandoit à l'Angleterre d'autres graces , que celle de la neutralité , qu'il auroit sans doute accordée avec joie.

Je montrai à Cécil , en souriant à ces dernières paroles , qu'il m'avoit rendu inutilement ce piège. Je lui dis , que sans répondre sérieusement à des propositions , que je voyois bien qu'il n'avoit faites que pour me faire parler , il me suffisoit de lui faire re-

marquer une chose qu'il devoit sentir aussi bien que moi , c'est que l'Angleterre, en laissant agir quelque tems la France seule , avant de se joindre à elle , au lieu de jeter des fondemens d'alliance avec elle , n'en jettoit que de divorce , parce que l'une voudroit jouir des conquêtes qu'elle auroit faites pendant ce tems là , & que l'autre demanderoit sans doute à les partager. Je dis , en m'adressant à Cécil personnellement , que cela n'empêchoit pas que je ne me trouvasse d'accord avec lui , si la proposition de s'unir avec la France dans un an , avoit été sincere de sa part , parce que le roi de France ne demanderoit pas mieux que de différer jusqu'à ce tems là la déclaration de guerre contre l'Espagne , dont il me parloit ; la guerre ouverte ne convenant pas mieux à la France , dans la situation présente de ses affaires , qu'elle convenoit à l'Angleterre.

Je crus devoir encore répéter en cet endroit , & de la maniere la plus intelligible , que je n'étois pas venu proposer au conseil d'Angleterre une déclaration de guerre des deux rois de

France & d'Angleterre à l'Espagne ; mais représenter seulement que la bonne politique ne vouloit point qu'on laissât opprimer les Provinces-Unies, faute d'un secours qu'on pouvoit leur donner, sans intéresser le repos du reste de l'Europe, & conférer avec sa majesté britannique uniquement sur la nature de ce secours, & sur les autres moyens dont on pouvoit se servir pour le présent & pour l'avenir, en faveur des Flamands. Les conseillers du roi prirent la parole pour me remercier de la sincérité avec laquelle je venois de parler ; & Cécil ne trouvant rien à me répondre, me dit qu'il en alloit conférer avec sa majesté, qu'ensuite il en communiqueroit avec les députés des Etats, & en ma présence même, si je le souhaitois ; à quoi je n'eus garde de m'opposer : cela dit, nous nous séparâmes.

Le comte d'Aremberg ayant longtemps remis de jour en jour à demander son audience, envoya enfin prier le roi d'Angleterre de l'en dispenser tout-à fait, à cause de son incommodité, & de lui envoyer seulement une personne de son conseil pour

conférer avec lui. Jacques ne se montra pas content de cette façon de procéder. Il lui accorda pourtant ce qu'il demandoit, & ce fut Cécil qu'il chargea de cette commission. Cécil, qui étoit bien informé des bruits qui couroient déjà sur lui, ne voulant pas en cette occasion donner prise à la médifance, chercha à s'en excuser, & il pria qu'on lui donnât du moins un adjoint ; c'est-à-dire, un témoin de ses actions & de ses paroles, quoiqu'il ne fît pas semblant de le recevoir en cette qualité. Ce seul fait prouve sans réplique contre Cécil, qu'il n'étoit rien moins qu'assuré de la faveur qu'il vouloit qu'on crût en public qu'il possédoit sans réserve. On lui associa Kainlos, Ecoſſois.

D'Aremberg ne sortit point du compliment ni des paroles les plus générales. Lorsqu'on le pressa de venir au fait, il répondit qu'il étoit homme d'épée ; qu'il n'entendoit rien à négocier ; qu'il n'étoit venu que pour entendre ce que le roi d'Angleterre voudroit lui faire dire, & qu'après lui, son maître enverroit un homme du métier : paroles

qui furent relevées & coururent dans Londres, avec toute la ruse & le mépris qu'elles méritoient. Jamais peut-être ambassadeur n'a rien dit en effet de si imprudent. On a peine à le croire de gens aussi fins que sont les Espagnols. Cette lourdisse leur nuisit beaucoup dans le conseil du roi d'Angleterre. Elle fit donner de mon côté une partie de ceux qui le composoient. Si elle ne fit pas échouer d'un seul coup les desseins de l'Espagne, comme elle pouvoit le faire, c'est qu'elle fut réparée par l'adresse des autres partisans de cette couronne, ayant Cecil lui-même à leur tête, quoiqu'il pût faire, pour persuader le contraire. On l'oublia même tout à fait, lorsqu'on entendit dire que l'ambassadeur espagnol, qu'on commençoit à ne plus attendre, alloit arriver. Cecil attendoit sans doute cette arrivée pour travailler au dénouement qu'il me préparoit, & le reste des conseillers parut retomber dans leur première irrésolution. Je sçus même de fort bonne part, que ne doutant point que cet ambassadeur ne fît à sa majesté britannique des propositions ac-

compagnées d'offres auxquelles rien ne résisteroit, une partie de ces conseillers se mit à travailler à liquider le mémoire des dettes de la France & des Etats envers l'Angleterre, afin que d'un côté, les sommes contenues dans ce mémoire, de l'autre, les trésors de l'Espagne répandus dans Londres, ne trouvassent rien à leur épreuve. 16

Ce qu'il y eut de particulier dans ma réception du dimanche 29 Juin, c'est que tous les gentilshommes de ma suite eurent l'honneur d'être traités à dîner chez le roi, & moi, celui d'être admis à sa table. Sa majesté m'en ayant fait avertir, j'arrivai à Greenwich sur les dix heures. J'assistai avec ce prince au service divin, où il y eut sermon. Il ne me dit rien en particulier, jusqu'au moment où l'on se mit à table. L'entretien ne roula que sur la chasse & sur le tems qu'il faisoit. La chaleur étoit excessive & beaucoup plus grande qu'elle n'a coutume de l'être à Londres dans ce mois. Jacques ne fit asseoir que moi & Beaumont à sa table, où je ne fus pas peu surpris de voir qu'on ne le servit qu'à genoux.

Le milieu de la table étoit occupé par un furtout en pyramide, couvert des plus riches vaisselles, & même enrichi de pierreries.

Le discours fut le même pendant une grande partie du repas, qu'il avoit été auparavant, jusqu'à ce que s'étant présenté une occasion de parler de la feue reine d'Angleterre, le roi le fit, & à mon grand regret, avec quelque sorte de mépris. Il alla jusqu'à dire que dès long-tems avant la mort de cette princesse, il conduisoit d'Ecosse tout son conseil, & dispo-
soit de tous ses ministres, dont il étoit mieux servi & mieux obéi qu'elle même. Il demanda ensuite du vin, sa coutume est de n'y mettre jamais d'eau, & tenant son verre à la main vers Beaumont & moi, il but à la santé du roi, de la reine & de la famille royale de France. Je lui rendis son salut, & je n'oubliai pas non plus ses enfans, il s'approcha de mon oreille, lorsqu'il les entendit nommer, & me dit tout bas, que le premier coup qu'il alloit boire seroit à la double union qu'il méditoit de faire entre les deux maisons royales. Il ne

m'en avoit jusques-là pas dit un seul mot, & il ne parut pas que le moment qu'il prenoit pour m'en parler, fut bien choisi. Je ne laissai pas de recevoir cette proposition, avec toutes les marques possibles de joye, & je répondis aussi tout bas, que j'étois sûr que Henri ne balanceroit pas, lorsqu'il s'agiroit de faire choix entre son bon frere & allié, & le roi d'Espagne, qui l'avoit déjà fait rechercher pour le même sujet. Jacques surpris de ce que je venois de lui apprendre, m'apprit à son tour, que l'Espagne lui faisoit pour son fils les mêmes offres de l'Infante, qu'au roi de France, pour le Dauphin. Ce prince me parut être encore dans tous les sentimens où je l'avois laissé; quoiqu'il ne me donnât aucune occasion de l'en entretenir en particulier. Il me dit seulement devant tout le monde, qu'il approuvoit tout ce qui s'étoit dit dans la dernière conférence, entre ses conseillers & moi, qu'il ne laisseroit point accabler les Etats, & qu'on arrêteroît le lendemain, la manière de leur prêter du secours. Il donna ordre pour cet effet, que ses conseillers vinssent le lende-

main' après-midi à Londres, pour y
 3. conclure cette affaire chez moi, & je
 crus que ces paroles m'autorisoient
 suffisamment à remettre sur l'heure
 entre les mains de sa majesté britan-
 nique, un modèle de traité, que j'a-
 vois apporté tout dressé, ce que je fis
 en présence de ses ministres. Ayant
 trouvé le moyen de répandre dans la
 conversation, quelques plaintes con-
 tre les pirateries des Anglois sur les
 François, le roi témoigna que cela
 étoit arrivé contre son intention. Il
 se fâcha même contre l'amiral Anglois,
 qui voulut soutenir ce qui avoit été
 fait. Il quitta enfin la compagnie, pour
 aller se mettre au lit, où il lui étoit
 assez ordinaire de passer une partie de
 l'après dînée, quelquefois même jus-
 qu'au soir.

Le voyage que Jacques devoit fai-
 re, ayant été rompu, ou différé, je
 comptai que je retrouverois aisément
 le moment de lui dire ce qui me res-
 toit, & je me consolai d'avoir fait si
 peu de chose ce jour-là : car, malgré
 tout ce qui venoit d'être dit, de con-
 fusion, & de secours aux Etats, je
 ne me dissimulois pas que les choses

n'étoient encore nullement au point où je les aurois voulu, puisque le roi d'Angleterre me renvoyoit encore pour les finir, aux mêmes personnes que je scavois n'être rien moins que bien intentionnées. Barneveld & les députés n'en tiroient pas non plus un heureux présage, loin de se croire parvenus à la Ligue offensive & défensive de la France & de l'Angleterre avec eux, dont ils s'étoient quelquefois flatés. Ils résolurent de faire un dernier effort auprès de moi, pour s'assurer du moins de la France.

Barneveld eut soin pour cela, de se rendre chez moi, avant tous les autres. Après m'avoir témoigné ses allarmes sur la disposition présente des affaires, & sur les effets de l'arrivée de l'ambassadeur Espagnol, qu'on disoit toujours fort proche, il me dit que les Hollandois désespérés, alloient tout abandonner & chercher un asile hors de leurs provinces. Barneveld connut par ma réponse, que je n'étois point la dupe de ses exagérations; je lui dis, que c'étoit le conseil Anglois, & non pas moi, qu'il étoit question de persuader;

parce qu'au fond , je sentoîs assez que la situation des Etats étoit embarrassante. Il voulut me prouver que si l'on n'obtenoit rien du roi d'Angleterre , la politique demandoit que la France se chargeât seule & ouvertement de la cause des Provinces-Unies , pendant que leurs forces n'étoient pas encore parvenues au dernier degré d'épuisement. Je repondis à Barneveld , qu'il me demandoit une chose qui n'étoit pas en mon pouvoir , n'étant venu à Londres , que pour faire , s'il étoit possible , une association avec les Anglois , ou pour connoître les raisons qui la leur feroient refuser.

Nous parlâmes ensuite des villes marquées pour ôtage. Barneveld n'apprit que Cecil étant en conférence avec Caron , l'un des députés Flamands , lui avoit fait entendre que l'Angleterre étant résolue de maintenir la paix avec l'Espagne , elle vouloit que les Hollandois lui fissent cession de ces places , pour sa sûreté , & que tout ce qu'il lui avoit promis , c'étoit de les tenir en neutralité , jusqu'à fin de payement. Barneveld qui vit

que cet objet me paroissoit aussi intéressant qu'il l'étoit en effet, me fit connoître, mais avec toute la réserve que doit avoir un homme, chargé, sous le serment, du secret de son conseil, que les Etats y avoient mis si bon ordre, qu'il resteroit bien des difficultés à lever au conseil de Londres, avant qu'il pût se voir en possession de ces villes; mais aussi il en inféra, pour me faire arriver à son but, que devant s'ensuivre une nouvelle guerre entre l'Angleterre & les Provinces-Unies, c'étoit pour cela même qu'il me pressoit instamment de joindre les forces de la France avec les leurs, sans quoi il n'y auroit aucune égalité entre les parties. J'avouai au député, que je ne pouvois blâmer la résolution de ses maîtres, mais que le roi de France ne pouvoit que les plaindre en cette occasion, n'étant pas en état de les soutenir de vive force, contre l'Espagne & l'Angleterre ensemble.

Tous les députés Flamands revinrent en corps l'après midi, pour assister à la conférence, & peu de momens après eux, arriverent les con-

seillers Anglois, nommés par sa majesté. Cecil portant la parole pour tous, comme à l'ordinaire, commença par dire très-succinctement, que le roi d'Angleterre vouloit bien s'intéresser en faveur des Etats, & se retournant vers moi, il me demanda si ce n'étoit pas-là ce que je souhaitois, & le véritable objet de ma commission. Je cachai ce que l'air brusque de ce secrétaire ne me faisoit déjà que trop deviner, & au lieu de lui répondre directement, j'adressai la parole aux députés, & leur dis que deux grands rois voulant bien prendre part dans leurs affaires, c'étoit à eux à en marquer l'état au juste, afin qu'on pût avec une pleine connoissance, proportionner le secours au besoin qu'ils en avoient. Barneveld fit à son ordinaire, un tableau des miseres où l'Espagne les réduisoit, qu'il rendit le plus touchant qu'il put. Pour venir à quelque chose de plus précis, il dit, qu'ils s'agissoit de chasser entièrement les Espagnols de la Flandre. Que les Etats s'assuroient de pouvoir y parvenir dans l'espace d'un an, par les moyens qu'il déduisit en cette sorte, que toutes les

forces des Provinces Unies montoient à douze ou quinze mille hommes d'infanterie, non compris les garnisons, & à trois mille de cavalerie ; outre cinquante vaisseaux en état de servir actuellement, avec une artillerie & des munitions proportionnées ; qu'il ne s'agissoit de rien autre chose, sinon que les deux rois fissent monter toutes ces forces au double, en fournissant pareil nombre de tout ce qui est marqué ci-dessus.

Je me doutai bien que de pareilles propositions n'alloient être reçues guère favorablement, & pour ne pas paroître autoriser les députés, dans des prétentions véritablement excessives, je dis à Barneveld, qu'il auroit dû avoir plus d'égard à ne demander que ce qu'on pouvoit lui accorder. Je demandai ensuite à Cecil, d'un ton qui renfermoit une espèce de sommation, qu'il me dit nettement la volonté de son maître, sur ce qu'on venoit de lui exposer. Cecil me répondit, que sa majesté britannique n'auroit pas été fâchée de se maintenir avec tous ses voisins dans une paix réelle & sincère ; qu'autant qu'on pou-

— voit juger de l'état de la France, par les simples apparences, sa majesté très chrétienne étoit sans doute dans les mêmes sentimens; cependant que sur les remontrances que j'avois faites au roi d'Angleterre, ce prince se déterminoit à prendre le milieu entre les desirs des Etats & les siens propres, c'est-à-dire, qu'il consentoit à prêter sous-main du secours aux Provinces-Unies; qu'il viendrait peut-être un tems, où l'on pourroit faire mieux, mais que pour le présent, elles n'avoient rien à attendre davantage.

Les députés ne pouvant douter que cette résolution ne fût très-sérieuse, se retirèrent pour conférer entre eux sur la proposition de Cecil, qui continuant son discours pendant ce tems là, me dit que le roi d'Angleterre étoit bien d'accord à la vérité de favoriser les Etats, mais qu'il n'avoit nulle envie de se ruiner pour eux. Il évita d'entrer dans aucun détail sur la nature de ces secours prétendus, afin qu'on ne pût dans la suite le rappeler à ses promesses, & à quelque engagement positif; il dit seulement, qu'en cas que l'Espagne portât son ressentiment

jusqu'à attaquer personnellement les rois protecteurs de la liberté de la Flandre, afin que toutes choses fussent égales des deux côtés, il falloit que pendant que la France contribueroit de huit mille hommes d'infanterie & de deux mille chevaux, l'Angleterre n'en fournît pour sa portion, que la moitié, non plus que d'une escadre qu'il seroit besoin de tenir sur la côte d'Espagne, & d'une seconde dans les Indes; encore déclara-t'il que l'Angleterre n'avoit aucun autre fonds pour l'entretien de ces forces, que l'argent que la France lui devoit; lequel lui seroit rendu dans deux ans & qu'elle vouloit bien sacrifier à la cause commune.

Je ne vis qu'avec beaucoup de mécontentement, que le secrétaire Anglois cherchoit ainsi à rompre tout accord, en s'éloignant, de dessein formé, de l'état de la question, & en ne faisant que des difficultés anticipées. Je lui répondis, en cachant mon indignation le mieux que je pus, qu'un discours si vague n'étoit point ce qu'il falloit présentement; qu'il s'agissoit avant toutes choses, de régler

! sans équivoque, ce qu'on feroit actuellement en faveur des Provinces Unies, pour le secours d'Ostende ; qu'après cela, soit que le conseil de sa majesté britannique se portât à la guerre, ou qu'on s'y vît forcé par l'Espagne, il y auroit bien d'autres considérations à faire, sur les suppositions suivantes : que cette couronne n'attaquât qu'un des deux rois, ou qu'elle les attaquât tous deux, qu'ils se déclarassent eux-mêmes les agresseurs, qu'ils fissent des conquêtes dans les Pays-Bas sur les Espagnols,

Pour faire voir encore davantage à Cecil qu'il n'effleuroit pas seulement la matière, je lui fis remarquer, qu'en cas de la rupture de l'Espagne, dont il venoit de parler, afin que la supériorité fût du côté des deux rois, celui de France, outre vingt mille hommes qu'il faudroit qu'il jettât en Flandre, ne pourroit se dispenser d'en envoyer autant sur les frontières de Guyenne, Languedoc, Provence, Dauphiné & Bresse ; sans parler des Escadres de Galeres, qu'il faudroit avoir pour s'assurer la Méditerranée ; qu'il étoit nécessaire d'entrer des-à-

présent dans ces détails, tant afin de prendre plus sûrement toutes ces mesures, que pour ne pas s'exposer à mille discussions, capables de troubler la bonne intelligence entre les deux princes alliés.

Répondant ensuite plus directement aux paroles de Cecil, je lui dis, que je ne voyois pas par quelle raison il vouloit faire porter au roi de France, toute ou la plus grande partie de la dépense d'une guerre, qui lui seroit commune avec le roi d'Angleterre; que si par de pareilles prétentions, le conseil britannique cherchoit à ruiner Henri, il entendoit bien mal ses propres intérêts; que ce conseil ne faisoit pas encore attention, qu'en stipulant de part & d'autre toutes dépenses égales, la France ne pouvoit d'ailleurs manquer d'en faire de particulières, peut-être plus grandes encore, telles étoient celles pour la défense de ses côtes de Terre & de Mer, qui en tenant une partie des forces ennemies diverties de ce côté, ne seroient pas moins utiles à l'Angleterre qu'à la France elle-même. J'ajoutai, que pour toutes ces raisons, il me sem-

bloit que le conseil d'Angleterre prenoit bien mal son tems pour redemander les sommes prêtées à la France ; que Henri bien éloigné de cette idée, ne m'avoit donné aucun ordre là-dessus ; que je sçavois seulement, par la place que j'occupois dans le conseil des finances, que son intention étoit de s'acquitter par payement d'année en année, selon qu'il en étoit convenu avec la feue reine, & qu'il s'attendoit à rembourser dans le courant de la présente, deux cens mille livres ; mais qu'encore une fois le conseil britannique prenoit une fort mauvaise voie, pour parvenir à cet acquit, en montrant par des défiances & des difficultés déraisonnables, qu'il ne visoit qu'à épuiser la France de plus en plus, conduite odieuse, & bien éloignée de celle de Henri, qui dans toutes ses actions ne montrait que de la bonne foi, & ne travailloit que pour l'utilité publique.

Mes paroles ne firent aucune impression sur les assistans ; au contraire je vis mes Anglois prendre feu, & protester que si on vouloit les obliger à quelque chose de plus, l'Angle-

terre abandonneroit tout-à-fait les Etats. Cecil acheva sur-tout de se faire connoître à moi, dans cette conférence, pour ce qu'il étoit. Il n'usa que d'expressions doubles, de propos vagues, & de faux donnés à entendre; parce qu'il sentoît bien que la raison n'étoit pas de son côté. La modération & la sincérité que j'opposois à ses mauvaises subtilités, l'obligeoient à se jeter dans des contradictions, dont il rougissoit lui-même, lorsque d'un mot je lui faisois sentir le ridicule de ses paroles. Tantôt croyant m'intimider, il m'exagéroit les forces de l'Angleterre, tantôt il cherchoit à faire valoir les prétendues offres de l'Espagne à sa nation. Quelquefois il s'étudioit à arracher aux députés & à moi, quelque aveu dont il pût tirer avantage. Il supposoit même malignement, que nous avions dit des choses auxquelles nous n'avions jamais pensé. Il alla jusqu'à vouloir mettre la division entre les députés & moi, en faisant tomber sur moi seul, le refus d'assister ouvertement les Etats. Il s'avisa de demander & de faire demander par ses collègues,

que la France payât fut l'heure à l'Angleterre, en déduction de ses dettes, quarante ou cinquante mille livres sterling, & il dit aux députés que c'étoit pour les employer à leurs besoins les plus pressans; à quoi ils ajoutèrent, que le refus que j'en faisois, ne devoit être imputé qu'à moi seul, parceque je dispoisois, disoient-ils, de tout l'argent de France. Si tout le mérite de ceux qu'on appelle ordinairement de fins politiques, est de chercher ainsi à surprendre les cœurs droits, & à leur faire porter la haine de leur propre méchanceté, pendant que tout le fruit leur en reste à eux-mêmes, c'est en vérité quelque chose de bien méprisable qu'un politique. Ce qui me piquoit le plus, étoit de voir que ces ministres, qui n'étoient là que pour exposer les intentions du roi, y substituoient impudemment les leurs propres: car je sçavois bien, & la manière seule dont ce prince leur avoir parlé en ma présence, me persuadoit qu'il leur avoit commandé tout le contraire de ce qu'ils faisoient.

Les députés qui étoient rentrés pen-

dant ce tems-là, s'étant retirés fort mécontents, comme on le juge aisément, & dans une plus grande perplexité qu'ils n'étoient auparavant, Cecil changea une dernière fois de batterie. Il me dit, que puisque les choses étoient telles, que le roi de France ne pouvoit entrer en guerre que conjointement avec l'Angleterre, que celle-ci ne pouvoit le faire, si elle n'étoit payée de la France & des Etats, ce que ni l'un ni l'autre ne pouvoit faire actuellement, le mieux étoit que les deux rois continuassent à vivre amis; mais sans entrer dans aucun démêlé étranger. C'étoit là vrai-semblablement le véritable but du secrétaire, & depuis un si long-tems qu'il parloit, ces deux mots étoient tout ce qu'il avoit dit de sincère.

Comme je ne jugéai pas à propos de répondre à ce discours, les Anglois, croyant peut-être m'avoir amené à leur point, dirent qu'ils feroient rapport au roi de tout ce qui s'étoit passé dans la conférence, & qu'ils lui demanderoient une audience pour moi, où tout seroit

= conclu en deux mots sur ce pied ;
 que suivant les apparences , cette
 audience seroit la dernière , & que
 j'y recevrois mon conge , ne restant
 plus rien à faire après cela. Si je gar-
 dat le silence en cette occasion , ce
 ne fut pas assurément que j'acquies-
 çasse à leurs raisons , au contraire , la
 manière dont ils venoient encore de
 se deceler eux mêmes , & de s'avouer
 en quelque façon menteurs & impo-
 steurs , m'avoit donné pour eux le
 dernier mépris , mais je jugeai qu'en
 contestant , & en m'échauffant , loin
 de leur faire quitter une résolution
 qu'ils avoient concertée ensemble ,
 je pousserois peut-être la chose jus-
 qu'à une rupture , au lieu que dans
 les termes où nous en étions restés ,
 l'amitié subsistant du moins entre les
 deux rois , & pouvant encore être
 cimentée par un double mariage ,
 (car on en parloit publiquement)
 il se présenteroit peut-être dans la
 suite , quelque occasion plus favora-
 ble Je ne désespérois pourtant pas
 encore absolument du succès de ma
 commission , parce que je croyois
 voir que le roi n'entroit pour rien

dans les desseins que ses conseillers s'efforçoient de faire réussir. 160

C'est de quoi je me proposai de m'assurer dans ma troisième audience : car je ne donne point ce nom à ma réception du Dimanche. Je l'avois fait demander par Cecil au roi. Ce prince envoya le chevalier Asquins me dire qu'il me l'accordoit pour le lendemain même de la conférence dont il vient d'être parlé ; & que je ne menasse avec moi que peu de personnes , parce qu'il vouloit s'entretenir particulièrement avec moi , ce qui me fut encore confirmé de sa part , par Milord Oreladoux Ecoissois , l'intime ami du comte de Mare , qui étoit le mien. Milord Hume & le vicomte Savar vinrent me prendre à Londres sur le midi , & me remirent , en débarquant à Grenvich , entre les mains du comte d'Erby , de la maison royale , qui me conduisit dans la chambre du roi. Je n'avois avec moi que quatre gentilshommes & deux secrétaires.

Le roi d'Angleterre me prit par la main , & défendant qu'on le suivît , il me fit entrer par son cabinet , dans

ses galeries, dont il ferma les portes. Il m'embrassa deux fois avec des expressions qui marquoient combien il étoit satisfait du roi de France & de moi, & combien il étoit touché de ce que sa majesté très-chrétienne lui avoit envoyé l'homme de tout son royaume, qui lui étoit le plus nécessaire. Il exigea que profitant de l'occasion présente, je lui parlasse sans aucune réserve. Ce moment me parut favorable pour me plaindre à sa majesté de ses ministres. Je lui dis, après les rémercimens ordinaires, qu'il m'étoit plus avantageux en toutes manières de traiter avec elle qu'avec ses conseillers, qui après avoir fort mal exécuté ses ordres dans la dernière conférence, n'avoient pas manqué sans doute, de lui faire encore un rapport infidèle de ce qui s'étoit passé entre eux & moi, & les députés Flamands, & je lui promis de lui faire un récit sincère de tout, si elle vouloit me le permettre.

Le roi ayant agréé ma proposition, je n'omis rien de ce qui s'étoit dit la veille. J'insistai en particulier, sur la proposition de rembourser actuelle-

ment l'Angleterre de l'argent prêté, & sur la calomnie contre sa majesté très-chrétienne & moi, dont on l'avoit accompagnée. J'ajoutai, que si après avoir rempli mes lettres à Henri, d'éloges de la générosité, de la prudence & de la parfaite amitié du prince auquel j'avois l'honneur de parler, & cela, parce qu'il m'y avoit autorisé par ses actions & ses paroles, je venois ensuite à tenir subitement un langage tout opposé, sans avoir rien à apporter que des difficultés toutes frivoles, le roi mon maître ne pourroit guère penser autre chose, sinon que j'avois traité en ministre flatteur & peut-être infidèle, les intérêts qui m'avoient été confiés. Outre qu'une pareille déclaration ne pouvoit passer que pour l'effêt d'une intelligence décidée avec l'Espagne; d'où s'ensuivroit peut-être une rupture entre les deux rois, qui n'avoient pas moins d'intérêt que d'inclination, à demeurer toujours parfaitement unis. Je ne crus pas devoir balancer à révéler au roi d'Angleterre, qu'il y avoit plusieurs de ceux qu'il admettoit dans son conseil, qui n'étoient ni bien intentionnés, ni bien affectés.

tionnés à sa personne ; que sans les lui nommer, il devoit regarder comme tels tous ceux qui se montroient assez peu zélés pour sa gloire & pour l'honneur de sa couronne, pour lui conseiller de se rendre sous le nom d'allié, l'esclave de l'Espagne ; que le plus sûr pour lui, étoit de se défier de tous ceux qu'il ne connoîtroit pas parfaitement, & d'en croire toujours plutôt ses propres lumieres, que la voix de ses ministres.

Ce n'étoit pas une chose bien difficile, que de faire entrer le roi d'Angleterre en défiance de ses ministres ; il n'y étoit que trop naturellement porté. Le changement que je remarquai sur son visage, en entendant mes dernières paroles, quelques gestes, quelques mots entrecoupés qui lui échappèrent, me le persuaderent assez. Je crus même sentir, à n'en pouvoir douter, que soit par l'effet de cette défiance, ou par celui des louanges que je lui avois données, ce prince étoit enfin dans la disposition la plus favorable où je pouvois le souhaiter. Je saisis cet instant, pour jeter dans la conversation quelques propos géné-

aux d'un projet, par lequel la tranquillité de l'Europe entière, quant à la politique & à la religion, pouvoit être maître par le moyen de sa majesté britannique. Je m'arrêtai court après ce peu de paroles, comme si j'avois appréhendé de fatiguer ce prince par un trop long discours; mais je voyois bien qu'il n'étoit pas possible que la curiosité de Jacques ne fût piquée du peu que je venois de dire. Aussi me répondit-il, que je ne l'ennuiois point, & qu'il falloit sçavoir quelle heure il étoit. Il sortit & le demanda à ceux de ses courtisans qu'il trouva au bout de la galerie. On lui répondit qu'il n'étoit pas encore tout-à-fait trois heures. » Monsieur l'ambassadeur, me dit-il, je veux rompre la partie de chasse que j'avois faite aujourd'hui, pour vous entendre jusqu'au bout; je suis persuadé que cette occupation me sera plus utile que l'autre.

Ce qui me détermina à faire un pas aussi hardi, que celui de communiquer au roi Jacques les grands desseins sur l'Espagne & sur toute l'Europe, qui avoient été concertés entre Henri & Elisabeth, c'est que j'étois persuadé

que ce prince, déjà porté intérieurement à l'alliance avec la France, n'avoit plus besoin pour le fixer dans cette résolution, que d'y être engagé par un motif grand & noble, & que d'un autre côté, ses ministres le ramèneroient toujours à leur façon de penser, tant qu'il ne se soutiendrait pas contr'eux, par la persuasion qu'ils ne combattoient son avis, que parce qu'ils l'ignoroient. Cela ne m'empêcha pas de prendre une précaution, que je jugeai essentielle, & on va la voir.

Je repris donc la parole, sitôt que le roi se fut rapproché, & je lui dis, que sans doute il avoit quelquefois pensé, & avec beaucoup de raison, qu'un homme qui possède les emplois & les dignités, dont on sçavoit que j'étois revêtu, ne quitte point sa place, sans un très-grand sujet; que j'étois dans ce cas; que quoique ma commission se bornât à demander l'union du roi d'Angleterre avec celui de France, je m'étois cependant proposé, avant que de sortir du royaume, d'entretenir sa majesté britannique de quelque chose d'insir-

niment plus considérable, sur l'opinion que la renommée m'avoit donnée de ses talens & de ses lumières, mais que ce que j'avois à lui dire étoit tel, que je ne pouvois le lui révéler, sans m'exposer à me perdre, qu'après que ce prince se seroit engagé au secret, par le serment le plus solennel. Jacques plus attentif que je ne sçaurois le dire, balança pourtant à faire le serment que je lui demandois; & pour s'en dispenser, il chercha à deviner de lui-même, ce que je pouvois avoir de si intéressant à lui communiquer. Lorsqu'il eût vu que les différentes questions qu'il me fit coup sur coup, ne le mettoient pas plus au fait, il me satisfit enfin par le plus terrible de tous les sermens; je veux dire, par celui du sacrement de l'Eucharistie.

N'ayant plus à craindre d'indiscrétion, je mesurai pourtant encore toutes mes paroles, & commençant par un point, que je sçavois intéresser le plus le roi d'Angleterre, je veux dire, par la religion, je lui dis, que quelque occupé que je lui parusse, des affaires & des grandeurs

purement mondaines, & quelque indifférent qu'il m'eut peut-être cru sur le chapitre de la religion, il n'en étoit pas moins vrai que j'étois attaché à la mienne, jusqu'à la préférer à ma fortune, à ma famille, à ma patrie, & à mon roi même; que je n'avois rien négligé, pour porter le roi mon maître à l'établir en France par de solides fondemens, dans la vive appréhension où j'étois de la voir un jour succomber sous les efforts d'une faction aussi puissante, que celle qui réunit le pape, l'empereur, l'Espagne, les archiducs, les princes catholiques d'Allemagne, & tant d'autres corps & communautés, intéressés dans cette cause; que j'avois assez bien réussi jusqu'à ce jour, mais que peut-être je n'en avois obligation qu'aux conjonctures de pure politique, qui jettoient Henri dans le parti opposé à la maison d'Autriche; que ces circonstances venant à changer, ou moi, qui étois le seul à entretenir Henri dans ce plan de politique, venant à perdre ma place ou ma faveur, je ne voyois pas de quelle manière le roi de France pourroit résister à un parti, que tout le monde & sa propre religion,

religion , lui dictoient d'embrasser ; 16
 que cette considération m'avoit fait
 songer depuis long-tems à chercher
 pour l'exécution de ce dessein , une
 personne plus propre par son rang &
 sa puissance , que je ne l'étois à l'ac-
 complir & à fixer Henri dans ses sen-
 timens ; que trouvant dans le prince
 auquel j'avois l'honneur de parler tout
 ce que je cherchois , mon choix n'a-
 voit pas été difficile à faire ; en un
 mot , qu'il ne tenoit qu'à sa majesté
 britannique d'immortaliser sa mémoi-
 re , en se rendant en quelque maniere
 l'arbitre du sort de toute l'Europe , par
 un dessein auquel elle paroîtroit tou-
 jours avoir mis la dernière main , quoi-
 que l'exécution ne la regardât pas da-
 vantage que sa majesté très - chré-
 tienne.

Il ne restoit plus qu'à dire quel étoit
 ce dessein. J'en donnai d'abord au roi
 d'Angleterre une idée générale , sous
 celle d'un projet d'association entre
 tous les Etats & pays intéressés à ab-
 baisser la maison d'Autriche , dont le
 fondement étoit une ligue offensive &
 défensive entre la France , l'Angle-
 terre & la Hollande , cimentée par

l'union la plus étroite des deux maisons royales de Bourbon & de Stuart. Je fis envisager du premier coup d'œil cette association comme très facile à faire. Elle ne souffroit aucune difficulté par rapport au Dannemarck , à la Suede , en un mot , à tous les princes & états protestans. On pouvoit la rendre assez avantageuse aux princes catholiques pour la leur faire embrasser ; par exemple , au duc de Savoye , en flattant son humeur inquiète & ambitieuse de l'espérance qu'il obtiendrait le titre de roi ; aux princes d'Allemagne , en partageant entr'eux ce qu'y possédoit la maison d'Autriche , la Bohême , l'Autriche , la Hongrie , Moravie , Silésie , &c. & en rétablissant leurs anciens privilèges ; au pape lui même , en lui accordant la propriété des pays, dont il ne possède que la féodalité. Quant au roi de France , quoique je cherchasse à persuader à sa majesté qu'il n'avoit eu encore jusquelà aucune part au projet que je feignois avoir imaginé seul , je répondois pourtant que lorsque je lui en aurois fait part , il ne songeroit ni à rien retenir pour lui de ses conquêtes , ni à en tirer

aucune récompense, quoique, suivant toutes les apparences, la plus grande partie du fardeau dût retomber sur lui, soit que l'on envisage les frais d'argent nécessaires pour cette entreprise, ou les services qu'il rendroit de sa personne même. Voilà le biais dont je crus devoir prendre la chose par rapport à Henri, pour ne pas trop le compromettre. 1603

Le roi d'Angleterre proposa tout d'abord quelques difficultés sur une union de tant de têtes si différentes, & si différemment intentionnées, les mêmes à peu près que Henri y avoit faites lorsque nous en avions parlé ensemble, & en dernier lieu à Montglat, à son retour de Metz : mais il ne laissa pas de prendre beaucoup de goût à ce dessein, sur la simple ouverture que je venois d'en faire, & il voulut que j'entrasse jusque dans le plus petit détail. Le discours suivant renferme à peu près en essence ce que je dis à sa majesté britannique.

L'Europe est partagée en deux factions, qui ne sont pas aussi justement distinguées par leur religion différente, puisque les Catholiques & les

503. Protestans se trouvent confondus ensemble presque par-tout , qu'elles le sont par leur intérêt politique. La premiere est composée du Pape , de l'Empereur , de l'Espagne , de la Flandre Espagnole , d'une partie des princes & villes d'Allemagne & Suisse , de la Savoye , des Etats Catholiques d'Italie , qui sont Florence , Ferrare , Mantoue , Modène , Parme , Gènes , Luques , &c. Il ne faut pas manquer d'y comprendre ce qu'il y a de Catholiques répandus dans les autres endroits de l'Europe , à la tête desquels est cet ordre si turbulent des Jésuites , dont on ne peut douter que le but ne soit de tout assujettir à la monarchie espagnole. La seconde renferme les rois de France , d'Angleterre , d'Ecosse , d'Irlande , de Dannemark & de Suède , la République de Venise , les Provinces-Unies , & l'autre partie des princes & villes d'Allemagne & de Suisse. Je ne donne point ici de part à la Pologne , la Prusse , la Livonie , la Moscovie & la Transilvanie , quoique ces pays soient assujettis à la religion chrétienne , parce que la guerre qu'ils ont presque continuellement avec les Turcs & les

Tartares, en fait des peuples, en quelle
manière étrangers à l'égard de ceux
de l'occident de l'Europe. 1603.

A mesurer la puissance sur les titres
pompeux, sur l'étendue du terrain &
sur le nombre des hommes, le premier
coup d'œil ne sera pas favorable à la
seconde de ces factions, & on ne pourra
s'empêcher de décider pour la supério-
rité en faveur de la première : cepen-
dant il n'y auroit rien de si faux que
cette idée, & en voici la preuve.
L'Espagne, qu'il faut nommer ici la
première de sa faction, quoiqu'elle ne
soit que la troisième par le rang & la
dignité, parce qu'en effet elle en est
l'ame, l'Espagne, dis-je, jouit à la
vérité, en y comprenant ce qu'elle
possède dans les Indes orientales &
occidentales, d'une étendue de terre
bien aussi grande que sont la Turquie
& la Perse ensemble ; mais s'il est
vrai, comme on ne peut en douter,
que le nouveau monde, en récompense
de l'or & des richesses qu'il lui appor-
te, la dépouille & de vaisseaux &
d'hommes, cette étendue immense
lui est plus à charge qu'elle ne lui sert.
Parcourons de même les autres puis-

ances de ce parti , on trouvera partout beaucoup à rabattre des idées communes. Le pape paroît attaché à l'Espagne , & c'est en effet ce qu'il a de mieux à faire , environné comme il l'est de toutes parts par cette redoutable puissance , sans avoir aucun secours à prétendre des autres potentats catholiques ; mais comme il regarde au fond son état , comme peu différent d'une servitude véritable , & qu'il n'ignore pas que le roi d'Espagne & les Jésuites ne font qu'une vaine montre de soutenir son autorité , on ne hasarde rien à assurer qu'il ne cherche que les occasions de secouer le joug espagnol , & qu'il embrasseroit volontiers un parti qui les lui offriroit , sans courir de trop grands risques , & l'Espagne elle-même a de lui cette opinion.

Venons à l'Empereur. Il n'a de commun avec l'Espagne que son nom ; ce qui semble ne servir qu'à rendre plus vives les jalousies & les querelles qui s'élèvent si souvent entre les deux branches de la puissance autrichienne. Quel est d'ailleurs son pouvoir ? Il réside tout dans son seul titre. La Hongrie , la Bohême , l'Autriche & autres

pays voisins, ne sont presque que de vains noms; exposé, comme il l'est, d'un côté, à voir fondre sur ses états les formidables armées du grand seigneur, sujet d'un autre côté à voir les pays de sa domination se déchirer eux-mêmes par la multiplicité & la diversité des religions qui y ont cours, dans de perpétuelles appréhensions que les princes électeurs ne se soulèvent pour rétablir leurs anciens privilèges. L'empereur peut être mis aujourd'hui; après avoir tout évalué à son prix, dans la classe des moindres puissances de l'Europe. Je vois de plus cette branche autrichienne si dépourvue de bons sujets, que s'il ne lui vient dans peu un prince assez brave, ou assez bon politique pour sçavoir tenir unis les différens membres dont l'Allemagne est composée, elle a tout à craindre des princes de ces Cercles, qui n'aspirent qu'à regagner leur liberté sur le chapitre de la religion & sur celui de l'élection. Je n'en excepte pas l'électeur de Saxe lui-même, quoiqu'il paroisse le plus sincèrement attaché à l'empereur, comme à celui dont il tient sa principauté, parce qu'il est in-

■ dubitable que sa religion le mettra tôt ou tard aux prises avec son bienfaiteur ; mais en supposant que l'empereur peut tout attendre de la reconnoissance de cet électeur, celui ci ne pourra rien , ou très peu de chose, tant qu'il aura en tête la branche de Jean Frederic, qu'il a dépouillée de cet électorat

C'est ainsi qu'à tout bien examiner, on trouve que presque toutes les puissances, dont l'Espagne paroît s'aider, ou lui sont peu attachées, ou lui sont d'un foible secours. Personne n'ignore qu'en général l'objet de toutes les villes & des princes, soit de l'Allemagne, soit de la Suisse, est de se délivrer de la domination de l'empereur, & même de s'aggrander à ses dépens. Il ne peut pas plus compter sur les princes ecclésiastiques que sur les autres. Un empereur étranger est tout ce qu'ils souhaitent le plus, pourvu qu'il ne soit point de la religion. Rien ne feroit tant de plaisir aux Archiducs, tous espagnols qu'ils sont, qu'un arrangement, par lequel ils deviendroient en Flandre souverains indépendans de l'Espagne. Ils se lassent à la fin de n'être que ses valets. Quel est le lien qui

attache le duc de Savoye aux Espa- 1603
gnols? La crainte seule de la France;
car il les hait naturellement, & il n'a
jamais pardonné au roi d'Espagne d'a-
voir partagé celle de ses filles qu'il lui
a donnée, si différemment de la ca-
dette. Il ne se présente rien autre chose
à dire de l'Italie, sinon qu'elle ne peut
que suivre la loi du plus fort.

Il est donc vrai que la seconde des
factions que nous venons de marquer
n'a réellement rien à craindre, pourvu
qu'elle entende assez bien ses intérêts
pour demeurer toujours unie. Or il est
certain que ces motifs si naturels de
désunion ne s'y rencontrent point, ou
qu'ils doivent tous, & même celui de
la différence de religion, qui est en
quelque sorte l'unique, céder à la hai-
ne contre l'Espagne, qui est le grand &
commun motif qui les anime. Quel est
le prince tant soit peu jaloux de sa gloi-
re, qui refuseroit d'entrer dans une as-
sociation dans laquelle on verroit qua-
tre rois, tels que ceux de France, d'An-
gleterre, de Suède & de Dannemarck
se tenir par la main? Elisabeth avoit
coutume de dire qu'il n'y avoit rien qui
pût résister à ces quatre têtes réunies.

~~ces~~ Ces vérités supposées, il ne reste plus
 3. qu'à examiner par quels moyens l'on
 pourroit réduire la maison d'Autriche
 à la seule monarchie espagnole, & la
 monarchie espagnole à la seule Espagne.
 Ces moyens consistent dans l'adresse
 ou dans la force, & j'en trouve deux
 pour l'une & pour l'autre.

Le premier des moyens secrets est
 de travailler à enlever les Indes à la
 maison d'Autriche. Comme l'Espagne
 n'a pas plus de droit d'interdire ces
 contrées au reste des Européens, qu'elle
 en a d'y détruire les habitans naturels,
 & qu'il est libre d'ailleurs à tous les
 peuples de l'Europe de se faire des éta-
 blissemens dans les terres de nouvelle
 découverte, dès qu'une fois ils ont pas-
 sé la ligne, cette entreprise seroit fa-
 cile à exécuter, en mettant seulement
 sur pied trois flottes de huit mille hom-
 mes chacune, bien équipées & ravi-
 taillées tous les six mois; l'Angleterre
 fourniroit les vaisseaux; la Flandre,
 l'artillerie & les munitions, & la
 France, comme la plus puissante, l'ar-
 gent & les soldats. La seule convention
 à faire seroit de partager également les
 pays conquis.

Pendant ce tems là , on prépareroit 160
 fécètement le fecond de ces moyens
 à l'occafion de la fucceffion de Clèves
 & de la mort de l'empereur , qui ne
 peut être éloignée ; de maniere qu'à la
 faveur des conjonctures que feroient
 naître ces deux incidens , on trouveroit
 des raifons pour enlever à la maifon
 d'Autriche l'empire & fes autres dé-
 pendances en Allemagne , & pour y
 rétablir la forme libre de l'élection ,
 telle qu'elle étoit anciennement.

Le premier des deux moyens déclai-
 rés eft de prendre enfemble les armes
 pour chaffer les Efpagnols de la Flandre,
 afin d'ériger cet état en république libre
 & indépendante , portant feulement le
 titre de membre de l'empire. La chofe
 eft peu difficile , avec les forces des
 alliés. Les Provinces Unies , y compris
 le Liégeois , Juliers & Clèves , font un
 triangle , dont le premier côté , depuis
 Calais jufqu'à Embden , eft entiere-
 ment fur la mer ; le fecond eft borné
 par la France , favoir , par la Picardie
 jufqu'à la Somme , & par le pays Mef-
 fin , jufqu'à Mézières ; le troifieme s'é-
 tend depuis Metz , par Trêves , Co-
 logne & Mayence , jufqu'à Duffel-

~~—~~ dorp Il ne s'agit que de garder ces
 3. trois côtés , de manière qu'on les rende
 inaccessibles à l'Espagne ; ce que l'on
 peut faire sans peine , l'Angleterre se
 chargeant du premier , la France du
 second , les électeurs & autres princes
 intéressés du troisieme. Toutes les vil-
 les qui peuvent se trouver sur cette
 ligne , à l'exception peut-être de Thion-
 ville , qui obligeroit à la forcer , céde-
 roient d'abord qu'on les menaceroit de
 les mettre à contribution.

Le second moyen des deux derniers
 est de déclarer de toutes parts , & d'un
 commun concert , de la part de la Li-
 gue marquée ci-dessus , la guerre à
 l'Espagne & à toute la maison d'Au-
 triche. Le détail de cette entreprise est
 sans doute infini , ce n'est pas ici le
 lieu de le faire , il trouvera sa place
 ailleurs. L'observation la plus essen-
 tielle au sujet de cette guerre , c'est que
 la France & l'Angleterre doivent re-
 noncer à rien prendre dans le partage
 des conquêtes , & les abandonner aux
 puissances , qui ne peuvent par elles-
 mêmes donner de l'ombrage aux autres.
 Ainsi la Franche-Comté , l'Alsace &
 le Tirol sont le partage naturel des

Suisses; la Lombardie doit écheoir au duc de Savoye, pour être érigée avec les autres états en royaume; le royaume de Naples, au Pape, comme ne convenant bien qu'à lui; la Sicile, aux Vénitiens, avec ce qui les accommode dans l'Istrie & le Frioul. Le fondement le plus solide de cette confédération est, comme on le voit, qu'il y auroit à gagner pour tous les confédérés. Le reste de l'Italie, qui est assujettie à ses petits princes, peut être laissé dans la forme de gouvernement où il est, pourvu que tous ces petits états ne fussent censés composer ensemble qu'un seul corps ou république, dont ils seroient tous autant de membres.

Voilà à peu près comment j'exposai à sa majesté britannique le dessein que je voulois lui faire goûter. J'y ajoutai tout ce que je croyois capable de lever ses doutes & de le persuader. Je lui dis que j'avois que cette matiere excédoit la portée de mon esprit; que je n'étois pas surpris que S. M. y trouvât dans l'abord de grandes difficultés; que Henri ne manqueroit pas d'y en trouver aussi beaucoup; mais qu'elles ne venoient que de ma propre foiblesse.

= & de l'impossibilité de faire bien sentir ce qui, pour être parfaitement expliqué, demandoit beaucoup de tems & de longs discours ; que j'étois intérieurement convaincu ; que non-seulement ce dessein étoit possible , mais encore que le succès en étoit infaillible , que s'il s'y trouvoit quelque chose de défectueux dans la maniere dont je l'avois conçu , il seroit aisément rectifié par les lumieres de quatre grands rois & des plus fameux capitaines de l'Europe*, auxquels on le donneroit à exécuter.

Je revins encore à l'alliance des deux rois de France & d'Angleterre*, & je dis à S M britannique que cette alliance étant le premier & le nécessaire fondement de la confédération que je venois de lui proposer , c'étoit par celle-là qu'il falloit nécessairement qu'elle commençât , sans s'arrêter aux discours des gens passionnés , ni se laisser toucher par des considérations aussi frivoles que celles des dettes de la France & de la Flandre à l'Angleterre. Je l'assurai que l'Angleterre n'avoit rien à perdre du côté de la France , puisque Henri ne faisoit tant de provisions d'armes & de

munitions, & n'amassoit de si grandes sommes que pour se voir un jour en état de satisfaire à tout, & d'accomplir par lui-même la plus grande partie de cet important projet; du moins que je croyois pouvoir me flatter de l'y engager, par le motif de la gloire & de l'utilité publique, si puissant sur l'esprit de ce prince. J'attaquai Jacques par son endroit le plus sensible; je veux dire, par l'ambition d'immortaliser sa mémoire, & par le désir qu'il avoit de paroître ressembler à Henri, & d'avoir part à ses louanges.

Enfin l'envie que j'avois de réussir, fit que je rendis à ce prince la chose si palpable, que m'embrassant avec une espece de transport, qui provenoit d'amitié pour moi, & de ressentiment des mauvais conseils qu'on avoit essayé jusqu'à-là de lui faire suivre: » Non, » M. l'ambassadeur, me dit-il, ne craignez pas que je vienne jamais à manquer à ce que nous avons accordé ensemble ». Il me protesta sur le même ton, qu'il ne voudroit pas pour beaucoup n'avoir pas entendu ce que je venois de lui dire, qu'il ne démentiroit pas la bonne opinion que le roi de France &

= moi avions conçue de lui ; qu'il étoit
 . tel que je l'avois pensé , que les réflexions qu'il alloit faire sur tout ce que je venois de lui dire , ne feroient que le confirmer davantage dans les sentimens que je lui avois inspirés ; qu'il s'engageoit à moi d'avance à signer le modèle du traité d'alliance que je lui avois présenté le dimanche , & où il avoit fait quelques petits changemens de sa main ; que je signerois de mon côté au nom du roi de France , si je n'aimois mieux le remporter avec moi sans être signé , pour le faire voir à S. M. très chrétienne , auquel cas il me donnoit sa parole royale , que le renvoyant ou le rapportant au bout d'un mois ou six semaines , approuvé & signé de la main de Henri , il y joindroit sa signature , sans la moindre difficulté. Il finit , en m'assurant obligeamment qu'il ne vouloit plus rien faire à l'avenir , que de concert avec le roi de France. Il me fit promettre le même secret que j'avois eu la hardiesse d'exiger de lui , pour toute autre personne que pour le roi mon maître , & il l'étendit jusqu'à me défendre de mettre jamais sur le papier certaine chose qu'il me confia , & qu'il

je supprime à cause de ce serment.

Notre entretien avoit commencé à peu près à unè heure , & en avoit duré plus de quatre. Le roi appella l'amiral Howard , les comtes de Northumberland , de Soutampton & de Mare , milord Montjoye & Cécil , & il leur déclara qu'après avoir mûrement pesé mes raisons , il étoit résolu à faire une alliance étroite avec la France contre l'Espagne. Il reprocha hautement à Cécil d'avoir agi & parlé au contraire de tout ce qu'il lui avoit commandé : explication dont le secrétaire se tira tout-à-fait mal. » Je vous ordonne » à vous , M. Cécil , lui dit ce prince , » que sans autre réplique ni contestation , vous fassiez dresser en conformité , toutes expéditions nécessaires , suivant lesquelles *j'en donnerai la dextre* (7) , & toutes sortes d'affurances , aux ambassadeurs de Messieurs les Etats. » C'est la première fois qu'il les avoit traités avec cette distinction. Après quoi , se tournant vers moi , & me prenant les mains ,

(7) Cette expression qu'on fait , en présence signifie le serment ou tant la main droite , promesse d'alliance ,

— il me dit : » Hé bien ! M. l'ambassadeur,
 » n'êtes-vous pas maintenant bien con-
 » tent de moi ? »

Je répondis par une inclination très-profonde , & en faisant à sa majesté les mêmes protestations de fidélité & d'attachement que j'aurois pu faire à mon roi. Je le priai de permettre que je les lui confirmasse, en lui baissant la main. Il m'embrassa & me demanda mon amitié avec un air de bonté & de confiance qui déplut fort à plusieurs des conseillers présens. Et en me congédiant, il donna ordre au comte de Northumberland de m'accompagner jusqu'à la Tamise, & à Sidney de m'escorter jusqu'à Londres.

Fin du quatrième Volume.

TABLE GÉNÉRALE

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce quatrième Volume.

A.

ABNICNY, gentilhomme, III.

AERSENS (François) ambassadeur des Provinces-Unies en France, les sert bien auprès de Henri IV, 233. N. 8. *Voyez* RICHELIEU (le cardinal de) HENRI IV. Il donne avis de l'union prétendue de l'Espagne avec l'Angleterre pour envahir la France, 346. *suiv.*

ALBE-ROYALE en Hongrie, sa prise, 92. reprise par les Turcs, 207.

ALBERT, archiduc, investit Ostende, 24. N. 8. envoie le comte de Solre, ambassadeur à Henri IV, à Calais, 32.

est malade à Bruxelles, 200.

ALBIGNY (Charles de Simiane d') surprend Genève, 203. N. 39. en est chassé, 204. *Voyez* GENÈVE.

ALLEMAGNE. Avantages pour les électeurs & princes d'Allemagne, dans le grand dessein de Henri IV, 407-409. Véritable politique des Cercles par rapport à la maison d'Autriche & à l'Espagne, 409. 410.

AMOURS (N. d') commissaire pour la levée du sol pour livre sur les rivières, 97.

ANNE-MARIE-AUVERGNE

ETTE, reine de France.
naissance, 56. N 19

ANGLETERRE & AN-
LOIS. Leurs pirateries
sur les vaisseaux françois,
65 Insulte que leur vi-
ce-amiral fait à Sully,
73-275 N 16. Haine
qu'ils portent aux Fran-
çois, 291-292 Caractè-
re de la nation, 291-
94 N 18 pag. 341.
Jalousie des Anglois con-
tre les Ecoissois, 341 342
droits prétendus de l'An-
leterre sur la Norman-
die, la Guienne, le Poi-
itou, 347 348. Manière
dont on sert le roi d'An-
leterre à table, 377.
8 Opposition des mi-
nistres anglois aux négocia-
tions de Sully, & aux
décrets des Provinces-
unies, 384-395.

ANNE de Dannemark,
reine d'Angleterre, son
caractère & sa conduite,
303 N 20 Elle
est à Londres, malgré
la défense de son mari,
304

ARSENAL de Paris Bal
& spectacles qui s'y
font, 93.

sitions & véritable politi-
que des archiducs en
Flandre, par rapport à
l'Espagne & à la maison
d'Autriche, 410 411

ARCHIPRESTRE établi
en Angleterre par le Pape,
cause de trouble, 365.
366 N 4 5 Voy CLE-
MENT VIII. JACQUES. JE-
SUITES

AREMBERG (Jean de
Ligne, comte d) am-
bassadeur de l'Archiduc
au roi Jacques, cabale
dans Londres, 280. N.
17 envoie faire visite à
Sully, 318 Fautes qu'il
fait dans sa négociation,
374-376.

ARMAGNAC, valet de
chambre de Henri IV,
112

ARNAUD le jeune, secré-
taire du duc de Sully Avis
qui lui est donné par un
chanoine de Cantorbéry
sur les brigues de l'Espa-
gne à Londres, 280

ARQUIEN (Antoine, sei-
gneur d) est fait lieute-
nant de roi dans Metz,
215 N 3.

ARRAGON (l'amiral d)

DES MATIERES. 423

ARTILLERIE. Etats & formules que donne Sully sur cette partie, 5.

ASQUINS (chevalier d') de la faction écossaise à la cour de Londres, 297, 321, 334, 342, 395.

AVOCATS (Affaires des) terminées à l'amiable ; réflexions à ce sujet, 177. 182. N. 26, 27.

AUTRICHE (maison d') *Voyez* PUISSANCES du Nord. JACQUES, roi. Pays subjugués par elle ; 358.

Voyez CHARLES-QUINT. PHILIPPE II. Nécessité & moyens de l'abbattre, 360-362. 412-414. *Voyez*

DESSEIN POLITIQUE. HENRI IV. Foiblesse de cette maison, 408-410.

AUTRICHE (Ferdinand, archiduc d') échoue devant Canise, 92.

AUTRICHE (Rodolphe d') empereur. *Voyez* RODOLPHE.

AUVERGNE (Charles de Valois, comte d') ses intelligences avec l'Espagne, 26. Formule d'association entre lui, Bonillon & Biron, 77-79. cherche à se saisir de Saint-

Flour, 81. Conseil pris à Blois de l'arrêter, 129. Il est arrêté, 132. N. 11. 12. a grace de la vie, & est enfermé, 152. N. 23. puis est élargi, 152. Motifs de cette grace, 155-157. D'Auvergne trahit de nouveau le roi, 157. Son caractère, 158.

B.

BARGES, bateaux, 282.

BARNEVELD (Jean Olden de) principal député des Provinces-Unies au roi Jacques ; premier entretien qu'il a avec Sully, ambassadeur de France à Londres ; confidences qu'il lui fait, & mesures qu'ils prennent ensemble, 309-314. N. 21. Il donne avis de la prétendue union de l'Espagne & de l'Angleterre contre la France, 346. Mécontentement qu'il essuie de la part des ministres d'Angleterre, 381. Conférences qu'il a à ce sujet avec Sully, auquel il confie les secrètes résolutions des

Etats - Généraux , 382.
 Conférences entre lui ,
 Sully & les ministres an-
 glois, qui ne veulent rien
 accorder, 383-394 *Voyez*
 CÉCIL

BARREAU. Suppression
 de ses officiers, 21.

BASTE (George) gé-
 néral des troupes impé-
 riales en Transilvanie , y
 défait les vaivodes Batto-
 ry & Michel, 92. Beau-
 trait de ce général, 207,
 208.

BATIMENS, *voyez* EDI-
 FICES.

BATTERY, vaivode de
 Transilvanie est défait ,
 92. se révolte contre l'em-
 pereur, 204.

BEAUMONT (Christo-
 phe de Harlai , comte
 de) ambassadeur de Fran-
 ce à Londres, donne avis
 de la mort d'Elisabeth ,
 240 N 9, Services qu'il
 rend dans l'ambassade de
 Sully, 281, 282 La gra-
 ce de Combaut lui est
 refusée, 289. Il dissuade
 Sully de se présenter en
 habit de deuil à l'audien-
 ce du roi d'Angleterre ,
 320, 321. est admis à

manger à la table du roi
 Jacques, 377.

BELLEGARDE (Roger
 de S Larry , duc de)
 grand écuyer de France.
 Sa familiarité avec Henri
 IV , 20 112. Il est fait
 lieutenant pour M. le
 dauphin en Bourgogne,
 144. obtient la surinten-
 dance des mines, 193.

BELLIEVRE (Pompon-
 ne de) reçoit les déposé-
 tions de la Fin contre le
 maréchal de Biron , 85.
 conseille à Henri IV d'ar-
 rêter les chefs du parti
 des séditieux , 106. 168.
 assiste au conseil où Sul-
 ly reçoit ses instructions
 pour son ambassade à
 Londres, 259.

BÉRINGHEN (Pierre de)
 est fait contrôleur gé-
 néral des mines, 194.

BETHUNE (maison de)
voyez HENRI IV.

BETHUNE (Philippe de)
 comte de Selles, frère du
 duc de Sully, envoyé am-
 bassadeur à Rome , 61.
 N 22.

BIRON (Charles de
 Gontaut, maréchal de)
 avoue au roi ses brigues

en Espagne, & en Savoye, 26. 27. en demande pardon à sa majesté; conditions de son traité avec le duc de Savoye, 67. 68. N. 25 & les reprend de nouveau, 68-70. Il écrit à Sully, 69-71. Ses paroles extravagantes, 68. N. 26. Il est envoyé ambassadeur en Angieterre, 75. & en Suisse 76. Discours imprudent qu'il tient à la reine Elisabeth; son caractère, 75. 76. Il se lie par une association criminelle avec Bouillon & d'Enragues, reprend plus fortement les brigues avec l'Espagne & la Savoye, souleve le peuple, entreprend sur les principales villes de France, se sert pour cela de la Fin, 77. 79. Il vient à Fontainebleau, 116. résiste à tous les conseils de Sully, 126. 128. Il est arrêté, & comment, 132, 133. Particularités sur son arrivée à Fontainebleau, sur son entretien avec le roi, & sur sa détention, 129. N. 11. On lui fait son procès,

& il a la tête tranchée, 136-138. Particularités à ce sujet, & sur les erreurs, 137. N. 14. Son caractère & sa famille, 137. N. 15. 16. Discours qu'il tint à Arnaud le jeune, secrétaire de Sully; de quelle maniere il parla de Sully, 142. 143. Sollicitations de ses parens en sa faveur, 143. 144. N. 18. *Voyez* RUMIGNI.

BLANC (François le) agent du duc de Bouillon à Londres, 317.

BLANCMESNIL (Nicolas Potier, sieur de) président au parlement de Paris, instruit le procès du maréchal de Biron, 136. N. 13.

BLÉRANCOURT, gentilhomme, 287.

BLOIS. Le conseil y délibere d'arrêter les chefs du parti séditieux, 106. *Voyez* SÉDITIEUX. BOUILLON. EPERNON. AUVERGNE, &c.

BOIS-DAUPHIN (Urbain de Laval de) ambassadeur à Vienne, 94. N. 1.

BONEUIL. L'un des *voyez* DESSEIN POLITIQUE.
courtisans familiers avec
Henri IV, 20.

BOUILLON (Henri de
la Tour d'Auvergne, vi-
comte de Turenne, duc
de) cabale avec les sei-
gneurs du royaume, 20.
& avec l'Espagne, 78.
Association entre lui, le
maréchal de Biron & le
comte d'Auvergne, 78.
Son entretien avec le roi,
102-105. Il élude adroit-
ement la proposition que
lui fait Henri IV de de-
meurer à la cour, 105.
106. On agite dans le
conseil sa détention, 106.
Sa lettre à Sully, 163. Sa
réponse à celle de Sully,
166. Sa lettre à Du-Mau-
rier, 167. 168. N. 25. Il
engage inutilement l'é-
lecteur palatin à sollici-
ter Henri IV en sa faveur,
235. 236. cherche à ga-
gner le roi d'Angleterre,
316. mais inutilement,
363. 364.

BOURBON (maison de)
Nécessité & moyens de
l'unir avec celle de Stuart
pour abaisser la maison
d'Autriche, 403-405,

BOURBON (Henri de)
duc de Verneuil. *Voyez*
VERNEUIL.

BOURGOGNE (maison
de) Les princes du Nord
souhaitent de la rétablir,
300. 301.

BRANDEBOURG (Jean-
Georges de) différend
entre lui & le cardinal de
Lorraine pour l'évêché de
Strasbourg, terminé,
217. N. 5.

BROSSARD (le perc)
Jésuite, 218. N. 6.

BROSSE (la) as-
trologue. Sa réponse à
Biron, qui étoit venu le
consulter, 138. 139.
N. 25.

BRUNSVICH (duc de Lu-
nebourg) Traité entamé
par lui entre l'Espagne &
l'Angleterre, 315.

BUDE. Les Turcs en
font lever le siège, 206.
207. *Voyez* NEVERS (duc
de)

BUZENZAL (Paul
Choart de) ambassadeur
de France en Hollande,
communique à Henri IV
les desseins du prince
Maurice,

Maurice , 22. 23. 233. Suisses , 196. N. 32.

CAUMONT (Jacques Nompars de) voyez FORCE (la)

C

CALVAIRAC (Jean de Sudriere , Baron de) avertit Henri IV des complots de la cabale séditieuse , 80. N. 28.

CALVINISTES de France veulent faire du roi d'Angleterre leur protecteur , 317.

CAMPO (don Alonce del) défait par les troupes d'Elisabeth en Irlande , 88.

CANAYE de Frêne (Philippe) ambassadeur à Rome , 61. N. 22.

CANTORBERY. Réception que fait la noblesse de cette Ville à Sully , 279. Avis que lui donne un chanoine , 280.

CATHOLIQUES murmurent de l'ambassade de Sully à Londres , 245. Leur faction en Europe opposée à la faction protestante ; forces de ces deux factions , 405-407.

CAUMARTIN (Louis le Fèvre de) Garde des sceaux , nommé pour traiter avec les ambassadeurs

CAZAL (Alphonse) 146.

CÉCIL (Guillaume) secrétaire d'Elisabeth. Son caractère , son ambition , ses artifices , 298. 299. 340. Il rend visite au duc de Sully , 306. Ses manières pour obtenir la faveur du nouveau roi d'Angleterre , 340. 341. Voyez JACQUES. Conférence entre lui , les conseillers Anglois & Sully , où il cherche à le surprendre & à le tromper , 369. 374. Il est député au Comte d'Aremberg , 375. Son penchant en faveur de l'Espagne , 376. Il se montre en tout contraire aux Flamands , 382. Conférence entre lui , Sully , & les députés des Provinces-Unies , où il tend toutes sortes de pièges à ce ministre , 384-394.

CHAMBRE de Justice en 1601 , appelée Chambre Royale , 11-13. N. 5. 6. sans fruit , 20. 21.

CHAMNITE (comte de) gouverneur de Franche-Comté, 159.

CHARTRES (Prégent de la Fin, vicomte de) On se sert de lui pour faire parler la Fin son oncle, 82. N. 30.

CHASTES) commandeur de) gouverneur de Dieppe, 234.

CHASTE AUNEUF ou PASSAVA, pris & détruit par les Chevaliers de Malthe, 92.

CHASTELIER (le pere) Jésuite, 218. N. 6.

CHASTILLON - COLIGNY (Henri de) petit-fils de l'amiral, tué au siège d'Ostende Ses grandes qualités, 47. 48. N. 13.

CHEVALERIE (La) prête son nom à Sully pour le gouvernement de la Bastille, 86.

CHOART, voyez BUZENVAL.

CHOISEUL voyez PRASLIN.

CLAUSEMBOURG pris, 92. Voyez BASTE.

CLEMENT VIII, cause du trouble en Angleterre en y établissant un archi-

prêtre, 365. N. 4. Politesses réciproques de ce Pape & du roi d'Angleterre, 368. N. 6.

COBHAM (milord) 36. 37. de la faction des mécontents à Londres, 299. Avis qu'il confirme à Sully, 346.

COEMÈ (Jeanne de) épouse de M. le prince de Conti, 60. N. 21. Voyez MONTAFFIÉ.

CŒUR (Barthelemy) ambassadeur de la Porte en France, 29. N. 10.

COLVILLE, ministre protestant, écrit contre le roi Jacques, 368.

COMBAUT, voyez SULLY.

COMMERCE. Abus corrigés dans cette partie, 6 - 9. N. 2. 3. Traité de commerce entre Charles IX & Elisabeth, défavantageux à la France, 265.

COMMINGES, voyez SOBOLLE.

CONCHINI, 10 112.

CONSTANT, gentil-homme, 111-168.

CONSTANTINOPLE se révolte, 92.

CONVERSATIONS entre Elisabeth & Sully sur les moyens d'abbaisser la maison d'Autriche, 38-45. entre Henri IV & Sully, sur les graces que ce prince veut lui faire, 169-176. sur la mort d'Elisabeth & l'ambassade de ce ministre à Londres, 244-248. entre le roi d'Angleterre & Sully à sa première audience sur différens sujets, 324-330. Autre secrète à sa seconde audience sur le dessein contre la maison d'Autriche, 355-364.

COQUET, maître d'hôtel de Henri IV, 22.

COTTON (Pierre) Jésuite, 218. N. 6.

COULON (abbaye de) donnée à Sully, 230.

CUMBERLAND (comte de) de la faction des mécontents à Londres, 299.

D.

DAUPHINÉ. Procès du tiers-état contre le clergé & la noblesse du Dauphiné, 183.

DEFFUNCTIS. Grand

prévôt de l'hôtel, 141.

DELFIN, ambassadeur de Venise en France, 31.

DENIER dix & douze aboli. Denier seize établi, 6. 7. N. 2.

DERBY (le comte) escorte Sully dans son ambassade à Londres, & le conduit à Grenvich, 323.

DESCURÈS sert utilement dans l'affaire de la détention du maréchal de Biron, 106. 119.

DESSEIN. Politique ou grand dessein de Henri IV. Ce prince s'en entretenoit par lettres avec Elisabeth, 39-42. Cinq points principaux de ce dessein, 45.

DEUX PONTS (Jean II, duc de) vient voir Henri IV à Metz, & y épouse Catherine de Rohan, 216. N. 4.

DIÈTE DE RATISBONNE, voyez RATISBONNE.

DOUVRES. Sujet du voyage d'Elisabeth en cette ville, 33. Comment Sully y est reçu, 276. 277.

DUELS. Edit de Henri

IV contre le duel , 194.
N. 31.

E

ECOSSOIS. Faction
Ecoffoise amie de la
la France a la cour de
Jacques , 297. Jalouſie
des Ecoſſois & des An-
glois . 341 342 *Voyez*
ANGLETERRE. JACQUES.
LONDRES.

EDIFICES faits ou répa-
rés , 244 N. 11.

EDMOND , agent d'Elisabeth en France , vient à Calais complimenter Henri IV , 33. 39. 355.
N. 3.

ELISABETH, Reine d'Angleterre , vient a Douvres , 33. Motifs ſecrets & particuliers de ce voyage , lettres que Henri IV & elle ſ'écrivent. Entretien d'elle & de Suſſy , &c. 34. 35. N. 12. *Voyez* DESSEIN POLITIQUE. Elle défait les rebelles en Irlande , 88. Sa mort , ſon éloge , 240. 241. N. 10. Traité de commerce fait par elle avec Charles IX , 265. Louanges données à ſa politique , 337. 338. 345.

346. Appui qu'elle donna aux prêtres Anglois contre la cabale eſpagnole , 366. N. 5. Parole de cette reine ſur l'union des rois de France , d'Angleterre , de Suède , & de Dannemarch , 412.

ELISABETH de France , reine d'Eſpagne , ſa naiſſance , 198. N. 34. tombe malade , 357.

EMBDEN. L'Eſpagne tâche en vain d'envahir cette place , 203.

EMPIRE & EMPEREUR. Leur véritable politique par rapport à l'Eſpagne , 408. 409.

ENTRAGUES (François de Balzac d') Ses intrigues à la cour du roi Jacques , 317. 318.

ENTRAGUES (Mlle d') *Voyez* VERNEUIL (Catherine-Henriette de Balzac d'Entragues, Marquiſe de)

EPERNON (Jean-Louis de Nogaret de la Valette , duc d') Sa juſtification , bons conſeils qu'il ſuit , 120 121. N. 7. il eſt obligé d'ôter le gouvernement de Metz aux Soboles , 209. 210. N. 1. 2.

ERBY (Le comte d') pague, 406. *Voyez* DES-
conduit Sully dans la SEIN POLITIQUE.
chambre du roi, 395.

ESPAGNE & ESPAGNOLS
continue la guerre contre
les Provinces-Unies, 23-
26. N. 8. *Voy.* Henri IV.
Insulte qu'elle fait à l'am-
bassadeur d'Henri IV, 27.
28. N. 9. Appui qu'elle
donne aux séditeux de
France, 80. & aux révol-
tés en Irlande, 88. Forces
navales qu'elle arme, 88.
89. Suite de la guerre
avec les Flamands, 200.
Une escadre espagnole est
battue, 201. 202. Brigues
des Espagnols en Angle-
terre après la mort d'Elis-
abeth, 242. 243. Ils re-
cherchent le roi Jacques,
280. Faction Espagnole
à Londres, 298. *Voyez*
JACQUES. Grandes offres
qu'elle fait au roi Jacques
contre la France, 347-
354. 356. 357. Elle sou-
tient les prêtres Anglois
contre le roi Jacques,
& brigue pour le détrô-
ner, 365-368. N. 4. 5.
6. Idée de la faction ca-
tholique en Europe, à la
tête de laquelle est l'Es-

pagne, 406. *Voyez* MONNOIE.
gent, *voyez* MONNOIE.

ETROFFES d'ot & de soie.
Défense d'en porter dans
le royaume, 8. N. 4.

EVENCHER (Comte de.)
37.

EUROPE. Réflexions sur
les abus qui y regnent par
rapport à la guerre, &
sur sa véritable politique,
294-300. Idée & forces
de différentes factions qui
la divisent, 405. 412.

R.

FIN (Jacques de la)
Son caractère, 81. 82.
N. 29. 30. trahit Birou.
ses interrogatoires & dé-
positions où il implique
Sully, 83. 84. N. 31. I
continue à tromper Biron
119. N. 6.

FINANCE & FINAN-
CIERS, 2-4. Offices de
finances supprimés, 20
21. Les financiers malfai-
teurs, poursuivis, 183.

FLANDRE, PAYS-BA
& PROVINCES-UNIES
Expéditions pendant I

guerre , recommencée par l'archiduc Albert , 23-26 Suite de la guerre des Flamands , 201-203. Députés des Etats Généraux à Londres mal reçus par Jacques , entretien de Sully avec ces députés , 308-310 *Voyez* BARNEVELD. FONTAINE. (la) Prétendue proposition faite par l'Espagne aux Flamands de s'unir à elle contre la France , 350-352. Diverses conférences à ce sujet , 381. 393.

FLEURY (Etienne de) conseiller au parlement, institut le procès du maréchal de Biron , 136. N. 13.

FONTAINE (la) député des Provinces-Unies à Londres , 308 321. *Voy.* BARNEVELD.

FONTENELLES (Guy Eder de Baumanoir, baron de) est rompu vif , 444. 445. N. 19.

FORCE (Jacques Nompar de Caumont , duc de) maréchal de France , demande au roi la grace du maréchal de Biron , 143. N. 18.

FORGET (président) fait le contrat d'acquisition de Monceaux pour la reine , 56.

FRANCE (la) Politique que la France doit suivre avec la nation angloise , 293. 294. N. 19.

FRONTENAC , officier calviniste , 20.

FUENTES (comte de) Ses intelligences avec le maréchal de Biron , 169. Il s'empare du marquisat de Final , 202.

G.

GABELLE. Calomnie contre Henri IV , de vouloir l'établir par tout le royaume , 97.

GALLES (Prince de) Son caractère & ses inclinations , 304.

GARNIER , prédicateur du roi. Gratification qu'il en reçoit , 65. Il assiste Biron à la mort , 141.

GENÈVE. Entreprise sur cette ville manquée par le duc de Savoye , & suivie d'un traité de paix par la médiation des Suisses , 204. N. 40.

GLASCO ou GLASCOW
(Jacques de Bèthune,
archevêque de.) 258. N.
13.

GONDY, partisan, 20.
276.

GOVERNEMENT. Hen-
ri IV & Sully s'y appli-
quent après la paix de
Savoie, 1. & *suiv.* Maxi-
mès & considérations sur
le gouvernement, 12. 13.
174. 293. 294. N. 7. 19.

GRAND-SEIGNEUR (le)
envoie un ambassadeur à
Henri IV, 29. N. 10. Ti-
tres magnifiques qu'il lui
donne par son ambassa-
deur; 30. N. 11.

GRAVES pris, 200.
201.

GRAVESEND. Récep-
tion qu'on y fait à Sully,
282.

GREFFIN, milord, 37.

GRISONS. *Voyez.*
HENRI IV.

GUISCARDI, chance-
lier de Montferrat, *voy.*
RICHELIEU (le cardinal
de)

GUISE (Catherine de
Clèves, duchesse de) ob-
tient de Henri IV la grace
du prince de Joinville,
160.

H.

HARAS du roi. Parti-
cularités sur leurs
divers établissemens, 65.
N. 24.

HARLAY (Achille de)
premier président, inf-
truit le procès de Biron,
136. N. 13.

HARLAY (Christophe
de) gouverneur d'Or-
léans, 240. N. 9.

HEBERT (Charles)
agent du maréchal de
Biron, obtient sa grace
du roi, 146.

HENRI IV, roi de
France, corrige les abus
dans la monnoie & le
commerce, &c. 1-9. dé-
fend l'usage des étoffes
d'or & d'argent, l'entrée
de ces étoffes en France,
& le transport des espèces
d'or & d'argent hors du
royaume, 8. 9. Simplicité
de ses habits; ce qu'il dit
là-dessus, 7. 8. N. 3. 4.
Il établit une chambre de
justice, 11. 12. N. 5.
dont il retire peu d'avan-
tages, 19. 20. Voyage
qu'il fait à Orléans, 21.

Il est informé des menées du Prince d'Orange; parti qu'il prend, 21-23. Motifs du voyage qu'il fait à Calais, 25. 32. Ses sujets de plainte contre l'*Espagne*, 26. 27. Insulte faite à Madrid à son ambassadeur, dont le Pape lui fait donner satisfaction, 27. 28. N. 9. *Voyez* GRAND-SEIGNEUR (le) Il reçoit une ambassade des Vénitiens, 30. Sa réponse à l'ambassadeur d'Espagne, 32. Lettres réciproques de lui & d'Elisabeth; raisons qui les empêchent de s'aboucher, 33. 34. Calomnie contre eux à ce sujet, 34. N. 12. Henri IV envoie Sully à Douvres conférer avec Elisabeth, 36. Sa joie à la naissance du Dauphin, 49. 50. Sa recommandation à la sage-femme de la reine, avant l'accouchement, 49. N. 14. Ce qu'il dit à la reine, lors de l'accouchement, 50. N. 16. Il donne à la reine Monceaux, 56. Il fait part à Sully de la naissance du Dauphin, 50.

N. 16. fait tirer son horoscope par la Riviere, 52-54. le fait nourrir à Saint Germain, 55. Il se fait restituer les îles de Pomegue, &c. par le Grand Duc, 57-60. N. 20. nomme le comte de Béthune ambassadeur à Rome, malgré Villeroy & Sillery, 61. 62. Son estime pour la maison de Béthune, 63. Lettre de ce prince à Sully sur Ornano & sur le haras de Mehun, 64. 65. N. 23. 24. Il cherche à ramener l'esprit de Biron, 67-71. 124, lui donne une gratification considérable, 71. Avis qui lui sont donnés sur la conspiration, 80. Lettres qu'il écrit, & entretiens qu'il a avec Sully sur les dépositions de la Fin, 81-85. N. 31. Divertissemens de ce prince à l'Arsenal, 93. Attaque de goutte qu'il ressent, 95. 96. Il va à Blois, & y déconcerte les desseins de Biron, 96. *Voyez* SÉDITIONNEUX. Calomnies contre Henri IV, 97. Il tient un grand conseil sur le

projet d'arrêter Bouillon, d'Auvergne & Biron, 98-200. est dissuadé de faire aussi arrêter d'Epernou, 107. Il prend une résolution violente contre la reine & les Italiens de sa maison, dont Sully le dissuade, 111-114. N. 3. Il se montre en Poitou, Limosin & Guienne, 115. Son entretien avec Biron, 122. 123. N. 9. Il engage Sully d'entreprendre à faire rentrer le maréchal de Biron en lui-même, 124. Son entretien avec Sully & la Reine, 128-131. Il fait arrêter Biron & d'Auvergne; particularités sur cette détention, 132. 134. N. 12. Il fait faire le procès à Biron, 136. Parole de lui aux parens de ce maréchal, 143. N. 18. fait exécuter le Baron de Fontenelles, & fait grace à tous les autres conjurés, 144. 145. à Hebert & au comte d'Auvergne; motif de cette clémence, 151. 152. N. 22. au prince de Joinville, qu'il fait enfermer, 158-161. N. 24. Il cherche inutilement à attirer Bouillon à la cour, 162-166. Reproche qu'il fait à l'Espagne, au sujet de la conspiration de Biron, 168. 169. Conversation entre lui & Sully, 169. 170. sur les bornes qu'il veut mettre à ses bienfaits pour lui, 170-176. Affaire des avocats qu'il termine par la douceur, 177. 181. N. 27. Avanture où il fait fouetter des procureurs, 182. N. 28. Son édit contre le duel, 194. N. 31. Il renvoie le camérier du Pape, qu'il avoit comblé de présens; consent à l'alliance de la République de Venise avec les ligueurs des Grisons, 197. Son voyage à Calais, 198. Il donne le château de Verneuil à une demoiselle d'Entragues, 198. N. 33. fait légitimer le fils de la marquise de Verneuil, tombe malade à Monceaux, 199. N. 35. va à Metz, 211. 212. en chasser les Soboles, 214. 215. y a une indisposition; y

raccommode plusieurs
 prin d'Allemagne qui
 viennent ly voir, 216
 217 N 4 y reçoit fa-
 vorablement les Jéfuites,
 & leur promet de les éta-
 blir, 218 219 N 6
 donne a Sully l'Abbaye
 de Coulon, 230 raffure
 le Pape fur fes armemens,
 231 continue a appuyer
 fous main les Flamands
 contre l'Efpagne, 231
 Anecdote fur le commer-
 ce du roi avec la femme
 d'Aersers, 233 N Sa
 réponfe a l'Eleéteur Pa-
 latin, qui lui écrit en
 faveur de Bouillon, 237
 238 Son regret de la
 mort d'Elifabeth, 240-
 242 N 10 Entretien a
 ce fujet avec Sully, qu'il
 fe détermine a envoyer
 a Londres, 242-250
 Bâtimens, faits par ce
 prince, N 11 In-
 ftruction publique &
 fecrette qu'il donne a
 Sully, importance de
 cette ambaffade, 245-
 250 Sa grande milidie
 a Fontainebleau, extrê-
 me confiance qu'il té-
 moigne a Sully, fa guerri-

fon, 253-257 N 12.
 Confeils qu'il donne a
 la reine, fe croyant prêt
 a mourir, 255 256 Il
 assemble un confeil ou
 Sully reçoit fes instruc-
 tions, 259, 260 Ses
 lettres au roi & a la rei-
 ne d'Angleterre, 267
 Lettres reciproques du
 roi & de Sully pendant
 fon féjour a Londres,
 268-270 Ses raifons
 pour prendre le parti des
 pretres Anglois, 365
 366

HESSE (Guillaume
 landgrave de) vient voir
 Henri IV a Metz, 218

HONGRIE Sa guerre
 avec l'Empereur Rodol-
 phe, 92 Suite de cette
 guerre, 204 208 N 41

HOWARD (milord)
 amiral d'Angleterre re-
 çoit le comte d'Arem-
 berg, 281 fert la fac-
 tion efpagnole contre
 Sully, 298 334 419.

HUMES (milord)
 de la faction efpagnole
 a Londres, 298 con-
 duit Sully a Greenwich,
 354 325

J,

JACQUES STUART, roi d'Ecosse, puis d'Angleterre, fait notifier en France son avènement au trône d'Angleterre, 258. 259. N. 13. On le prévient contre le comte de Beaumont, 266. contre Henri IV & Sully, 301. Son caractère & sa conduite, 301. 302. Il envoie complimenter Sully, auquel il fait en même temps un présent, 318. l'oblige à retrancher l'habillement de deuil, 320. 321. lui donne sa première audience. Honneurs qu'il lui rend & entretien public entr'eux, 323 - 331. Il invective contre le roi d'Espagne & son conseil, 327. 328. loue Henri IV, 329. Sa passion pour la chasse, 331. Il se plaint à Sully du comte d'Aremberg, 331. 332. parle à Sully en faveur de du Plessis, 333. reprend Sully de traiter le Pape de Sainteté, 333. Crainte & hai-

ne que lui inspire contre les Espagnols & les Archiducs une conspiration prétendue des Jésuites, 335-338. N. 1. Voyez ESPAGNE. Seconde audience qu'il donne à Sully, qui lui fait goûter les desseins de Henri IV sur l'Espagne & les Provinces-Unies, 354-362. Ses plaintes contre la maison d'Autriche, 356. 357. Son projet avec Sully pour l'abaisser, 358-360. Il promet de ne point soutenir Bouillon, 363. reproche à Henri IV d'avoir appuyé les prêtres Anglois, 364. Politesse réciproques entre le Pape & lui, 367. 368. N. 6. Son conseil s'oppose à soutenir les Provinces-Unies, 371. 372. Son mécontentement du comte d'Aremberg & des Espagnols, 374-376. Il traite Sully à dîner; particularités sur ce repas, 377. 378. parle indécemment de la sene reine Elisabeth & de son conseil, 378. Il promet à Sully satisfaction

sur les pirateries des Anglois , 380. Troisième audience & longue conversation secrète qu'il a avec Sully , qui lui fait connoître ses ministres , 395-399 & lui développe le grand dessein de Henri IV. Précaution prise pour cela , &c. 399-415. *Voy* DESSEIN POLITIQUE. Il desiré de paroître ressembler a Henri IV , 417. prend le parti de Sully contre ses ministres , 419. Son serment à cet égard , 419 N. 7 Audience de congé polie qu'il fait à Sully , 420.

JANISSAIRES se révoltent contre Mahomet III , 921

JEANNIN (Réné) président au parlement de Dijon, sert utilement dans la conjuration de Biron , 119 suit le roi à Calais , 200. sollicite en faveur des Jésuites , 119 Il assiste au conseil où Sully reçoit ses instructions pour son ambassade à Londres , 267.

JÉSUITES. Leurs efforts pour se rétablir en France,

218 Disculpés sur une prétendue conspiration contre le roi d'Angleterre , 336 N 1 Troubles qu'ils excitent en Angleterre , dans l'affaire des prêtres Anglois , 364 365. N 4.

IF (Isle & château d') usurpés & rendus à Henri IV , par le grand duc de Toscane , 57. N 20.

IGNACE ARMAND, provincial des Jésuites Carresses & promesses qu'il reçoit de Henri IV à Metz , 218. N 6.

INDES ont épuisé l'Espagne , 407. Desseins & moyens d'en ôter le commerce à l'Espagne , 412-415. *Voyez* DESSEIN POLITIQUE

JOINVILLE (Claude de Lorraine , prince de) cabale avec l'Espagne , 26. est arrêté , & obtient sa grace a la priere de Sully. Son caractère , 158. 161] N. 24

JOUSSEAUME , receveur général des finances , arrêté a Milan & pendu , 183.

IRLANDE. Les rebelles soutenus par l'Espagne ,

sont soumis, 88.

ISLES (Affaires des)
Voyez IF, POMÉGUE.

ITALIE. Partie du grand
dessein qui la concerne,
415.

JUBILÉ Séculaire. Le
roi & la reine vont le
gagner à Orléans, 21.

K.

KENLOs, de la
faction écossaise à
Londres, 297. associé au
comte d'Aremberg, 375.

L.

LANGUEDOC. Les états
sont transférés dans
le Bas-Languedoc, 84.

LÉNOX (comte de) de
la faction écossaise à Lon-
dres, 297. 317. 337.

LÉONOR (la) 112.

LIGNE (Jean de) com-
te d'Aremberg. , voyez
AREMBERG.

LIGUES GRISES, voyez
GRISONS.

LISCOIS (comte de)
attaché à la reine d'An-
gleterre, 304.

LONDRES. Magnifique
réception qui y est faite
à Sully, 282. La haine
des bourgeois de cette

ville contre les François
éclate dans l'affaire de
Combaut, 286-291. Fac-
tions qui y regnent, 296-
300. Coutume de ne
point y traiter les ambas-
sadeurs, 324. Le peuple
se soulève contre les Es-
pagnols, & loue la con-
duite de Sully, 338. 339.

LORRAINE (Charles
cardinal de) évêque de
Strasbourg. La guerre &
le procès entre lui & le
prince de Baviere, sur
cet évêché, sont termi-
nés, 217. N. 9.

LORRAINE (Claude
de) prince de Joinville,
voyez JOINVILLE.

LOUVRE, la grande
galerie est commencée,
244.

LUGNAU, maître des
cérémonies à Londres.
Mécontentement qu'il
donne à Sully, 276. 278.
322.

Lux (Edme de Malain
baron de) conseille à
Biron de venir à la cour,
117. 119. obtient son
pardon, après avoir tout
avoué à Henri IV & à
Sully, 147-150.

LUXEMBOURG (Henri de) duc de Pinei ; procès qu'il a au parlement , 177.

M.

MADAME , Catherine de Bourbon , duchesse de Bar , vient voir le roi à Metz , 216. & le reçoit à Nanci , 241.

MAHOMET III. Son caractère , 92.

MAIGNAN , docteur de Sorbonne , assiste Biron sur l'échafaud , 141.

MAINTENON (Louis d'Angennes de) accord avec d'Ossat pour l'abbaye de Coulon , 230.

MAIRE de Londres. Comment il se conduit dans l'affaire de Combaud , 290. 291.

MAISSY (André Hurault de) se trouve au conseil où Sully reçoit ses instructions pour son ambassade à Londres , 259.

MALTHE (chevaliers de) prennent & détruisent Passava dans la Morée , 92.

MARE (comte de) de la faction écossaise à Lon-

dres , 299. 342. Député vers Sully , 369. 395. 419.

MARIE de Médicis , reine de France , va gagner le Jubilé à Orléans , 21. devient grosse & accouche du Dauphin ; particularités sur cette naissance , 49. 50. N. 14. 15. 16. Elle suit le roi à Blois , 95. accouche de madame Elisabeth de France , 198. est du voyage du roi à Metz , 213.

MARSEILLE. Le parti de Biron cherche à s'emparer de cette ville , 81.

MAURIER (Benjamin Aubery du) Lettre qu'il reçoit de Bouillon , 168. 237.

MEDICIS (Ferdinand de) grand duc de Toscane ; rend à Henri IV les îles d'If , &c 57. N. 20.

MERCŒUR (Philippe Emmanuel de Lorraine , duc de) prend Albe-Royale sur les Turcs , 75. N. 35. Particularités sur sa mort & son éloge , 205. 206. N. 41.

METZ. Dissensions dont cette ville est agitée , 209. & suiv. N. 1. 2.

DES MATIERES. 44^e

MEURIERS. Edit qui ordonne d'en planter dans le royaume, 194.

MICHEL, vaivode de Transilvanie, défait, 92.

Mines d'or & d'argent, &c. découvertes en France, 192. 193. N. 30.

MIRON (François) lieutenant civil, & intendant de Paris, 137.

MONCEAUX donné à la reine, 55. 199.

MONNOIE. Abus corrigés & réglemens, 6. N. 2. Monnoies étrangères défendues, 7. N. 3. Défenses d'en transporter hors du royaume, 8. 9. Monnoie haussée & comptes par livre rétablis, 184-186. Principes & réflexions sur ces opérations, 184-192. N. 29. Edits sur la monnoie & troubles qu'ils causerent, 189-192.

MONTAFFIÉ (maison de) en Piémont, 60. N. 21.

MONTAFFIÉ (Louis comte de) marie sa fille au comte de Soissons, 60. N. 21.

MONTAFFIÉ (Anne de) épouse le comte de

Soissons, 60. N. 21.

MONTIGNY (François la Grange, seigneur de) fait gouverneur de Metz & du Pays-Messin, 214. 215. N. 3.

MONTMORENCY, comte de France, est soupçonné de complicité avec Biron, 145. N. 20. est rétabli dans les bonnes grâces du roi, 150. 151. Lui & sa famille intercèdent pour le comte d'Auvergne, 155.

MONTPENSIER (Henri de Bourbon, duc de) est soupçonné de complicité avec Biron, 145. N. 20.

MORNAY (Philippe) seigneur du Pleffis, ses brigues à Londres, 317. Le roi d'Angleterre parle en sa faveur, 333.

N.

NARBONNE. Les séditieux cherchent à s'en emparer, 81.

NASSAU (Henri de) ambassadeur des Provinces-Unies à Londres, 305. 309. 327.

NEVERS (Charles de

Gonzague, duc de) est
bleffé au siège de Bude;
son éloge, 102. N. 41.

NICOLAS (Simon)
Traits de son humeur
plaisante & libertine, 109.
N. 2.

NOBLESSE. Considéra-
tions sur le peu d'égard
qu'on a pour elle, sur ses
mœurs corrompues, 14.
15. N. 7.

NORD (cour du) Sa
mauvaise politique, 345.
N. 2.

NORTUMBERLAND
(comte de) de la faction
des mécontents à Londres,
299. conduit Sully au pa-
lais du roi Jacques, 323.
Sa capacité, 334. Rap-
port qu'il envoie à Sully,
345. Avis important qu'il
donne à Sully, 355. qu'il
conduit à sa seconde au-
dience, 355. & est nom-
mé l'un des députés pour
conférer avec lui, 369.
419 420.

NOVE (François de la)
311

O.

OFFICES de finance &
du barreau suppri-
més 21.

ORAISON (marquis
de) de la suite de Sully
à Londres, 287.

ORANGE (Maurice de
Nassau, prince d') 46.
veut porter la guerre aux
environs de Dunkerque,
23. prend Rimberg, 24.
& manque Bolduc, 25.
232. prend Grave, les
autres expéditions, 201.
Il chasse les Espagnols de
Vactendonk, 232.

ORELADOUX (milord)
Ecoffois, 391.

ORNANO (Alphonse
d') maréchal de France;
mécontentement qu'il
donne au roi, 64 N. 23.

OSSAT (Arnaud d')
cardinal Traité qu'il fait
avec le grand duc de Tos-
cane, pour la restitution
des Isles, &c. blâmé, 57.
58. N. 20. Accusations
contre lui, 219-227.
Examen de ces accusa-
tions, 219 N. 7. Morti-
fications qu'il reçoit de
Sully, 227 230 Il est fait
coadjuteur de Bayeux,
230. Son opinion sur
l'affaire des prêtres An-
glois, 365 366 N. 4.

OSTANDE, est assiégée

24. N. 8. 46. 47. N. 13.

Suite de ce siège, 200.

202. très-couteux, 233.

P.

PALATIN (électeur)

Précis de sa lettre à Henri IV en faveur du duc de Bouillon, 235.

236. Il continue à soutenir Bouillon, & cherche en vain à le faire appuyer par le roi Jacques, 317.

363. 364.

PANNY (du) agent de d'Entragues à Londres, 317.

PAPES Voyez JACQUES, roi d'Angleterre. Véritable politique des papes par rapport au roi d'Espagne & à la maison d'Autriche, 408. 409. En quoi le grand dessein de Henri IV leur étoit avantageux, 415.

PARIS. M. le Dauphin est porté à découvert au travers de Paris, 56. Présent que la ville a fait à la reine au sujet de cette naissance, 56. Ouvrages publics qu'y fait construire Henri IV, 244.

PASQUIER apporte à

Henri IV des lettres de

Villeroy, 22.

PEMBROK (comte de)

37.

PERSE (Sophi de) envoie un ambassadeur à l'Empereur, 29.

PERSONIO (Robert) Jésuite, cause du trouble en Angleterre, par les conseils qu'il donne au Pape, 365. N. 4.

PERSY (milord) défait les rebelles d'Irlande, 88.

PESR pris par les Chrétiens sur les Turcs, 207.

PHILIPPE III, roi d'Espagne, soutient les rebelles en Irlande, 88. se défait secrètement du prétendu D. Sébastien, 89. 90. N. 32. s'empare sans aucun droit de Final, de Piombino, 202. 203. N. 37. & tâche en vain de se saisir d'Embden, 203. paroît favoriser le duc de Savoye dans son entreprise sur Genève, 203. 204. Propositions prétendues d'union entre lui & le roi d'Angleterre contre la France, 347-350. Entretiens & projets

S.

SAINTE-AUBIN, ager
du duc de Bouillon,
168.

SAINT-BLANCARD
(Jean de Gontaut, Sei-
gneur de) frere du ma-
rêchal de Biron, 142.
N. 17

SAINT-GENIES (made-
moiselle de) niece de
Sully, épouse du suivant,
142 N. 17.

SAINT-GERMAIN, sa
demande au roi, 238.

SAINT-GERMAIN
en Laye. Henri IV y fait
bâtir le château neuf,
244 N. 11

SAINT-LUC accom-
pne Sully a Londres,
272. 287.

SALIGNAC (Jean de
Gontaut de) sollicite la
grace de Biron, 143.
N. 18.

SALINE ou **MARAIS**
SALANS, 97.

SANCY (Nicolas de
Harlay de) sa conduite
blâmée, 333

SARLOT (Vicomte de)
son avis, 321.

SAVAR (Vicomte de
395.

SAVOYE (Charles-Em-
manuel, duc de) se joint
à l'Espagne & a la Ligue;
fait son traité, condi-
tions de ce traité, 69.
N. 25. Comment son
compliment de félicita-
tion sur la découverte qui
fut faite de la conspira-
tion de Biron & autres,
est reçu de Henri IV, 168.
169. Son peu de succès
dans son entreprise sur
Genève, & suivie d'un
traité de paix avec cette
république, 203. 204.
N. 40. Utilité du grand
dessein de Henri IV pour
le duc de Savoye, 404.

SCHOMBERG (comte
de) grand marêchal de
l'Empire. Honneurs qu'on
lui rend a Paris, 94.

SEBASTIEN (Dom) roi
de Portugal, vrai ou faux.
Circonstances singulieres
sur la ressemblance avec
le vrai dom Sébastien, 89.
90. N. 32.

SEDITIONNEUX (partis des)
ayant a leur tete. Bouil-
lon, Biron, d'Auvergne,
d'Entragues, la Trémouil-
le, du Plessis Mornay,
la marquise de Verneuil,

&c. Voyez ces noms.

Formulé d'association entre eux, 77. 78. Moyens qu'ils emploient pour soulever le peuple, 79. Villes dont ils cherchent à s'emparer, 81. Conseil tenu à Blois pour en arrêter les chefs, 106. Leurs brigues auprès du roi d'Angleterre, 316. 318.

SELVAGE (Catherine) femme de chambre de la reine, 112.

SERVIN. Caractère monstrueux de ce jeune homme, 268-270.

SILLERY (Nicolas Bruart de) chancelier. Sa politique sur l'Espagne contraire à celle de Sully, 28. Il cherche à exclure le comte de Béthune de l'ambassade à Rome, 61. 62. 259.

SOBOLE (Raimond de Comminges, sieur de) & son frère chassés de Metz. Particularités sur cette affaire, 209. 210. N. 1.

SOISSONS (Charles de Bourbon, comte de) Son ressentiment contre Sully, 62. 61. N. 21 est appel-

lé au conseil secret tenu à Blois, pour arrêter les chefs des séditieux, 106. 107. se réconcilie avec Sully, 260.

SOPHI DE PERSE (Le) envoie un ambassadeur à l'Empereur, au Pape & au roi d'Espagne, 29.

SOU pour livre. Impôt révoqué, 115. 116. N. 4.

SOUVRE (Gilles de) 20.

SPINOLA (Frédéric) Son escadre est battue par les Hollandois, 202.

STAFFORD, voyez SIDNEY.

SUISSES. Ambassade solennelle des treize Cantons pour le renouvellement d'alliance & réception qu'on leur fait à Paris, 196. 197. N. 32. Leurs dispositions & leur véritable politique par rapport à la maison d'Autriche, 410. En quoi le grand dessein de Henri IV leur étoit avantageux, 415.

SULLY (terre & château de) acquise par Sully, qui y fait bâtir, 159.

SULLY reprend les

affaires de finance & de gouvernement, 2. établit le denier seize au lieu du denier douze, 7. défend le cours des monnoies étrangères en France, 7. interdit l'usage des étoffes d'or & d'argent, 8. Son avis sur l'établissement d'une chambre de Justice, 12. N. 6. Ses maximes sur la noblesse, les gens de finance, les charges, le luxe, les méfiances, &c. 13-20. N. 7. Il acquiert la terre de Bangy qu'il visite, 21. se rend à Puiseaux, pour conférer avec le roi, 22. 23. Son conseil à Henri IV, pour le prince d'Orange, 24. 25. Oppositions à sa politique au sujet de la maison d'Autriche, 28. 29. Présens qu'il reçoit du Grand-Seigneur, 30. Il va voir la reine Elisabeth à Douvres, entretien qu'ils ont ensemble sur le grand dessein, louanges qu'il donne à cette reine, 36-41. Il regrette la mort du jeune Châillon, & n'ose s'intéresser pour sa

famille, 47. N. 13. apprend par le roi même la naissance du Dauphin, qui lui écrit une lettre sur la santé de ce prince & de la reine, 50. 51. N. 16. Il refuse de servir de fidéjusseur dans l'affaire des Isles, 59. dissuade le roi d'acheter les biens du comte de Soissons, 60. obtient l'ambassade de Rome pour le comte de Bethune, malgré Villeroy & Sillery, 61. 62. Lettres qu'il reçoit d'Henri IV sur différens sujets, 64. 65. Il est chargé d'interroger la Fin, lettres & entretiens entre Henri IV & lui à ce sujet, son nom se trouve mêlé parmi ceux des conjurés, 83-85. Précis de ses lettres à Biron, 85. 86. Fausse accusation portée contre lui; il est fait gouverneur de la Bastille, 86. 87. Il prend des mesures pour arrêter Biron, 87. 88. Ses remarques sur ce qui arriva en différentes cours de l'Europe, 88-92. Sa plaie de la bouche se rouvre, 94. Reception qu'il fait

aux princes étrangers, 95. Il accompagne le roi à Blois, 95-96. Il justifie le duc d'Epemon, & s'oppose au dessein de l'arrêter; grand conseil sur ce sujet, & bon conseil qu'il donne à d'Epemon, 100. détourne le roi de la résolution violente qu'il avoit prise contre la reine & les Italiens de sa maison, 111-114. N. 3. Précautions qu'il prend contre Biron, 117. 118. Conseil qu'il donne au roi sur la maniere d'arrêter Biron; entretien où Sully cherche encore à le ramener, 125-128. Part qu'il a à la détention de Biron & d'Auvergne, 128-132. N. 11. Il les fait conduire à l'Arsenal, 134. prend des mesures contre leur évasion, 134-136. fait instruire leur procès, 136. Pourquoi il refuse de parler à Biron; comment Biron parle de lui, 139-143. N. 16. Grace qu'il obtient de changer le lieu de l'exécution, 144. Il engage une partie des conjurés à demander pardon au roi, 145. 146. Il porte Henri IV à la douceur, & justifie le connétable, 150. 151. Sa conversation avec ce prince sur les motifs du pardon accordé au comte d'Auvergne, 154. 157. Il intercède pour le prince de Joinville, 159. 160. Lettre qu'il reçoit du duc de Bouillon, 163. Il tâche inutilement de faire venir Bouillon à la cour, 165. Son entretien singulier avec le roi sur les bornes qu'il vouloit mettre aux bienfaits qu'il lui accordoit, 169-173. Son mécontentement de l'opposition que ce prince mettoit quelquefois à ses desseins; & précautions qu'il prend contre ses calomniateurs, 174-177. Discours qu'il fait tenir à Sigogne dans l'affaire des Avocats, 177-182. N. 26. 27. Sévérité dont il use à l'égard des financiers malversateurs, 183. 184. Il hausse les espèces d'or & d'argent, & rétablit le compte par livres, 184-189. Réflexions

sur ces opérations , & principes sur la monnoie , 184. N. 29. Son sentiment sur l'édit porté contre le duel , 195. 196. Il traite avec les ambassadeurs Suisses , 196. 197. N. 32. Ses plaintes contre d'Ossat , 219. & *suiv.* auquel il refuse le paiement de sa pension , 228. pourquoi , 229. Ses lettres à Henri IV , sur différens sujets , 231. & *suiv.* Il rassure le roi contre les cabales des séditieux , 239. 240. Entretiens secrets avec ce prince sur la mort d'Elisabeth , 241 - 244. dans lesquels son ambassade à Londres est résolue malgré l'opposition des courtisans , 245. 246. Importance de cette ambassade , pour laquelle il se fait autoriser par un écrit secret de sa majesté , 250. 252. Il va voir Henri IV malade à Fontainebleau ; marques de confiance & d'amitié qu'il reçoit de ce prince , 254-256. Sa lettre à l'Archevêque de Glasco , 258. N. 13. Teneur des instructions qu'il

reçoit en plein conseil pour son ambassade en Angleterre ; objets de cette ambassade , 260. 261. Il s'embarque avec sa suite ; son séjour à Calais , 272. Il est insulté par le vice-amiral Anglois , 273. N. 16. Comment reçu . Douvres , 276. & *suiv.* Impolitesse des Anglois à son égard , 277-278. Sa réception à Cantorbery , 279. à Rochester , 282. . Londres , 282. 283. Il loge chez Beaumont , ambassadeur de France , 284. Ordre qu'il met dans sa maison , & sévérité qu'il montre dans l'affaire de *Combat* , 286-290. Réflexions de ce ministre sur le caractère des Anglois & sur la manière dont la France doit traiter & se comporter avec eux , 291. 293. N. 18. Autres sur la France , sur les puissances de l'Europe & sur la guerre , 294-296. N. 19. Son arrivée à Londres , 282. 283. Sa description de l'état , de la cour & du gouvernement d'Angleterre

DES MATIERES. 451

300. Difficultés & obstacles dans la négociation , 300. 301. Son premier entretien avec Cécil , 306-308. Son entretien avec les députés des Provinces-Unies, & mesures qu'ils concertent ensemble ; 308-314. avec l'envoyé de *Venise*, qui l'instruit des démarches de Bouillon auprès du roi d'Angleterre, 315-318. Politesses entre Sully & le comte d'Aremberg , 318. Présent qu'il reçoit de Jacques , 318. Peine qu'il ressent de ne pouvoir se présenter devant ce prince en habit de deuil , 320. 322. Détail de ce qui se passa à sa premiere audience , 323-324. Sa réponse au roi Jacques sur ce qu'il le reprenoit de traiter le Pape de Sainteté , 333. Louanges qu'on lui donne dans Londres , 338. 339. Obstacles qu'il a à vaincre , 340-342. Il pénètre les dispositions des cours du Nord , 343-346. Son sentiment sur les prétendues propositions faites au roi d'Angleterre par l'Espagne contre la France , 346-350. Il rassure Henri IV sur la prétendue union de l'Espagne & de l'Angleterre , 353. 354. conseille Henri IV de veiller à la sûreté de ses provinces , 354. Seconde audience & entretien secret où il fait goûter à Jacques son plan & ses raisons en faveur des Provinces-Unies , 355-362. *Voyez* JACQUES, roi. Sa conférence avec Barneveld , 381-385. avec les ministres Anglois & les députés Flamands ; opiniâtreté des Anglois , fermeté avec laquelle il leur parle , 383-391. Troisième audience & conversation secrette où Sully fait connoître au roi d'Angleterre ses ministres , 395. 396. Ses plaintes contre ses ministres , 397. 398. Il expose à ce roi le grand dessein , 399-415. & le lui fait goûter , 417-419. Son remerciement

à ce monarque, 420. d'Irlande, est défait par

SURINTENDANCE des milord Percy, 88.

mines, voyez BELLE-TOUR (biron du)

GARDE. envoyé en France par

SOUTHAMPTON le roi Jacques, pour

(comte de) 299 419. notifier son avènement

reçoit & escorte Sully au trône d'Angleterre,

dans Londres, 282, 258 259. Il mande

284 Amitié du roi en France que son roi

d'Angleterre, 342. étoit résolu de secourir

SIDNEY (milord) ou Ostende, 266.

Safford, 39 284. 321. TRAINEL, officier

vient à Calais apporter de la maison de la rei-

à Henri IV des lettres ne, 112.

d'Elisabeth, 33. est TRÉSOR - ROYAL.

nommé pour recevoir Règlemens & états

Sully dans Londres, pour cette partie, 4 5-

281. & l'escorter à son

départ, 420.

T.

TAXIE (Jean)

comte de Villa-

Mediana, ambassadeur

d'Espagne à Londres,

332.

TERRAIL (du) suit

Sully à Londres, 287.

THEMINES (Pons de

de Lausieres de Cardail-

lac de) sollicite la gra-

ce de Biron, 143. N. 18.

THURIN (Philibert

de) instruit le procès de

Biron, 136. N. 13.

TIRON (le comte

VARENNE (Guillau-

me Foquet de la)

un de ceux qui avoient

du pouvoir sur l'esprit

de Henri IV, 20 Il est

employé dans l'affaire

de la détention de Bi-

ron & d'Auvergne, 132

Il présente au roi à

Metz les Jésuites de

Verdun, 219. N. 6.

VELASQUE (Jean Fer-

dinand de) connétable

de Castille, est envoyé

ambassadeur extraordi-

naire d'Espagne à Lon-

VENISE. Réception 278. N. 15. 16.

& présens faits a les ambassadeurs, 31. Elle s'unit avec les Grisons contre l'Espagne 197. Voy. SULLY. Avantage pour cette république dans le grand dessein, 415.

VENTADOUR (Anne de Levis, duc de) intercede auprès de Henri IV pour le comte d'Auvergne, 155.

VERNEUIL (Henri de Bourbon, duc de) légitimé, 199. N. 35.

VERNEUIL (Cathérine-Henriette de Balzac d'Entragues, marquise de) maîtresse de Henri IV, accouche d'un enfant mort, 112. fait accorder grace de la vie & de la liberté au comte d'Auvergne, 151-153.

Vic (Dominique de) vice-amiral de France, 234. nommé pour traiter avec les ambassadeurs Suisses, 196. Son ressentiment de l'insulte faite au pavillon de France par le vice-amiral d'Angleterre, 276.

VILLEROY (Nicolas de Neufville de) ministre d'état. Sa politique sur la maison d'Autriche contraire à celle de Sully, 28. 29. Il soutient contre ce ministre le traité fait par d'Ossat avec le grand duc de Toscane pour les isles d'If, &c. 59. s'oppose à l'ambassade du comte de Béthune à Rome, 61-63. reçoit les dépositions & examine les papiers de la Fin, 87. est appelé au conseil secret tenu à Blois, pour arrêter les chefs des séditieux, 106. sur le roi à Metz, 213. Ses sollicitations pour les Jésuites, & ses liaisons avec d'Ossat blâmées par Sully, 219. Discussion à ce sujet, 220. N. 7. Sa lettre à Sully par ordre du roi, 257-259. Il est appelé au conseil où Sully reçoit ses instructions pour son ambassade à Londres, 259. 260.

VINTA (le chevalier) Chancelier de Savoye.

est employé dans l'affaire des Isles entre le roi & le duc de Florence, 58.

VINTI, Italien, de la suite de la reine, 112.

VITRY (Louis de l'Hôpital de) arrête le maréchal de Biron. 132. N. 12.

VOIRIE (Grande) Etats & reglemens pour cette patie, 5.

W.

WILLEM, voyez BLANC (le)

WILMES (Thomas) gouverneur de Douvres. Impolitesse qu'il commet à l'égard de Sully, 278.

Z.

ZAMET (Sébastien) Son pouvoir sur l'esprit de Henri IV 20.

Fin de la Table du quatrième Volume.

